



**Il est juste que  
les forts soient  
frappés**

**Bérard, Thibault**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**THIBAUT BÉRARD**  
*Il est juste que les forts soient frappés*



LES ÉDITIONS DE  
L'OBSERVATOIRE

Thibault Bérard

Il est juste  
que les forts soient frappés

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0883-9

Dépôt légal : 2020, janvier

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2020  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À Barbara et à Brune.*

« *Welcome home, Mister Bailey.* »

Frank Capra, *La vie est belle*

PREMIÈRE PARTIE

AVANT



# VLOUSH !

J'imagine que vous serez d'accord : ce que tout le monde veut, dans la vie, c'est laisser une trace, non ? Résister à l'oubli éternel ?

Eh bien le scoop, mes amis, le truc pas croyable que je vais vous annoncer ici, dans ces pages et même dès la première, c'est que le but ultime de tout le monde, dans la mort, c'est exactement l'inverse : se faire oublier des vivants. Couper le cordon une bonne fois avec *l'avant* pour, enfin, accéder à cette absolue félicité, ce repos parfait des sens et de l'esprit dont on nous rebat les oreilles depuis les siècles des siècles.

Avouez que ça remet les choses en perspective.

Moi-même, j'ai mis un moment à comprendre ça et, quand j'ai fini par y arriver, je me suis décidée à en faire quelque chose, histoire que ça vous rentre dans le crâne, pour « le jour où » (parce que, vous le savez, ou alors il serait temps, ce sera votre tour à un moment ou un autre).

Décidée avec un « e », ça n'a pas échappé aux premiers de la classe, parce que je suis une fille, enfin une femme. J'étais une femme quand je suis morte – une jeune femme, 42 ans, ça vous donne déjà une idée de l'ampleur du drame à venir. Mon nom n'a pas beaucoup d'importance, et je n'avais pas l'intention de vous le donner, mais on va dire Sarah, OK ?

OK.

Pour commencer, je vais en décevoir plus d'un, mais il faut bien vous avouer que je ne peux rien vous dire de la mort. Pas que je n'en aie pas envie. C'est simplement impossible, il y a comme un écran

blanc entre les mots et moi qui se dresse à l'instant même où j'exprime le plus petit début d'intention de vous raconter. Eh oui, ç'aurait été trop beau. Il faudra donc vous contenter du reste qui, j'espère, vaut quand même son pesant de sel.

Cette histoire de cordon, déjà.

Ça m'est apparu au bout d'un bon moment, parce que je ne suis pas spécialement rapide, comme fille. J'ai toujours besoin d'un peu de temps pour assembler les éléments.

La première chose à faire, c'est de vous figurer quelque chose de très, très, très... moussu. Ce mot est un peu nul, mais c'est le seul qui me vient : « moussu ». Vaste, infiniment vaste, et moussu. Vous marinez, vous barbotez dans ce machin infiniment vaste et moussu où tout – mais vraiment tout – pèse moins lourd qu'une bulle de savon, d'accord ? Vous faites la brasse là-dedans, ça vous arrache des frissons et des rires (enfin non, pas des rires, disons des flashes grelottants, comme si on vous chatouillait le cerveau jusqu'à ce qu'il éternue).

Et vous êtes bien. Vous êtes bien comme jamais vous ne l'avez été, vous êtes une méduse. Oui, ça c'est pas mal, vous êtes une méduse.

Brusquement, ça fait VLOUSH !, une main de fer vous agrippe aux cheveux et vous tire en arrière, oh hisse, pour vous faire passer en entier à travers le siphon d'une baignoire, morceau par morceau, cran après cran, d'un coup toute la mousse a disparu, il n'y a plus de bulles, plus que des « hisse » et du malaise et de la rigidité ; pour finir, vous tombez cul sur le sol tiède et lisse d'une cellule.

La baignoire, la cellule, c'est pour vous faire comprendre. Je suppose que chacun a sa façon de se représenter les choses. Dans mon cas, la main de fer me dépose là, au milieu d'une pièce sombre, humide, sans fenêtre. Glauque à souhait.

Quand je tourne le regard, je m'aperçois que cette pièce est plutôt une alcôve, ou une grotte de glaise, reliée à un interminable labyrinthe souterrain d'autres grottes et alcôves de glaise, entre lesquelles serpente une rivière noire où personne n'aurait l'idée de tremper un orteil. C'est un lieu bas de plafond, opaque, pas un chat. Pas un bruit.

Et c'est dans ce lieu que je peux rassembler mes pensées, mes souvenirs.

Cette cellule est le lieu où les vivants nous ramènent quand ils

pensent à nous un peu trop fort. La main de fer, c'est l'un d'entre eux qui ferme les paupières à les fendre en gémissant *Pourquoi ?*, ou bien *Tu me manques*, et aussi *Je voudrais que tu sois là*.

Ma main de fer s'appelle Théo.

Oh, à propos, j'y pense parce que Théo a toujours été très branché étymologie : n'attendez pas de moi que je vous parle de Dieu ou d'Allah ou que sais-je encore. Écran blanc. Je vous l'avais dit, ce serait trop beau. Les soixante-douze vierges, ça, c'est du flan, mais je pense que personne n'avait de doutes là-dessus.

Pour le reste, on va dire que les paris restent ouverts, mon bon Pascal.

Je ne parlerai pas de Dieu ni de lumière au bout du couloir, mais je vais vous parler de Théo. Et de plein de gens qui m'ont côtoyée durant mes quarante-deux années de vie ; qui m'ont aimée.

Dans le cas de Théo, je vous dirai même les moments où je n'étais pas, durant lesquels j'étais endormie ou ailleurs – les moments sans moi. Parce que ce qui est beau, dans l'affaire, c'est que depuis ma cellule, j'ai non seulement accès à tous mes souvenirs, mais en plus, je peux me balader dans ceux de Théo comme si une porte s'ouvrait sur son existence.

J'appelle ça le Privilège des morts, cette visite guidée dans les pas de mon plus proche vivant. Sans ça, évidemment, mon tour d'horizon serait plutôt restreint. Or je compte bien aller au fond des choses ; c'est ce que j'ai toujours aimé faire.

Mais d'abord, je vais vous parler un peu de moi.

## *Into my arms*

Le pare-chocs fume à deux centimètres de mes genoux. J'ai le cœur qui bat comme une double grosse caisse dans un concert de black metal et la tête en vrac. Mes tympan sifflent. Ce serait le moment idéal pour m'évanouir mais, bizarrement, quelque chose m'en empêche, me tient debout, plantée face à cette voiture arrêtée, moteur encore grondant. Sans doute que d'avoir traîné si longtemps la sensation d'être en mille morceaux m'a donné l'habitude de *tenir*, envers et contre tout. J'ai 20 ans, et j'ai bien failli m'arrêter là.

À travers le pare-brise, il y a le visage d'une femme aimable qui me regarde, terrifiée, hagarde. Consternée.

— Vous n'avez rien ? Ça va, vous n'avez rien ?

Claquement de portière, elle trotte jusqu'à moi. Je n'ai toujours pas bougé – jambes raides, les bras écartés dans une posture légèrement théâtrale. En me revoyant, je me trouve mignonne, avec mes cheveux noirs tout emmêlés, mon look d'ado rebelle en jean et petit cuir noir, et aussi un chouia godiche. Sandrine Bonnaire dans *Sans toit ni loi* de Varda, je m'y retrouvais complètement à l'époque, c'était moi.

La femme au visage aimable a posé les mains sur mes bras, avec douceur et fermeté, et elle me force à les baisser. C'est là que je m'aperçois qu'elle n'a plus l'air aussi catastrophée que tout à l'heure. Elle est même bluffante de sang-froid. Sa longue frange d'un blond cuivré et son imperméable clair lui donnent une allure digne, sévère, d'actrice française. Ou allemande, peut-être.

— J'ai vraiment cru que j'allais vous rentrer dedans, elle ajoute.

Sa voix est rauque, il y a presque de l'agacement qui pointe (je

dois dire que ça me surprend ; je n'ai pas l'habitude de susciter ce genre de réaction).

Mine de rien, elle a réussi à me faire baisser les bras, ils pendent le long de mes hanches maigrettes, corps de moineau.

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous jeter sur la route, elle marmonne, sans s'étonner de mon silence.

En fait, elle est en train de me conduire vers sa voiture. Elle me tient par le poignet comme si j'étais une toute petite enfant. Ce qui n'est pas si loin de la vérité, maintenant que j'y repense.

— Vous avez une sacrée chance d'être tombée sur moi, vous savez. J'ai de bons réflexes. Allez, on va voir ce qu'on peut faire pour vous.

Elle ne dit pas « ma grande », ou « ma belle », aucun de ces sobriquets débiles qu'une femme mûre se sent parfois obligée de sortir à une gamine de 20 ans. Il y a quelque chose de professionnel dans sa façon de prendre les choses en main.

— Montez, je vous emmène à mon bureau. C'est tout près. Encore une chance !

— Votre bureau ?

Elle me sourit comme à une éclaircie bienvenue.

— Ah, vous parlez. Tant mieux, ça nous facilitera la tâche.

Bon, ça suffit.

— Attendez, quelle tâche, de quoi vous parlez ? Et lâchez-moi, merde !

J'ai tiré le coude en arrière d'un coup sec et je jette un regard rapide autour de nous, voir dans quelle direction je vais pouvoir me casser d'ici. La rue est déserte, les rideaux sont tirés aux fenêtres des pavillons blanc crème ou grisouille qui la bordent, un dimanche midi c'est particulièrement sinistre – mais ça n'a rien d'étonnant par ici.

« *Donfran, ville de malheur : arrivé à midi, pendu à une heure* » : une ville qui porte une devise pareille, ça a au moins le mérite d'annoncer la couleur. Basse-Normandie, pas un chat, pas un bruit. Le décor de mon enfance, là où j'ai grandi – entre quatre murs. J'étais venue passer le week-end chez mes parents et ça ne m'avait pas vraiment boosté le moral.

— Voilà, vous voyez ? elle dit. Je vous ai lâchée. Je ne vous veux pas de mal, d'accord ? Si vous voulez filer, vous pouvez.

C'est ce mot-là, « filer », ce mot un peu canaille, qui m'a fait rester. D'un coup je basculais dans un film de Godard, le genre d'ambiance

où les gens se balancent des répliques de ce goût-là comme si rien n'était plus naturel, *Il s'agirait de filer en vitesse*, ça m'a toujours plu. Si je pouvais vivre dans un film de Godard, je me sentirais sûrement moins dark, moins furieuse tout le temps. J'aurais probablement pas envie de me jeter sous les roues de la première bagnole venue, par un bel après-midi de juin, à l'occasion d'une visite de famille à Donfran, ville de malheur.

Mais j'ai beau être jeune et pas mal larguée, je sais bien que la vie n'a rien à voir avec un film de Godard. Les couleurs ne sont jamais aussi éclatantes, il n'y a pas de musique bizarre pour souligner les passages drôles ou absurdes et les gens sont infiniment plus prévisibles.

Madame frange cuivrée sourit en désignant Nick Cave, qui tire une tête de croque-mort sur mon tee-shirt.

— Je ne suis pas sûre qu'il approuverait.

— Hein ?

— Nick Cave. Ses chansons sont parfois déprimantes, mais je pense que c'est un homme qui aime la vie.

Elle me soûle, je suis à deux doigts de lui dire de me lâcher la grappe, bordel, et à Nick Cave et à tous les groupes que j'aime, parce que j'ai pas besoin d'elle, ni de personne, juste qu'on me laisse me foutre en l'air si c'est ce que je veux...

... quand elle fait ce truc complètement dingue, incompréhensible. On pourrait dire ridicule, mais, en revoyant la scène aujourd'hui comme à l'époque, ce n'est pas du tout ce que ça m'a inspiré.

Elle se met à chanter.

— « *And I don't believe in the existence of angels. But looking at you, I wonder if that's true.* »

Comme ça, au milieu de la rue. Pas très fort, lentement. Elle chante. Oui, je crois bien qu'elle a un léger accent allemand.

Cette chanson est une de mes préférées au monde. C'est une ballade très suave, solennelle et un brin grandiloquente, du pur Nick Cave – entre le chant d'église et la plainte, mais avec ce petit rictus narquois greffé dessus qui l'empêche de virer guimauve et que j'adore. Cette chanson me fout le frisson, à chaque fois. Je n'ai pas du tout envie d'être là, face à une femme aux airs d'actrice allemande, avec sa foutue franche cuivrée, qui me chantonne ma chanson préférée de mon artiste préféré, les yeux dans les yeux, de sa voix

raque et très douce, et en même temps je n'ai pas le choix, je ne peux pas regarder ailleurs, je ne peux pas *filer*.

Elle la chante pour moi, uniquement pour moi. Elle n'a pas peur de mon regard fixé sur elle, elle se fiche de savoir si elle chante juste ou quoi ; elle chante pour moi.

— « *But if I did, I would summon them together, And ask them to watch over you, To each burn a candle for you, To make bright and clear your path.* »

Elle sourit en chantant. Moi, j'ai la gorge toute sèche et ça devient presque insoutenable de la regarder parce que je *sais*, je sais ce qui va suivre, les mots qu'elle va prononcer.

— « *And to walk, like Christ, in grace and love, And guide you into my arms* ».

Je secoue la tête, une fois, deux fois, avec une régularité de métronome, c'est le seul truc que j'ai trouvé pour entraver les larmes qui montent, ma gorge qui se noue et mon cœur qui s'emballe.

Mais ça arrive quand même. Mes poings serrés à faire mal, les ongles plantés dans la chair, je détourne les yeux – ils tombent sur le pare-chocs qui a failli m'emboutir, encore vibrant (elle n'a pas coupé le moteur).

Je reviens sur elle ; elle reprend son souffle avant le refrain, avant les mots que je redoute et là, ça fait vraiment trop mal.

Alors je ferme les yeux. D'un bloc, ma tête se remplit de tout ce qui m'écrase, m'étouffe et m'interdit d'être une jeune fille gaie de 20 ans comme tant d'autres.

Je rouvre les yeux. Madame frange cuivrée m'adresse un gentil sourire navré, elle secoue la tête elle aussi, en rythme avec moi mais pas pour dire la même chose.

Elle poursuit du bout des lèvres :

— « *Into my arms. Oh, Lord. Into my arms.* »

Les larmes sortent. Putain, elles jaillissent carrément, j'ai les joues trempées en un rien de temps, mes poings sont si crispés que je tremble de partout. J'ai l'impression de n'être qu'un long sanglot qui déborde.

— Arrêtez... Arrêtez ça.

Et elle s'arrête, mais seulement parce que la chanson est finie, il n'y a rien à ajouter. On reste une éternité à se regarder dans le blanc des yeux, comme deux connes, elle avec son air de sainte désolée de

m'avoir infligé ça mais c'est pour ton bien, moi ruisselante, la vraie loque.

— Vous allez rire, elle dit, je suis psy. On dirait un film, vous ne trouvez pas ?

Et là-dessus, en inclinant la tête, elle m'ouvre les bras.

Je tombe dedans.



## Merci Maurice

Eh oui, la vie est dingue. Surtout dans cette façon d'aller repêcher ceux qui veulent en finir avec elle à un moment que sa sœur chérie, la mort, n'avait pas choisi...

Je fais la maligne parce que c'est mon tempérament, et peut-être aussi parce que ça me remue plus que je ne voudrais l'avouer de revoir cette scène, mais voilà, ça s'est vraiment passé de cette manière-là. Madame frange cuivrée, qui s'appelait en fait madame Bernardt (« comme l'écrivain », fit-elle remarquer, me coupant l'herbe sous le pied), était bien une psy, et c'était surtout une femme extraordinaire.

Madame Bernardt m'a sauvée ce jour-là et plus encore durant les semaines et les mois qui ont suivi. Elle détesterait que je le dise ainsi ; elle n'arrêtait pas de me répéter que la seule personne capable de me sauver, c'était moi.

Ça ne s'est pas fait en un jour, évidemment. J'étais sacrément têtue, et puis mon cas était sérieux. Mais elle ne m'a pas lâchée... et moi non plus, je vous concède ce point, chère madame Bernardt, je ne me suis pas lâchée.

À l'époque, je faisais des études de philo à Paris, des études plutôt poussées même si j'étais devenue incapable d'assister au moindre cours vu l'état avancé de dépression dans lequel je me trouvais, et je suis revenue chaque week-end à son bureau pour une séance spéciale, dans cette petite ville de Donfran que je ne pouvais plus voir en peinture.

Les premiers temps je m'asseyais face à elle, bras croisés, et je ne disais absolument rien. J'attendais que ça se passe, ou plutôt qu'elle ait fini – c'était une psy du genre bavard. Ça n'avait pas l'air de trop la

contrarier, elle me posait des questions auxquelles je ne répondais pas et embrayait sur des sujets aussi divers que la littérature du début du 20<sup>e</sup> siècle, le rock ou l'élection de Jacques Chirac (on était dans ces années-là, même si cela n'a pas la moindre importance à mon avis ; je sais que pas mal de gens aiment bien savoir où ils mettent les pieds, dans une histoire).

Avec patience, méticulosité et même amour, cette femme a réparé mes ailes cassées. Un certain jour, je suis entrée dans son bureau avec un bouquin de Maurice Merleau-Ponty à la main.

— Ah, je vois que vous vous êtes remise à lire, elle a dit.

Bordel, elle me cernait à tous les coups. Cette simple phrase m'a débloquée, je lui ai parlé de ma vie, la maison parentale avec la télé allumée 24 heures sur 24, ma mère tendre et butée, mon père taiseux et plus fragile que le papier à cigarette qui jaunissait ses doigts, l'ennui mortel, la peur de tout et les empêchements qui en découlent, la scolarité traversée dans une solitude de rat de bibliothèque avec une seule idée en tête : *filer* à la première occasion.

— J'ai passé mon enfance à lire, lire, lire – et à faire du sport, du hand, du cross-country, des marathons, pour être dehors autant que possible. Mes parents n'ont rien à se reprocher, ils sont même très bienveillants. Je sais que ma mère est fière que je sois à Paris, que je fasse de la philo... En même temps, elle ne comprend pas trop à quoi ça rime. Et il faut croire que moi non plus, vu que je n'ai plus le goût de rien. Tout ça me semble complètement vain.

Mais ce n'était pas vrai, du moins ça ne l'était plus. Malgré moi, je me suis remise à vivre. J'ai fini ma thèse, trouvé un boulot dans une grande boîte de prod de ciné et rencontré un garçon, Martial, qui bossait comme disquaire. J'avais 25 ans, lui 40, on se rêvait un peu en Romain Gary et Jean Seberg. Il était incollable sur la pop anglaise des 60's, les Mods, tous les courants alternatifs du rock indie imaginables – sa collection de vinyles était délirante. On a vu des milliers de films de la Nouvelle Vague ensemble, on picolait et on fumait énormément. Ça a duré cinq ans, durant lesquels on s'est installés ensemble dans un appart miteux d'un arrondissement très chic.

Mais Martial avait un léger problème avec la réalité ; les factures s'accumulaient sur la table ronde floquée d'autocollants comme la poussière sur les étagères blindées de disques et de DVD, il s'est fait virer de son boulot et je me suis retrouvée à assurer notre subsistance

tandis qu'il se lançait dans le management de groupes de rock – avec beaucoup de flair et de bagout, mais sans jamais gagner un sou. Notre couple s'est délité, c'est le genre d'histoires qui arrivent tous les jours et dont on pourrait faire un roman si on estime que l'extraordinaire jaillit du quotidien le plus banal...

... sauf que mon histoire n'est pas de ce genre-là.

Alors on passe à l'étape suivante. On passe à Théo.

## *You Really Got Me*

Sid Vicious entre sur scène en veste de costard blanc. Les premières mesures de *My Way*, version punk, résonnent dans le fond, ça piaille légèrement et il se lance. On se marre, Théo et moi, en se disant qu'il a quand même l'air de s'appliquer pas mal, on peut être punk et avoir envie que le résultat soit beau, quoi.

On est allongés sur son lit, dans son mini-studio, tout emmêlés, et on revoit ce clip pour la troisième fois depuis notre toute récente rencontre. C'est moi qui le lui ai fait découvrir, il ne s'en est toujours pas remis. Et quand Théo aime, il aime.

À la fin du morceau, Sid flingue toute la salle et se tire avec un doigt d'honneur.

— Il avait trop la classe, sérieux ! siffle Théo avec un bruit de bouche admiratif.

Je me colle contre son grand corps tout chaud. Son grand corps de gamin – j'aime bien le taquiner avec ça, il a six ans de moins que moi, 24 ans, c'est un minot ! Il a plein de réflexes d'ado, à commencer par cette manière de dire « trop » à tout bout de champ ou d'être « trop », simplement. Toujours à fond la caisse, partant. Il éclate de rire, il se retourne brusquement dans la rue pour m'enlacer et me faire virevolter dans l'air... Il a un léger penchant pour le spectacle.

Hier, on s'embrassait pour se dire au revoir, un pépé est passé et nous a lancé : « Ben c'est beau la jeunesse ! », j'ai vu que Théo était fier. Fier parce que sa jeunesse ricochait sur moi et nous enturbannait dans une même énergie, un même élan, celui des amoureux. On est très amoureux. Pour Théo, ce n'est pas si étonnant, je crois qu'il aime beaucoup être amoureux. Pour moi, c'est plus curieux. Ça ne faisait pas une semaine que j'avais largué Martial quand je l'ai rencontré, à

une fête.

Je l'ai remarqué parce qu'il était en train de faire le con. Les gens dansaient sur un morceau de r'n'b pourri, j'en étais à ma sixième bière et je me disais que je n'allais pas forcément faire long feu. Et puis j'ai entendu un cri :

— Attention !

Il y a eu un attroupement rapide, j'ai vu quelques visages inquiets, puis le cercle s'est dissipé aussitôt dans un soupir de soulagement.

— Un jour, tu vas te péter la nuque, tu seras bien content !

Une fille s'agitait face au garçon qui avait provoqué l'attroupement. Ça ne m'intéressait pas plus que ça mais, pour voir, je me suis approchée. Théo – le garçon en question – était étendu par terre, les bras dépliés, les pieds en l'air, sa couronne de cheveux noirs et bouclés baignant dans une mare de vin. Mort de rire.

— Je croyais que tu m'avais vu ! Tu penses bien que je ne me serais pas laissé tomber en arrière si j'avais pensé que tu ne m'avais pas vu !

— Mais putain, quand est-ce que tu vas arrêter tes conneries ?!

— JAMAIS !

— T'es chiant, elle a dit en s'éloignant ; mais elle se marrait un peu, déjà.

Théo a remarqué que je le regardais. Il a tordu la bouche sur un sourire que j'ai soupçonné d'être assez étudié – un sourire d'un seul côté, très sale gosse – et il s'est lancé dans une espèce de pirouette sur une épaule pour se relever d'un seul élan. C'était brusque et pas très gracieux, mais (je pense qu'il serait content que je le dise) ça ne manquait pas de panache.

— Salut, il a dit en essorant le bas de son tee-shirt trempé de vin.

Il était ruisselant de sueur.

— Salut, j'ai répondu, et j'ai bu une rasade au goulot de ma bière.

— Je crois que j'ai légèrement mal négocié mon angle d'atterrissage... Je me suis gaufré sur Marie et, pas de bol, elle avait trois verres dans les mains.

— Et tu cherchais à faire quoi ?

Il commençait un peu à m'agacer mais, en même temps, je le trouvais mignon et puis... et puis, il y avait quelque chose en lui qui m'incitait à aller voir plus loin (au fond des choses, *remember* ?).

— Bah, y a toujours un moment dans les soirées où je me laisse tomber en arrière. C'est un truc que je fais : je ferme les yeux et je me laisse tomber en priant pour qu'on me rattrape. Jusque-là, ça a toujours plus ou moins marché.

— C'est super con.

J'avais balancé ça sans rire, par un pur effet de la consternation vénère que ça m'inspirait. Il faut dire aussi que l'alcool avait tendance à me faire passer de l'excitation à la colère en un clin d'œil, à cette époque. Madame Bernardt avait effectué un sacré boulot, je n'avais plus envie de me flinguer le matin au réveil, mais je restais une fille « border ». J'avais la grimace facile et je pouvais très vite ruer dans les brancards ou en venir aux mains quand je tombais sur un truc qui me plaisait pas. À l'inverse, je savais être, disons, réceptive à ce qui me plaisait quand ça me plaisait...

Comme sa réaction, par exemple. D'abord il a eu l'air terriblement peiné, on aurait dit qu'il ne comprenait pas pourquoi je me mettais en rogne, qu'il trouvait ça injuste et qu'en même temps, il s'en voulait de m'avoir mise dans cet état. Et puis la seconde d'après, il a éclaté de rire (ce fameux rire tonitruant que j'allais tant aimer, plus tard, et qui encore plus tard me ferait si mal) et il s'est écrié :

— T'as raison : c'est super con ! Mais, je sais pas, il faut que je le fasse, à chaque fois. C'est plus fort que moi.

J'ai vidé ma bière et je l'ai fait claquer sur un meuble sans bien regarder où je la laissais, puis j'ai fourré mes mains dans mes poches en hochant la tête, manière de dire *OK, c'était cool, ciao*. Il était mignon mais j'étais pas d'humeur, et puis c'était pas mal le foutoir dans ma tête. En plus, je bossais tôt le lendemain.

À ce moment, quelqu'un s'est emparé de la playlist pour couper le morceau en cours, et *You Really Got Me* des Kinks a déferlé dans la pièce. J'ai pas pu m'empêcher de sourire – il l'a vu aussitôt.

Il avait ce talent-là, avec moi. Il voyait ce qui m'animait.

— On danse ? Promis, je ne te tombe pas dessus. Sauf si tu me le demandes gentiment.

Il a refait la vanne quand on s'est embrassés, plus tard dans la soirée.

Et quand on a fait l'amour pour la première fois, beaucoup plus tard dans la soirée.

## Comme un service

OK.

Je vois bien ce que vous pouvez penser, là tout de suite. Vous n'avez pas payé pour ça, hein ? J'entends. Moi-même, j'ai toujours détesté la guimauve, le fameux « charme des premières fois » m'a toujours laissée froide. On nous gonfle avec ce genre de chose, tout le temps, à la télé, dans les pubs, sur Internet, *LA PREMIÈRE FOIS ! Vivez de nouvelles expériences, découvrez des territoires, allez à la rencontre des gens !*

Faut pas croire, à ce moment-là, mon horizon restait aussi limité qu'un terrain vague de banlieue normande. J'étais pas une romantique, je ne le suis jamais devenue. J'en faisais même un point d'honneur.

Seulement... je vous le demande entre nous – on va dire, entre amis. Comme un service. Donnez-moi ces moments-là. Accordez-moi ce temps, que je n'ai plus devant moi, pour revivre des heures qui ont été celles du début, de l'envol, du jaillissement, de la naissance, de l'attente, de l'espoir, de l'imprévu, de l'inconnu ; de l'inédit.

Offrez-moi ça, d'accord ? Ces heures qui vous gavent de vie, qui vous arrachent des flashes grelottants sans prévenir.

Ces heures où j'ai enfin eu 20 ans.

La suite est nettement moins rigolote, alors...

## Moineau

Plic, ploc. Les bras ballants, je rejoins Théo et ses copains dans le salon de cet appart parisien transformé en *dance floor*. Il y a plein de gens autour de nous qui parlent fort, fument, se trémoussent ; je me faufile entre eux, plus godiche que jamais, trempée de la tête aux pieds. Morte de honte.

— Hé, mais t'es mouillée ?!

Théo a voulu m'enlacer comme à chaque fois qu'on est séparés plus de dix secondes – en l'occurrence, je reviens des toilettes. Une petite flaque d'eau est déjà en train de se former sous mes pieds. Je ruisselle.

— Mais qu'est-ce que t'as...

Il s'interrompt, un peu pour éclater de rire et un peu parce qu'il a peur, très peur, que quelque chose de grave soit arrivé. C'est un truc que j'ai souvent remarqué chez lui : Théo a un don inné pour la légèreté et l'insouciance mais, à l'inverse, il se sent comme guetté par un drame immense, sorte d'oiseau noir qui n'attendrait qu'une seconde d'inattention pour fondre sur lui. Il n'en dit rien à personne, bien sûr, mais je le connais déjà bien, mille fois mieux qu'il ne se connaît lui-même. Privilège de l'âge, comme j'aime à le penser parce que, bon, on ne m'ôtera pas de l'idée que ce lutin facétieux reste un gamin, si séduisant soit-il.

Et ce, même si la perspective de m'éveiller contre lui jusqu'au dernier jour de ma vie ne parvient plus à m'effaroucher tout à fait.

Mais tout cela, il n'a pas besoin de le savoir ; je soigne les apparences. Et dans ma tête, je reste quand même une meuf en sursis, je suis intimement convaincue que le bonheur, la joie, la douceur ne



me sont accordés que pour un temps compté.

Clément, un de ses copains – le style garçon de bonne famille, bien élevé, mâchoire angulaire et large front, mais plutôt attachant – se tourne vers moi.

— Tu t’es fait arroser ou quoi ?

Les deux autres, Jérémy et Benjamin, ricanent déjà, sentant venir la chute. Ils savent bien qu’il y a un loup derrière mon silence prostré et mon bruyant ruissellement, un de ces épisodes un peu bancals dont Théo se régale tout particulièrement parce qu’il estime qu’ils font la trame de l’existence : les aventures. C’est la fois où Clément a hurlé « Wahou, le décolleté ! » en croisant une mémé toute fripée en bikini. Tu te rappelles, le jour où Jérémy s’est étalé à plat ventre dans une merde – mais vraiment, *étalé*, de tout son long !?

Mon réflexe instinctif est de me crisper quand il se lance dans une de ces histoires, même s’il finit par emporter le morceau. On a vu *Mr Smith au Sénat* de Capra ensemble, une fois, c’est évidemment son univers, toute cette insouciance exubérante, cette envie d’y croire, ce goût des premières fois, justement... et je dois dire qu’il y a eu cette phrase, qu’il a fait résonner hors de l’écran en la répétant juste pour moi, les yeux troubles, cette phrase qui m’est restée – et, plus étonnant, qui me reste encore. « *You should always see life as if you’ve just come out of a tunnel.* » Même en anglais, c’était cul-cul, emphatique et à côté de la plaque d’un certain côté, mais de l’autre, et alors même que nous n’en savions rien, ces mots étaient déjà en train de nous sauver de l’oiseau noir qui, là-haut, guettait.

— Sarah ? insiste Clément. Qu’est-ce qui s’est passé, raconte !

Je les regarde un à un, les quatre mousquetaires de la vanne. Pour tout dire, je surjoue avec eux mon attitude farouche, pas commode. Ils me plaisent bien. Et c’est aussi pour le plaisir que je fais durer le suspense avant de répondre – sourcils froncés, veillant bien à afficher l’air excédé de la fille que ce genre de connerie ne fait plus rire :

— J’ai voulu aller me rincer. J’avais la tête qui tournait, je voulais me rafraîchir.

Théo pouffe :

— Moineau...

« Moineau », c’est moi. Si ça, c’est pas cul-cul à mort, je ne sais pas ce qu’il vous faut. Sauf qu’au bout d’un an de vie commune, j’en suis venue, non seulement à accepter ce surnom débile, mais même à lui

en trouver un. « Lutin. » Voilà voilà. Lutin et Moineau sont dans un bateau. Je vous emmerde, je fais ce que je veux, c'était mon tour d'être heureuse.

— Et alors ? rebondit Jérémy, un sourire pointant sur son visage de joli garçon.

— Et alors, rien.

Je souffle.

— Bon. La fille... La fille chez qui on est, là.

— Rebecca, répond Benjamin, qui aime donner les bonnes réponses aux questions. Eh ben ?

— Oui, Rebecca, donc, elle a un poisson rouge.

Les trois se rapprochent, alléchés.

— Et c'est quoi le rapport !? s'exclame Théo avec de grands gestes. Tu ressorts des chiottes trempée comme un linge et tu nous dis : « Elle a un poisson rouge », c'est quoi le rapport ? On veut la vérité ! La vérité !

— La vérité ! La vérité !

Je ne suis pas loin de m'énerver mais, merde, c'est vrai que c'est assez drôle, quand on y pense. Seulement, ça me ferait bien mal de me ridiculiser *complètement* devant cette bande de sales gamins, alors je me blottis contre Théo, je niche mon front de moineau entre ses grands bras de lutin hilare, et je chuchote juste pour lui :

— Visiblement, elle avait peur que quelqu'un renverse le bocal de son poisson rouge pendant la fête. Alors elle a rempli la baignoire et elle l'a mis dedans.

Il m'attrape le visage, très doucement, pour ne rien perdre de la suite :

— Attends... T'es... T'es tombée...

— JE SUIS TOMBÉE DANS CETTE PUTAIN DE BAIGNOIRE ! je hurle, en faisant semblant de le bourrer de coups de poing tandis qu'il me serre, me serre contre lui, m'appelle son moineau, sa catastrophe ambulante, sa punkette de salle de bains et tout un tas de noms stupides de ce genre-là.

Pendant une longue seconde, la honte et la colère disparaissent dans notre étreinte, je lui donne ce qu'il veut et ça l'aide à me combler en retour. Je distingue du coin de l'œil la masse confuse des gens répartis dans l'appart, un appart très classe avec poutres apparentes et cuisine américaine, des plantes sur les étagères.

J'entends Jérémy résumer l'affaire à Benjamin qui a un train de retard, Clément hoquette de rire entre ses deux mains plaquées très haut sur le nez, comme un mouchoir.

— Merde, t'as écrasé le poisson, alors ?

Je me joins finalement à leurs rires, leurs beaux rires de jeunes gars tout frais. Pour les amuser, je secoue mes cheveux d'un geste rapide de la main et je bombe le torse. Autant assumer !

— Ben, j'en sais rien. Quand j'ai enfin réussi à m'extirper de là, j'ai cherché pendant trois plombes... Pas de trace du poisson.

— Je ne *veux pas* savoir où a fini ce pauvre animal, déclare Théo, faussement grave.

— T'es super con, je lui dis.

— Bon, en revanche, je crois que ce serait pas mal de se casser. On va au Q.G. ?

## Coup dur

Le Q.G. – encore un truc d’ado –, c’est un bar de la place Clichy, rue Biot, qui ne paie pas de mine et qui n’a pas grand-chose à promettre de plus que ce qu’il a. C’est-à-dire une pinte pas chère, une table qui est *notre* table, un couscous royalement garni, et l’indulgence joviale de Selim, le patron, face aux chèques en bois dont on se sert pour payer l’ardoise. (Il nous expliquera un jour qu’il les encaisse avec trois semaines de retard, parce qu’il comprend les jeunes et les fins de mois difficiles. Vu le nombre de soirées qu’on passe chez lui à s’emplir de bières, on se dit quand même qu’il doit être assis sur un sacré matelas de chèques, depuis le temps, et qu’on n’aura pas fini d’être débités à notre retraite, si on arrive jusque-là. Je n’arriverai pas jusque-là.)

— *Une* rock star ! On avait *une* rock star française. Un type intelligent, déjanté, beau mec et cultivé, qui savait écrire des putains de morceaux...

— En français ! intervient Jérémy.

— Oui, en français, c’est exactement ce que je suis en train de dire mais merci de la précision – bref, une rock star...

— Oh, ça va !

— Ils ont aussi fait pas mal de morceaux en anglais, précise Benjamin.

— Non mais c’est pas la question, bordel ! La question, c’est qu’on a perdu le seul espoir du rock français, tout ça à cause d’une histoire de passion amoureuse à la con.

L’incident date déjà de deux ou trois ans, mais on parle encore beaucoup de Bertrand Cantat et Marie Trintignant, dans les bars. On est choqués, on ne veut pas y croire, on cherche des raisons. À cette

époque-là, on évoque souvent le « radiateur » criminel sur lequel la pauvre fille aurait atterri, après la gifle retentissante que la rock star, camée jusqu'aux yeux, lui aurait balancée. Les médias admettront bien plus tard (après ma mort, plus précisément) que le gars n'avait eu besoin d'aucun radiateur pour faire ce qu'il a fait.

En vérité, je n'écoutais pas trop ce que racontait Théo, sur le moment. Ce que j'aimais, moi, c'était être là, sans rien dire, avec lui et ses copains, au milieu d'un bar, devant un couscous maousse qu'on ne finirait qu'avec l'aide d'une pinte sans cesse vidée et renouvelée. À les regarder chanter et rire. Dans ma tête, je pensais tour à tour à des trucs hyper sérieux et compliqués, les écrits de Simondon, la part du réel dans le geste documentaire, et à des bêtises, des farces qui me ramenaient à la petite bouffonne que je ne cesserais jamais d'être, et qui n'en revenait toujours pas que personne ne voie l'imposture.

— Oui bon, on pleurera pour lui une autre fois si tu veux bien, intervient Clément (« la justice incarnée », je l'ai baptisé quand Théo me l'a présenté). Au bout du compte, on a une femme de, quoi ? 40 ans à peine, qui est morte.

— Super actrice, ponctue Benjamin, et Jérémy acquiesce d'un coup de menton.

— On s'en fout de ça ! reprend Clément. Elle aurait pu être tout ce qu'elle voulait, y compris une très mauvaise comédienne, si on lui en avait laissé le temps... Mon problème, c'est que Théo est en train de délirer sur un mec qui, malgré toute l'admiration qu'on pouvait avoir pour lui, a écourté la vie d'un autre être humain.

Au fond de moi, je suis plutôt d'accord avec ça, mais je ne peux pas m'empêcher de me marrer en montrant les dents. Clément a ce côté catho centriste contre lequel, vu qui je suis, mes idées, mes couleurs et mes racines, je dois forcément m'insurger. Le gars est même sûrement limite sur la question de l'avortement – en tout cas, je sais qu'il est très opposé à l'euthanasie. On s'est pris la tête, une fois, à propos de ce garçon paralysé à vie, vous savez ? Celui qui n'a pu communiquer qu'avec ses yeux, et pour demander qu'on en finisse ?

Bref, Clément soutenait, bec et ongles, que pour peu qu'on leur en laisse le temps, tous les gens victimes d'accidents graves, y compris ceux qui les laissent atrocement handicapés, finissent par vouloir vivre. Quel que soit leur état.

— Bien sûr, le premier mois, ils veulent tous mourir. Mais au bout

de quelques semaines, c'est inéluctable : ils trouvent un sens à leur existence.

Je me souviens, il avait fallu que Théo s'en mêle parce que je commençais à devenir mauvaise. Comment on peut préjuger à ce point de ce que les gens veulent ? Pourquoi on essaie toujours de parler pour les autres, à commencer par ceux qui n'en sont pas ou plus capables ? Ça m'avait rendue dingue, j'avais été à deux doigts de l'empoigner par le col de sa chemise.

De repenser à ça, d'ailleurs, tandis qu'ils se chicanent à propos de Bertrand Cantat et du concept de crime passionnel, je sens revenir la colère. Ça me donne envie de casser l'ambiance. De faire mon parasite. Alors, le menton dans la main, face à ma bière à moitié vide, je marmonne :

— Moi, de toute façon, je vais crever avant 40 ans.

Gueule des scouts. Les quatre s'arrêtent, ils me dévisagent. Clément est outré, ça n'a rien d'étonnant, et Jérémy est sûrement en train de chercher quelque chose à dire pour désamorcer la petite bombe que je viens de lancer. Benjamin, comme souvent, est trop stupéfait pour même froncer les sourcils. Et Théo...

Théo se lève et me colle une gifle.

## Deux Sarah

Précision : c'est pas parce qu'on est mort qu'on acquiert automatiquement des talents d'écrivain. À lire la scène comme je la revois, on pourrait presque croire que j'opère un rapprochement douteux entre le meurtre de Cantat et la gifle de Théo.

C'est tout sauf ce que je veux faire, que ce soit bien clair.

Cette gifle n'avait rien de drôle, et pas seulement parce que Théo n'avait pas de quoi en être fier. Bien sûr qu'il n'en était pas fier, il en avait honte, terriblement honte. Mais l'autre truc pas drôle, c'était ce qu'il y avait *dessous* ; cette façon que j'avais eue de provoquer sa rage, son affolement. Sa peur, aussi.

« Je vais crever avant 40 ans », il faut vous dire que c'était une de mes phrases fétiches. Depuis qu'on avait emménagé ensemble – dans un deux-pièces de la place Clichy, juste au-dessus du Q.G., que nos deux salaires maigrichons d'apprenti productrice et d'apprenti journaliste suffisaient tout juste à payer –, je la lui avais sortie à peu près une fois par semaine.

Est-ce que je lui balançais ça pour le faire flipper, par crainte qu'il s'attache encore plus (*Mais est-ce que c'est seulement possible*, je me demandais parfois, et ça m'arrachait des frissons de joie délicieuse et de profonde angoisse), ou parce que j'y croyais, tout bêtement, dur comme fer, et que c'était une manière pour la Sarah lucide de rappeler à la Sarah naïve, conne amoureuse, que *non*, ça n'allait pas durer ?

— *Bouffonne, tu vois pas qu'il va te larguer ? C'est qu'un jeu pour lui, tout n'est qu'un jeu pour lui !*

— Chut. Ta gueule.

— *C'est génial, ma grande. T'as passé cinq ans à dépérir avec un vieux, t'es partie pour refaire un tour de manège avec un même. Vous avez quoi*

*en commun ? Théo, c'est juste un gamin pourri gâté par la vie !*

— Laisse-moi. Laisse-moi. Laisse-moi. Laisse-moi.

— *La prochaine étape, c'est quoi ? Vous allez faire un joli bébé ? Tu crois que toi, t'es capable de t'occuper d'un bébé ?*

— Ta gueule !

Dans ces instants-là, je réatterrissais brutalement entre les bras de Théo, sonnée, souvent soûle, et je lui balançais les pires saletés, auxquelles il répliquait tranquillement pour les tailler une à une en rondelles, avec un sourire un peu tremblant.

Mais celle-là, *Moi, de toute façon, je vais crever avant 40 ans*, elle avait le don de le mettre hors de lui, parce qu'il savait que c'était là que se logeait l'endroit où il ne pourrait jamais m'atteindre ou me venir en aide.

Force est de constater – je le constate en ce moment même – qu'en un certain sens, et d'une bizarre façon qui n'appartient ordinairement qu'aux films (pas spécialement de Godard), j'ai toujours su que ça arriverait. Que je mourrais trop jeune, dans des circonstances tragiques, victime d'une histoire extraordinaire.

Je crois même que Théo le savait, lui aussi, depuis notre tout premier baiser. Il se plaisait à jouer le chevalier blanc ramenant sur la rive la jument hors de contrôle, il adorait opposer une douceur constante à mes bruyants éclats, à mes frasques, et il affichait une confiance telle qu'il était quasiment impossible de ne pas croire avec lui que tout irait bien, qu'il suffisait de regarder la vie comme si on sortait d'un tunnel...

Mais au fond, j'ai tendance à penser que cette confiance apparente n'était qu'un masque posé sur sa peur, pour refuser de la voir. Pour en nier même l'existence. Pas de rupture, pas d'accident ni de mort envisageables dans l'horizon de Théo ; juste un grand éclat de rire tandis qu'il se laissait tomber en arrière, sûr qu'il serait rattrapé.

Privilège de la mort, je peux dire aujourd'hui que j'avais vu juste : c'était bien un masque. Théo fonctionnait comme ça, en fermant les yeux face au danger, non pour le fuir mais pour foncer dessus, en kamikaze. Ça ne m'empêche pas d'admettre que ce masque-là m'a permis, pour les dix dernières années de ma vie, de cesser d'avoir peur.

D'oser y croire.



Est-ce qu'on a eu raison en définitive, lui et moi, de jouer ce jeu-là, sachant tout ce qui nous attendait ? Est-ce que, si on avait été plus prudents et précautionneux, on aurait eu plus de chances d'échapper à l'oiseau aux ailes noires, ou est-ce que, au contraire, on s'est comportés exactement comme il le fallait, compte tenu du fait que quoi qu'on ait pu tenter, l'issue aurait été la même ?

Mystère, mon bon Blaise. En dépit de la faculté que m'offre la mort de revoir ces heures avec suffisamment de netteté pour évaluer chaque tournant crucial de mon existence, je n'en ai pas la moindre idée.

Place à la vie, en attendant.

## Simon, *part 1*

Ce sont encore les premières heures de vie de Simon, et Simon dort.

On l'a posé dans son petit couffin monté sur tréteaux, juste au milieu du salon, à un endroit où il ne restera sûrement pas vu que ce n'est pas pratique du tout, et d'ailleurs ça donne une drôle de gueule à la pièce, cet élément ajouté un peu n'importe comment, comme par accident, dans notre décor foutraque, entre le frigo placardé de stickers, les étagères bourrées de bouquins et le canapé qui prend tout le mur du fond.

Avant ça, on a transporté Simon de la maternité jusqu'à notre appartement, dans cette gigantesque poussette tout-terrain qu'on appelle un « landau » – tous ces mots nouveaux ! –, en roulant très, très lentement, en s'arrêtant tous les dix mètres pour vérifier que les secousses ne le réveillaient pas. La montée du trottoir faisait figure d'ascension. De ma vie, je n'ai jamais rien connu d'aussi fragile. Pas même la petite conne de 20 ans qui partait en morceaux sous ses allures de dure à cuire.

Simon... c'est autre chose. Comment un être si minuscule, dont on n'avait même pas idée avant de le voir débouler, rouge et plissé, peut tout bouleverser à ce point, sans rien faire d'autre que de respirer – si doucement que, sans cesse, je dois bloquer mon souffle pour l'entendre et me ré-assurer que ce miracle, *l'entendre respirer*, ne s'est pas arrêté ?

Depuis peu dans ma vie, et tant pis pour la formule, tout n'est que miracle.

— Mon bébé. Mon tout petit bébé.

Je ne croyais pas que ça m'arriverait, et pourtant si.

Théo, comme souvent, m'a prise par surprise. En un peu plus de trois ans, on a franchi les étapes. Évolué dans nos boulots, mélangé nos amis, trouvé un trois pièces plus grand et lumineux, dans un quartier branché de Paris.

On est devenu un couple « solide » et, avec cette confiance qu'il place en lui et en nous, avec ses facéties de lutin, Théo m'a peu à peu forcée à la douceur. Je pars moins en vrille, c'est un fait. Il est rare à présent que je chope un de mes fameux coups de massue quand j'ai trop bu, ces chutes amères qui me laissaient divagante et en pleurs sur le pavé, à me débattre entre ses bras comme une cinglée, à passer du rire aux larmes pour finir par répéter en boucle : *Je veux juste que ça s'arrête, je veux juste que ça s'arrête.*

Là, non, je ne veux plus que ça s'arrête. De temps en temps – le matin par exemple, quand je fais des grimaces à mon reflet dans le miroir –, j'ai des envies de glousser comme une midinette.

Je me suis calmée, aussi. Depuis cette fois où il a eu si peur qu'il aurait pu me tuer de rage en me voyant enfin débarquer, je ne suis plus jamais rentrée à quatre heures du matin, ivre morte, d'une soirée où j'étais seulement censée « faire un saut », sans répondre à ses appels plus inquiets et affolés d'heure en heure. Je ne dis presque plus jamais : « Moi, de toute façon, je vais crever avant 40 ans. »

Il y a un jeu auquel on joue, et qui me rend heureuse comme une enfant – heureuse et démunie. L'envol.

Il s'assoit derrière moi, tout fier de se sentir fort (il dit souvent que c'est moi qui l'ai rendu comme ça, avec toutes mes casseroles ; que j'ai réveillé l'homme endormi à l'intérieur du petit garçon et qu'avant ça, il ne « servait à rien »).

Moi, blottie contre lui, je ferme les yeux. Alors il chuchote :

— On y va ?

Je hoche la tête. Il reprend à mon oreille :

— Bon, on va commencer par ouvrir la fenêtre – Brrr, ça caille ! Attends, je te serre encore un peu plus fort, voilà, on se tient chaud... et GO, on saute ! Woush, ça va vite, on fonce vers le ciel, droit devant – et puis non, tiens, on va piquer vers la librairie, là ; coucou, c'est nous ! Accroche-toi, on fait le grand huit, on descend, on descend – gaffe le lampadaire, c'est bon, on passe et... on remonte ! On s'élève,

plus haut, plus haut, on file au-dessus des toits – c’est joli, t’as vu, ils ont tout refait à neuf ! Oh merde, je crois qu’il y a un pervers qui nous suit avec ses jumelles !! Allez, un looping et woouou-houuu, direction Père-Lachaise ! Regarde en bas, là ! On va dire bonjour aux morts !

Bordel, j’adorais ça. J’étais bien, parfaitement bien, dans ces moments-là – quasi méduse. Y avait un truc qui me gênait un peu aux entournures, évidemment, à l’idée de faire la gamine, de me prêter de si bon cœur à un jeu plutôt grotesque vu de l’extérieur mais, dans l’instant, je n’aurais échangé ma place contre celle de personne.

Oui. On est bien, tous les deux. On se nourrit l’un de l’autre avec un appétit de lionceaux. On rit très fort, on fait beaucoup l’amour, on déconne à pleins tubes – la vie hurle et c’est bon.

Le seul aspect sur lequel j’arrive encore à mettre du noir, c’est le sujet de l’Enfant. J’ai 34 ans, lui, 28, tic-tac tic-tac, je le soûle avec ça à intervalles réguliers.

— Franchement, tu devrais te tirer pendant que tu peux encore. Avec une jeunette !

Théo secoue la tête en souriant.

— Mais moi, mon gars, va falloir que je tombe en cloque en vitesse, sinon je vais passer l’âge...

Théo secoue la tête en souriant.

— On n’est pas sur la même longueur d’ondes, c’est normal. Moi aussi, à 28 ans, je m’en foutais des mômes ! Sauf que là, ça devient ur...

Théo lève la main, un soir.

— OK, on va en parler pour de vrai.

Je m’arrête, secouée. Il m’a dit plusieurs fois que cette question était encore « loin de lui », qu’il n’était pas contre mais « pas avant quelques années »... Il a toujours riposté avec douceur, mais sans cacher la terreur que lui inspire la perspective de s’engager dans cette voie.

— De quoi tu voudrais qu’on parle, Lutin ? On le sait, t’es pas prêt, c’est normal. Je te l’ai dit que tu devais te tirer pendant que tu peux !

Il fait mine de sortir les violons.

— Oui oui, on sait tout ça. Maintenant, je me dis : de quoi j’ai peur, exactement ? Parce que j’ai peur, ça c’est clair. Mais de quoi ? On va regarder !

Je nous revois, là, dans notre petit salon enfumé – on clopait comme des sapeurs, fenêtres fermées –, chacun assis de travers sur un fauteuil élimé, les pieds posés sur la table basse en faïence bleue trouvée dans la rue (une aubaine !).

La lumière orange sanguine de la lampe nous enrobe en laissant de grosses plaques d'ombre autour, dans les coins, sous les moulures. Nos yeux brillent comme des perles, là-dedans.

Je me revois, cœur battant, pétrifiée à l'idée de voir Théo se lancer comme il va le faire.

Je le revois qui se frotte les mains avec vigueur, tout heureux de dresser la liste de ses peurs.

— Première peur : perdre les potes. Clairement, c'est ça. Se retrouver décalés par rapport à tous les autres, sortir moins.

— Oui... je réponds prudemment.

Tu fais quoi, là ? Où tu m'emmènes ? J'attrape ma bière sur la table basse pour en avaler une gorgée. De mes sourcils à mon sourire, tout est crispé.

— Entre nous, il reprend, je pense qu'on peut balayer cette peur-là. Si on veut continuer de sortir, on continuera, et puis je suppose qu'on en aura moins envie à ce moment-là, non ? Écoute, ça ne me semble pas insurmontable.

Il réfléchit, claque des doigts.

— Ah, deuxième peur : ne pas être à la hauteur. Le faire tomber par terre, t'imagines ? OK, ça, ça me fout grave la trouille, c'est clair.

— Non, mais tu ne le feras pas tomber...

Je ne sais même pas pourquoi j'ai répondu ça. C'est sorti tout seul, par réflexe, parce que je n'aime pas le laisser dire des conneries. Résultat, il se sent encouragé. C'est n'importe quoi !

— Non, t'as raison, il concède. Après tout, quand tu vois le niveau des gens qui ont des mômes en général, tu te dis que ça ne doit pas être hyper compliqué d'être parent. On va dire que ça s'apprend.

— Euh, oui...

— Ensuite : le fric. Là, franchement, je ne sais pas trop. Les couches, les biberons, ça doit coûter super cher et on est déjà ric-rac, alors...

Il s'arrête. Comme pour marquer un temps, le frigo émet ce gros bourdonnement qui jaillit parfois sans qu'on sache pourquoi. J'ai posé ma bière et je regarde Théo. C'est fou : je crois bien que c'est cet

obstacle-là, le plus dérisoire, qui lui pose le plus problème. Le fric ? Je ne peux pas le laisser dire ça, c'est trop stupide, alors je réponds :

— Non mais Lutin, y a des aides, et puis il suffit de s'organiser...

— Y a des aides ?! il crie, au comble de la joie.

Il renverse sa tête en arrière.

— Oh merde, j'y avais pas du tout pensé. Bah oui, la Caf et tout ça ! Bon, bref, ça se gère !

Je me marre, cette fois. De le voir autant dans les nuages, ça me fait toujours le même effet : ça m'attendrit et, en même temps, ça me donne envie de lui en coller une.

Je laisse tomber ma tête dans une main, celle qui ne tient pas la bière.

— Lutin, t'es vraiment...

Quand je relève le visage, une vanne bien sentie en bouche, je bute sur son regard. Plus que sérieux. Investi.

— Tu sais quoi ? il dit.

Et je remarque que ses commissures tremblent, il s'est ému lui-même en un clin d'œil.

— On peut le faire. Je suis prêt. On va le faire maintenant !!!

— Hein ?! Mais non, t'es fou !

— Oh, dis, faudrait savoir ce que tu veux ! Allez, on y va ?!

Il rebondit sur son fauteuil comme un ressort, un sourire électrique aux lèvres. Je m'aperçois avec affolement qu'il est en train d'enlever son tee-shirt de ce grand geste du bras que je connais très bien – il le fait tout le temps dans les soirées, après avoir beaucoup dansé.

— Attends, Lutin... On va pas... On va pas...

J'ai lâché ma bière (je fais tout le temps tomber plein de trucs).

— Siiiiii !!!

Vous savez quoi ?

J'adore, j'adore revoir ma tête à ce moment-là, pendant qu'il s'étendait sur moi de tout son long avec de grands miaulements ravis pour me convaincre de « faire le p'tit », là, tout de suite, sur le canapé.

J'adore me voir faire semblant de me débattre avant de l'attraper par la nuque pour flairer son odeur de jeune mec excité.

J'adore voir Sarah s'enliser dans la joie.



## Simon, *part 2*

À ce jeu amoureux, j'ai eu ma revanche quelques semaines plus tard.

Je l'ai appelé sur son portable, un vendredi à 17 heures.

— Lutin, c'est moi. Dis, tu veux pas qu'on se fasse un restau, après le boulot ?

— *Euh oui si tu veux, je rentre un peu tard, faut qu'on boucle mais...*

— Allez, ça fait longtemps.

— OK, OK. Bon, je te laisse, on se retrouve chez Madame Tomate à huit heures ?

— Oui, ce sera parfait.

Je l'ai vu arriver, la tête encore dans ses dossiers, à la bourre. Je l'attendais avec un verre de vin blanc et une petite pochette cadeau posée à côté de mon assiette. Mon cœur guilleret jouait du tambourin dans ma poitrine, un rayon de soleil venait me taquiner la rétine. C'était parfait.

Il m'a embrassée, s'est assis. Nonchalante, j'ai dit :

— Ah tiens, c'est pour toi.

J'ai toujours été nulle pour les surprises, je les gâche au dernier moment, je fais des bourdes. Mais cette fois, je savais que je tiendrais mon rôle. Pendant qu'il attrapait le cadeau d'un air perplexe, j'ai regardé ailleurs, une voiture garée au coin de la rue, la boulangerie en face. Mon pied droit tapotait le sol en cadence.

Toujours ailleurs, Théo a entrepris d'ouvrir la petite pochette tubulaire de ses grands doigts fins et malhabiles – il a fini par arracher le machin, comme d'hab.

— C'est quoi ? Un thermomètre ?

Je vous jure qu'il a dit ça. Bordel, ça me fait mal de revoir cette scène, je pensais pas. Il faut dire que l'oiseau noir était si loin de nous,



alors ! Un vague point dans le ciel, même pas une rumeur. Même pas une possibilité.

Il n'aurait pas pu me faire plus plaisir qu'en se gourant à ce point-là. C'était d'autant plus génial que ça me donnait l'impression de tout maîtriser, d'être la grande des deux, et d'oublier le tourbillon doux dans lequel j'étais moi-même prise. Bientôt, bientôt, on allait mettre des tas de mots là-dessus, se réjouir et s'étonner et s'inquiéter et se réjouir, j'avais hâte de ça, en parler avec lui, mais pour quelques secondes encore, je voulais rester impénétrable. Ça me semblait très important ; vital. J'ai souri en découvrant les dents, joueuse.

— Nan, cherche encore !

Il a baissé les yeux sur le bout de plastique qu'il tenait au bout des doigts.

— Attends, c'est... c'est...

Cette fois, ç'a été mon tour d'éclater de rire. Je me suis levée d'un bond, à sa manière, et j'ai piqué un baiser sur ses lèvres ahuries. J'avais envie de lui crier : « George Bailey a attrapé une cigogne au lasso ! », comme dans *La vie est belle* de Capra, son film préféré de tous les temps, mais je me suis contentée de dire :

— C'est exactement ça.

Et puis, pour m'accorder une dernière minute à moi toute seule avec ce trésor, j'ai enchaîné en me levant :

— Je vais fumer une clope, d'acc ? Je reviens.

Il n'a pas répondu, ses yeux étaient cloués au bout de plastique dont le centre était strié de deux traits roses parallèles. Et je suis sortie fumer sur le trottoir (la loi venait de passer, on était entrés un temps en résistance, notamment avec la complicité du patron de Madame Tomate, jusqu'à ce que les flics fassent une descente et lui collent toutes sortes d'amendes débilés pour le décourager de laisser ses clients fumer dans son restau).

À l'époque, je n'ai pas pu voir la suite, bien sûr. J'étais dehors et lui dedans, hagard, sonné, je fumais la meilleure cigarette de toute ma vie, une cigarette à l'odeur de boulangerie.

Mais maintenant, je peux raconter ce qui s'est passé. Pas dans sa tête – non que je ne puisse pas y entrer, mais dans sa tête il n'y avait qu'une phrase qui tournait en boucle, *Je suis papa je suis papa je suis papa*.

Assis à la table du restau, il tremblait des pieds à la tête, tout courbé sur le morceau de plastique qu'il tenait toujours du bout des doigts, comme de peur de le casser, comme si c'était déjà une sorte d'oisillon fragile, l'enfant de son moineau.

Ses yeux étaient rivés aux deux traits roses et, si aucune larme ne coulait sur ses joues – il ne savait pas pleurer, il faisait partie de ces garçons nés dans les années *boys don't cry* –, il ne voyait plus rien du décor à travers l'écran embué qui l'obstruait, et dans cette moiteur floue, il était bien, il goûtait cet instant, savourait sa surprise, la plus belle surprise que je lui aie faite, et il inscrivait dans sa mémoire ce qu'il savait déjà être l'un des instants de sa vie qu'il n'oublierait jamais.

Tandis que je tirais sur ma clope en profitant d'un sentiment, non seulement de bonheur, mais plus encore de victoire qui méritait bien d'être dégusté au grand air, Théo accusait le coup. C'était tout à fait parfait.

À la table voisine, il a entendu un couple de gens plus âgés, *Tu as vu ? Elle vient de lui annoncer*, et il a adoré ça. Il a aimé que ces gens le couvent d'un regard si bienveillant, il a même eu le temps de se dire qu'un jour nous ferions exactement la même chose lui et moi, dans vingt ans, dans trente ans, en remarquant à la table voisine de la nôtre un jeune couillon penché sur un bout de plastique, tremblant des pieds à la tête.

Je suis revenue comme une fleur, après avoir écrasé ma cigarette sous mon talon. Les entrées remarquées, c'était plutôt sa spécialité, mais là c'était mon tour. J'ai envoyé un clin d'œil au patron de Madame Tomate, marché gaillarde vers mon lutin.

— George Bailey a attrapé une cigogne ! j'ai crié avant de me jeter dans ses bras.

\*  
\*   \*

Ce qu'il restait de ma hargne m'a quittée entièrement à mesure que je m'arrondissais comme une petite boule aux anges. Théo m'appelait Bibendum, sa baleine échouée, plein de sobriquets d'un goût limite, je le laissais faire parce que je voyais que ça l'aidait à prendre conscience de ma grossesse. Il guettait chacune de mes transformations avec ferveur. Comme le réel continuait de lui être une surface assez hostile,

il se réfugiait dans le lexique médical, tout fier d'annoncer aux copains qu'au cinquième mois, un *lanugo* était en train de couvrir de poils le corps de notre « acolyte » ou qu'on pouvait distinguer sur mon visage, en regardant bien, un délicieux *chloasma*, alias masque de grossesse, dont il ne se lassait pas de vanter les charmes insolites.

Moi qui ne m'étais jamais trouvée très belle, en tout cas pas le genre ravissant ou beauté fatale, je me sentais, de fait, pleine de charme. J'aimais tout de ce corps qui changeait, mon ventre bombé et lisse qui s'étendait vers l'avant, mes joues replètes que je massais doucement avec les paumes en cherchant les arêtes et les angles d'avant, mes seins pleins. J'avais l'impression très nette d'être là où je devais, réconciliée avec moi-même. J'aimais le rythme lent de mes pas auquel ma rondeur me forçait, ce balancement léger d'un pied sur l'autre, j'aimais me sentir gagnée tout le temps par une foule d'appétits.

— Elle s'est enfilé trois assiettes de carbo, hier ! Trois, alors que j'en ai mangé seulement deux !

Je laissais Théo faire son cirque en public, devant les amis qui, eux, n'en étaient pas encore là et nous félicitaient sans avoir aucune idée de ce qui nous attendait ; devant nos familles aussi, sa sœur aînée Séverine et sa cadette Alice, son père encore plus rêveur que lui, et bien sûr sa mère. Sa mère m'aimait bien, mais je savais qu'elle m'avait toujours trouvée « limite » et qu'aux premiers temps de notre relation, elle s'était même inquiétée de voir son grand fils se fourrer dans une histoire un peu galère, pas bien barrée, avec cette drôle de nana qui pétait régulièrement les plombs et qui ne lui paraissait pas très *saine*. En vraie femme de tête, ex-hippie reconvertie aux manières de louve citadine, elle couvait beaucoup son garçon, et rien n'était plus important pour elle que de le savoir dans un environnement doux et sain, aux côtés d'une personne – riche, pauvre, blanche, noire, timide, grande gueule mais – douce et saine.

Aujourd'hui, je sais qu'elle lui a asséné une fois cette phrase assez terrible :

— Le problème avec les gens qui sombrent, c'est qu'ils t'entraînent avec eux.

Je ne suis pas sûre qu'elle ait eu raison, alors qu'elle avait souvent raison sur plein de sujets.

En tout cas, l'avis de sa maman était important pour Théo et ils

parlaient longuement, tous les deux, du bonheur qui nous attendait, les premiers pas, les premiers mots. Avec mes parents, l'émotion avait été aussi intense que les paroles étaient restées rares. Ma mère m'avait tenu la main, elle n'avait pas eu de conseils à me donner mais j'avais vu ses yeux luire et surtout sa respiration s'accélérer, sa forte poitrine s'élevant et retombant à mesure qu'elle tamisait l'émotion de me savoir bientôt maman. Mon père était sûrement en train de se demander s'il valait mieux nous faire livrer un berceau ou une poussette.

Leur réaction ne m'avait pas déçue ou irritée. C'était comme ça, j'avais grandi avec, je m'y étais faite. Et puis, c'était une grande part de moi aussi, cette tendance à la mesure, cette pratique élaborée du silence. Je dégustais même tout particulièrement la saveur de mes silences au fil de ma grossesse, retranchée derrière un sempiternel jus de tomate ; je jouissais de la paix intérieure que mon bébé pas encore né m'offrait déjà.

Mon acolyte. Moi, je n'étais pas une de ces jeunes mamans branchées qui analysent chaque étape de leur parcours prénatal tout en se confectionnant un petit cocon mignon... Moi, j'étais une mère évidence. J'étais méduse entièrement, et je l'ai été du premier au neuvième mois, jusqu'au jour de l'accouchement – que j'appréhendais par peur, non pas de la douleur, mais d'être séparée de ce petit bébé qui me faisait me sentir si bien dans mon corps, dans ma vie. Qui m'avait donné ma place.

La plus belle surprise de l'histoire, en fin de compte, c'est celle que notre Simon m'a faite lui-même, en me révélant qu'il ne suffirait certainement pas de couper le cordon ombilical qui nous unissait pour nous séparer.

Lorsqu'il est sorti de moi, rouge et fripé, petit singe vagissant, j'ai eu comme un cri de bête blessée pour l'attraper et le prendre contre moi dans un geste trop brutal – je n'avais pas la douceur des mères de carrière, celles qui préparent un sac à langer comme on fait ses lacets. Dans ma besace, j'avais des souvenirs de pare-chocs près des genoux, une rudesse naturelle et plein de rouages mal réglés dans la tête ; mais Simon saurait m'aider, je le savais. Et au besoin, j'avais un Théo solaire pour compenser mes errements lunatiques.

En berçant mon garçon pour la toute première fois de notre vie,

j'ai cru entendre madame Bernardt me chanter *Into my arms* ; l'odeur puissante mêlée d'éther, de liquide amniotique, de fluides humains m'envahissait tout entière, et je me suis dit que, cette fois, les planètes s'alignaient vraiment comme il fallait.

À cet instant, on m'a pris Simon pour « les soins » (tous ces mots nouveaux !) et je me suis retrouvée seule, comme une conne, en un clin d'œil, dans la salle d'accouchement.

Théo avait suivi les sages-femmes, au radar, complètement bouleversé par sa rencontre avec son fils.

Quelques minutes plus tard, alors que je commençais à me demander si on ne m'avait pas oubliée (et même, dans un flash de panique, si *tout ça* n'était pas qu'une atroce farce organisée par Théo avec la complicité de tout le personnel médical, si on ne m'avait pas laissée là sciemment, en substituant au décor de cette chambre de naissance les murs d'un hôpital psy où j'allais finir mes jours), une infirmière a toqué à la porte.

— Bonjour madame... Votre ami m'envoie vous dire que tout va bien, ils finissent les soins, il est très ému.

— C'est Théo, hein ? Vous parlez bien de mon fils Simon ? Son papa est grand et mince, les cheveux noirs, bouclés...

Elle a paru légèrement déboussolée par mes questions et mon air flippé.

— Euh, mais oui. Il vient de couper le bout du cordon – d'ailleurs, il a cassé les ciseaux.

— Ah, alors c'est lui.

Et je me suis rendormie, apaisée, immensément vivante.

## Avant le vent

Le prochain chapitre sera le dernier de ma vie avant que le vent ne se lève.

J'ai pas mal réfléchi à la formule, l'image à choisir. Avant l'orage. Avant le séisme. Avant la bascule. Avant la mort ?

Mais ç'aurait été faux, or je me sens astreinte à un désir de vérité. Il serait faux de dire que *la mort* a frappé, trois ans après la naissance de Simon, ou même qu'elle est venue poser ses sales pattes sur mes épaules de moineau en prévision d'un baiser qu'elle ne me donnerait que quatre autres années plus tard. Ce serait faux, parce que la vie n'a jamais cessé d'être là, jusqu'au tout dernier instant, au tout dernier « je t'aime » hurlé, mais plus encore parce que, d'une certaine manière, elle n'a jamais été autant là, hurlante elle-même, vibrante, qu'à partir de ce moment où, oui, le vent s'est levé.

Cela n'enlève rien au chagrin, à la détresse, au sentiment d'injustice que j'ai pu éprouver – et que je remâche encore, dans ma chambre de glaise... mais moins, d'ailleurs, que je ne l'aurais cru. Comme le spectacle d'une blessure qui serait tellement fascinant *en soi* (mes vieilles habitudes d'étudiante en philo ont la vie dure !) qu'on oublierait d'avoir mal, jusqu'à ce que la douleur se rappelle à nous.

Je hume l'ambiance de cette pièce où les souvenirs naissent comme des bulles de savon et, soudain, c'est bien ce qu'ils semblent être, ces fragments du puzzle que j'assemble : des bulles de savon, qui emplissent l'espace, légères et frétilantes, qui crépitent et bruissent dans l'air tiède, crépitent, bruissent... Je regarde les bulles danser puis aller se poser sur les murs, bien sagement, dans le calme.

C'est drôle : j'ai perdu le fil.

Est-ce que le seul fait de raconter cette histoire suffirait à m'en

éloigner ? Est-ce que mon pari fonctionne, est-ce que je suis en train de *gagner*, pour de bon cette fois, mon récit m'offrant cet oubli des vivants auquel j'aspire ?

Il faut croire.

Je le crois, oui. Je crois.

# Amsterdam

*Viens mon petit ours  
Dans mes bras*

*La nuit est tombée  
Et j'ai un peu froid*

*Une larme vient de couler sur ma joue  
Tu vas l'essuyer de ton pelage doux*

*Et quand demain matin  
Le soleil  
Me dira : « Debout, la vie est merveille »*

*Toi tu resteras assis dessus mon lit  
Tu es le gardien des ombres de la nuit.*

\*  
\*   \*   \*

Simon grandit en petit prince, visage espiègle de lutin miniature, aux gestes lestes, à l'esprit rapide et éclatant. Nous nous émerveillons de sa voix d'angelot lorsqu'il chante – à son âge déjà, c'est fou comme il parle ! – la jolie comptine de l'ours au pelage doux. On adore son sérieux appliqué tandis qu'il nous rappelle que la vie est merveille, et on chérit l'insouciance avec laquelle il évoque ces ombres de la nuit qui n'ont rien de rassurant.

Comme la plupart des jeunes parents, on se dédie corps et âme au



petit prince, la parenthèse enchantée s'étire telle une bulle de savon qui jamais ne crèverait – Théo aurait savouré le jeu de mots.

Théo, justement, me rappelle souvent qu'on ne doit pas s'oublier, nous. Il ne faut pas oublier de vivre, de sortir, de faire des bêtises de jeunesse ; c'est plus qu'un droit, c'est un devoir, et il se fait fort d'y veiller pour nous. Je le soupçonne parfois de chercher dans le regard des filles qu'il croise cette liberté factice qu'on enseigne aux garçons et qui leur fait confondre la joie de séduire et le besoin d'être aimé... Il reste si jeune !

Je ne suis pas inquiète, même s'il n'est pas question qu'on se foute de ma gueule. Bizarrement, j'ai une sorte de confiance indéboulonnable dans l'amour et le désir qu'il a pour moi. Il me répète assez que je suis son ancre, que sans ma présence il se dissiperait comme un songe ou un nuage de fumée – je ne sais pas pourquoi, cette image très anodine le terrifie. Se dissiper comme un nuage de fumée.

Étendus dans l'herbe du parc, on savoure les premiers gloussements qui nous saisissent.

— Ouh là... ça monte !

— Merde, elle est vachement forte cette beuh, non ?!

Week-end en amoureux – avec Simon dans sa poussette de grand – à Amsterdam. On fume très rarement, mais on aurait difficilement pu faire l'impasse. Mon adolescence déglinguée m'ayant propulsée experte en la matière, j'ai été chargée de choisir le *coffee shop* et d'acheter deux joints « légers », m'a assuré le vendeur... Deux joints qui sont en train de nous démonter tranquillement la tête.

— Je commence à me sentir très pâteux, annonce Théo d'un air docte de notaire de province. Oui, vraiment très pâteux.

Dans sa poussette, Simon dort. Notre hôtel n'est pas loin, mais cette foutue ville est un gruyère percé de canaux – « C'est le principe, patate ! » vocifère joyeusement Théo quand je le lui fais remarquer – et, pour tout avouer, je sens un soupçon de crainte se mêler au doux vertige dans lequel, moi aussi, je m'empâte.

— Pâteux. Pâteux. Pâteux, je répète.

Bon, ça ne s'améliore pas. Théo s'est mis en tête de dévaler la petite pente du parc « en formation boudin », c'est-à-dire plus droit qu'un i, bras et jambes tendus et serrés au maximum, avec interdiction

d'esquisser le moindre geste pour freiner la dégringolade. Apparemment, c'est ce que sa petite sœur et lui faisaient quand ils étaient mômes (je n'ai *jamais* fait ce genre de truc ; l'enfance de Théo m'évoque souvent une fête foraine appétissante et absurde), et il tient absolument à « revivre l'expérience ».

— Ou plutôt, théorise-t-il en grim pant d'un pas mal assuré la pente douce, à faire revivre l'expérience *en moi*, tu comprends ? Tu vois la nuance ? C'est la madeleine de Proust, je veux que l'expérience – que *l'ex-pé-rien-ce*, rhâ c'est pâteuuux ! – revienne dans moi, enfin dans mon...

— Allez, va faire ta roulade.

Et je m'arc-boute dans l'herbe pour m'y frotter l'arrière du crâne. L'odeur de pelouse me chatouille les narines et, au bout de ma main, dans sa poussette, Simon gazouille pas très loin du sommeil. Malgré le froid sec, on est bien, au soleil, tous les deux.

— OK, en route pour l'aventure.

Et il hoquette de rire en trottant jusqu'en haut.

— Attention... c'est partiii !!! il s'écrie.

Dans la lumière, et à travers l'écran de fumée qui m'obstrue délicieusement les yeux, il a l'air d'un ange fou-fou. Je pouffe de rire, un œil sur Simon qui inspire et expire, remuant par moments sa gouttelette de lèvre inférieure contre celle du dessus avec un « plic » irrésistible.

Le retour à l'hôtel, contrarié par les embardées de la poussette sur les ponts atrocement étroits de cette ville incompréhensible – « Toute cette flotte partout ! » je répète sans arrêt, déclenchant aussitôt les rafales de vannes de Théo et le roulis de nos fous rires –, nous paraît une sorte de traversée épique. En moins glorieuse, puisque notre seule victoire consiste à atteindre notre chambre d'hôtel au bout d'une heure, de détour en détour, où nous nous écroulons côte à côte, tout habillés, juste après avoir péniblement transvasé Simon de sa poussette à son lit-parapluie, sans qu'il se réveille.

Évidemment qu'il est idiot, ce souvenir. Évidemment qu'il y a mille autres histoires en moi (pour l'instant encore, encore en moi) que j'aurais pu choisir pour chanter l'insouciance de la vie qui est merveille et l'oubli des ombres de la nuit. Seulement, je ne sais pas, j'aime nous revoir tous les trois, deux titubants et l'un endormi, deux

frigorifiés et l'un blotti, errant dans un grand labyrinthe nocturne et beau, vieilles pierres et clapotis des canaux.

À ce moment-là, il n'y avait pas un souffle de vent.

\*  
\*   \*

C'est au retour de ce week-end que j'ai découvert que George Bailey avait de nouveau attrapé une cigogne au lasso.

Encore un bébé !

Nan ? T'es sûre ?!

Oui, je m'en doutais, j'avais du retard et...

Merde, on est HYPER forts !

Haha, oui, on peut dire ça.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime !!!

Moi aussi.

T'es sûre ?

Ouiii, Lutin. Bon, ben on va avoir un bébé !

Encore un bébé !

Oh ? C'est vrai ?

Eh oui, Maman : on est repartis !

Félicitations à vous. C'est magnifique. Magnifique !

On trouve aussi.

Hmm, j'avais oublié la joie des nausées, tiens.

Tu veux un verre d'eau ?

Je me demande si ce sera une fille ou un garçon. Les deux seraient bien, mais je crois que ce sera une fille.

Tu le sens ?

Je sais pas si je le sens, mais... Beurk, je ne peux clairement plus boire de café, ça me dégoûte trop.

Tu veux un verre d'eau ?

Hé, t'as vu, ça commence à se voir, non ? Regarde, de profil, là...

Oui, un peu. T'es belle !

Encore un bébé !

C'est une petite fille. Elle a l'air d'aller très bien, rien à signaler.

Une fille, oh ben super, une fille !

Haha, t'es déçu ? Avoue que t'es déçu !

Tu déconnes ? Elle va m'adorer toute sa vie, ça me va parfaitement !

Simon, tu sais, on veut t'annoncer quelque chose d'important...  
Maman est enceinte.

Et ça, ça veut dire que bientôt, tu auras une petite sœur.

Oui mon chéri, on pourra la garder. C'est l'idée, en fait.

Elle dormira dans notre chambre au début, après on verra.

Encore un bébé !

Une petite fille ? Le choix du roi !

Le prochain qui me dit ça, je le tue.

Détends-toi, moineau. Les gens sont contents, on dit tous ça dans ces moments-là !

J'ai mal aux chevilles, bordel !

Ah, c'est la rétention d'eau, ça, non ? Tu en faisais déjà quand...

Oui oui, je sais, Lutin.

Tu veux un verre d'... Hmm, non.

*Into my arms, Oh Lord. Into my arms.*

Qu'est-ce que tu dis ?

Rien, je chante. Je chante pour Camille.

Euh, on n'avait pas dit qu'on hésitait encore avec Jeanne ?

Passe-moi une banane, s'il te plaît. J'ai un coup de pompe, faut que je mange.

Encore ?!

Oh là là, je suis tout le temps crevée. Je ne me souviens pas d'avoir été crevée à ce point pour Simon !

Remarque, Camille, c'est pas mal. Je crois que ça lui ira bien.

T'as vu, à l'écho ? Elle est toute ronde, comme un petit bouddha.

Un bouddha punk, alors.

Encore un bébé !

Tu tousses vachement, en ce moment... T'es sûre que ça va ?

Ça va, ça va.

Le médecin t'a dit quoi sur le fait que t'es essoufflée comme ça ?

Il dit que ça arrive, c'est rien. Mais c'est vrai que je galère à monter l'escalier !

T'es belle. T'es belle !

*Into my arms...*

*Oh Lord...*

*Into my arms.*

Encore un bébé !

Moineau, tu crois que Simon a compris ?

Je pense, oui. Enfin, il ne réalise pas tout, mais tu as vu, il sent bien que quelque chose se prépare. Il est...

... sensiiiiible, mon fils !

T'es super con.

T'es super belle.

Attends, je vais m'asseoir.

Mais c'est bizarre que tu sois essoufflée à ce point, non ? Franchement y a un truc là, faut que le médecin te donne des fortifiants, tu vas pas te taper encore trois mois comme ça !

Il m'a dit que c'était rien, Lutin. On peut pas l'appeler tous les deux jours, je suis enceinte, ça arrive.

Hmmm, et puis on a la fatigue accumulée, aussi.

Bah oui.

Simon, chéri, on va au dodo là.

Bonne nuit, mon petit prince.

Bon, d'accord, Maman va te la chanter au lit, mais après dodo, OK ?

Tu veux que j'y aille ?

Non non, j'y vais. Une seconde, je reprends juste mon souffle.

Quand même...

Arrête de t'inquiéter, Lutin. Tout va bien. Je lui chante sa chanson et on boit un apéro, d'acc ?

Apéro jus de tomates, c'est parti ! C'est dingue comme il l'aime,

cette chanson.

Oui, ça le rassure. Il commence à avoir les peurs nocturnes, la conscience de la mort, tout ça.

Ah oui, c'est un petit prince très très sensible !

À tous les coups, sa sœur va le marave.

Hahaha, oui ! Elle, ça va être une tueuse. Comme sa maman !

Je t'aime.

Moi aussi, je t'aime.

Encore un bébé !

\*  
\*      \*

*Viens mon petit ours  
Dans mes bras*

*La nuit est tombée  
Et j'ai un peu froid*

*Une larme vient de couler sur ma joue  
Tu vas l'essuyer de ton pelage doux*

*Et quand demain matin  
Le soleil  
Me dira : « Debout, la vie est merveille »*

*Toi tu resteras assis dessus mon lit  
Tu es le gardien des ombres de la nuit.*

DEUXIÈME PARTIE  
DANS LE DUR

# Spiderman

*Paris, le 23 décembre 2010.*

Théo est stressé. Il essaie de me le cacher mais il n'est pas bon menteur, vraiment pas – surtout qu'il ne peut rien me cacher. Son boulot le stresse, ma grossesse un peu compliquée le stresse (lui qui a toujours dit à qui voulait l'entendre qu'à partir du sixième mois, « c'est la fin des nausées et le début de l'éclate sexuelle ») ; et puis demain, c'est le réveillon.

Il *adore* Noël, comme ses deux sœurs, comme tous les membres de sa tribu décidément douée pour le bonheur à un point qui m'échappe ; mais forcément, ce vendredi soir, il aurait préféré que je ne l'appelle pas sur sa ligne directe à 17 h 30 en plein bouclage. Théo est aussi léger dans la vie que scrupuleux et investi dans son boulot – là encore, à un point qui m'échappe.

Seulement, je n'ai pas le choix. Le fait d'avoir une forme d'obligation à le mettre au courant me sauve en quelque sorte de la détresse totale. L'angoisse, sinon, m'écraserait complètement, de sorte que je ne serais plus capable de rien sinon trembler et attendre, trembler et espérer, trembler et attendre ; j'ai le ventre noué, je ne sais plus du tout comment on respire et la moindre pensée est un danger possible, alors je me concentre sur mes doigts qui composent le numéro sur mon téléphone, et je m'arme de courage pour appuyer sur « Appel ».

Qu'est-ce qui va m'arriver, mon lutin ? Qu'est-ce qui nous attend ?

Je sens que je le dérange à sa voix un peu rude, quand il décroche :



— *Allô ?*

— Lutin, c'est moi. Je suis à Birman – tu sais, je devais aller à la maternité pour faire une radio, à cause de la veine sur mon ventre, là et...

— *Oui oui, tu m'as dit, mon amour. Alors, ils ont vu ce qui se passe ? C'est le bébé qui appuie sur le ventre, c'est ça ?*

« Le bébé qui appuie sur le ventre. » De revoir la scène d'où je suis, et par la porte que j'entrouvre sur son existence à lui, ça me fait sourire dans mes larmes. Il était tellement *nul*, pour tout ce qui concerne les sciences, le corps humain, la chimie ! C'est-à-dire tout ce qui nous guettait au coin du mur, planqué dans l'ombre, un scalpel luisant dans une main.

Mais bizarrement, là encore, ça m'a aidée, de le sentir si loin du compte. Ça m'a permis de poser un couvercle sur les questions qui vrillaient dans mon crâne comme des guêpes rendues folles par l'odeur de la viande. J'ai cessé un instant de haleter, jeté du froid sur l'incendie qui me brûlait pour dire avec autorité :

— Non, c'est pas ça. Au début, ils ne voyaient rien, et puis il y a un médecin qui a eu l'idée de placer la radio plus haut, parce qu'il a pensé que...

J'entends qu'il tape sur le clavier de son ordi. Je peux quasiment le voir en train de caler son portable entre l'oreille gauche et l'épaule (et d'ailleurs, j'avais raison, c'est bien ce qu'il fait) pour continuer de bosser tout en poursuivant, distraitemment, la conversation.

La colère vient, cette fois, et avec elle le retour brutal de la terreur. J'ai passé plusieurs heures ici, dans les odeurs d'éther et les allées et venues des infirmiers, à passer des examens dont personne ne savait où ils mèneraient.

Et ce qui a changé, d'heure en heure, c'est l'expression des visages, c'est l'attention suspicieuse qui m'a entourée toujours plus fortement. Comme si j'avais fait quelque chose d'idiot et de dangereux, posé le pied sur une mine pour avoir été trop distraite. Je ne sais pas ce qui va m'arriver, mais je devine que c'est plus grave qu'on ne le croyait, et qu'il va falloir arrêter de faire semblant. Les odeurs de propre m'agressent, la couleur des murs de la chambre me donne envie de gerber et je me sens plus mal que jamais, comme si tous les signes d'alerte de ces dernières semaines, écartés un à un du plat de la main, s'étaient concentrés en une seule grande sensation de fatigue écrasante

que je ne peux plus ignorer.

C'est dur. Maintenant, il faut que je lâche les cordes que je tiens dans mes poings serrés, il faut que je m'appuie sur Théo et, pour ça, il faut qu'il m'entende.

— Lutin, écoute-moi.

— *Oui oui, je t'éc...*

— Ils disent que tu dois venir.

Ce « Ils » l'attrape au col. Voilà, il m'écoute. Il comprend que c'est sérieux et, aussitôt, j'en reprends conscience aussi. Toute ma contenance s'envole, j'ai la gorge entièrement obstruée et un début de vertige. Une aide-soignante qui vient d'entrer dans la chambre m'interroge du regard, je réussis tout juste à hocher la tête pour lui dire que ça va.

Mais bien sûr, non, ça ne va pas.

— *Hein ? Comment ça, « ils » ? Qui dit ça ?*

— Les médecins. J'en ai vu plusieurs, et on m'a installée dans une chambre. C'est à cause de la radio que j'ai faite. Apparemment ils veulent me transférer à l'hôpital Toussaint...

— *Te transférer ? Non mais sérieux, c'est quoi cette histoire ? Ils me soûlent ! Ça fait deux mois qu'on demande des infos pour comprendre ce qui se passe, on voudrait juste qu'ils nous donnent une explication, merde ! Bon, je pige rien, là, et puis je suis carrément sous l'eau, tu peux me passer le type qui t'a fait la radio ?*

« Le type qui t'a fait la radio. »

Oh, mon amour... Tu étais prêt à être papa une deuxième fois. Tu étais prêt, aussi, à endosser toujours plus de responsabilités afin de peu à peu « devenir adulte », ces deux mots qui résonnaient comme la quête du Saint Graal dans ta bouche – oser demander une augmentation à ton patron, gérer tes déclarations d'impôts sans l'aide de personne, t'inscrire à la Sécu, ne pas te perdre dans un aéroport (angoisse suprême) ; oui, pour tous ces machins de l'existence ordinaire qui te terrifiaient et dont tu étais si fier de triompher, tu étais prêt. Pour la vie adulte, la vie tout court, tu étais prêt.

Tu n'étais pas du tout prêt pour ce qui nous attendait.

Et moi non plus. J'ai soupiré avant de reprendre, moitié parce qu'il m'agaçait sérieusement à ne pas comprendre, moitié parce que j'avais très envie de raccrocher pour pouvoir pleurer ou appeler une infirmière, ou dormir – fermer les yeux, dormir.

— Il n'est plus là, Théo, et puis ce n'est pas lui qui... Bref. Ils disent que tu dois venir parce qu'ils vont me transférer dans trois quarts d'heure, et ce serait mieux que tu sois avec moi. Ils ont insisté.

J'ai entendu le grognement nerveux qu'il a retenu au tout dernier moment.

— OK, j'arrive. Je vois avec Franck et je te rejoins.

Franck, son patron, est un mec grand de partout – grande gueule, grand rire chargé de l'accent du sud-ouest, grands coups de colère. Grand cœur aussi, d'ailleurs Théo l'aime bien, il s'y est attaché comme à une sorte de figure paternelle, mais cela n'empêche pas qu'il ait souvent un peu peur de lui. En parlant d'aller « voir avec Franck », il se fait violence.

C'est l'instant où je peux enfin lui dire ce qui me dévore et que, pour une fois, il n'a pas perçu :

— Lutin ? J'ai peur, là.

Contrairement à Théo, je ne suis pas très stratège. Mon truc, c'est la profondeur, pas la finesse, et ma franchise m'a souvent poussée à faire ou dire des bêtises que j'ai dû assumer comme j'ai pu ensuite. Mais cette fois, je me suis fait violence moi aussi, pour lui, en osant prononcer ces mots : *J'ai peur, là*. Je savais que ces mots allaient le « déclencher », et peut-être que la petite conne au fond de moi, celle qui ne voulait rien d'autre que fermer les yeux et dormir sur sa peur, espérait que ces mots-sésame résoudraient tout du même coup, annihileraient la réalité et les regards inquiets sur mon corps.

Et ça a fonctionné. Au mot « peur », Théo a aussitôt enfilé son armure de métal blanc. Il s'est même redressé sur son siège, tel Peter Parker, son héros de toujours, quand son *spider-sense* tinte pour lui rappeler qu'il va devoir voler au secours des innocents. J'avais besoin de sa réponse, que je connaissais d'avance, pour tenir jusqu'à son arrivée.

— Non, non, pas de panique, ma belle. Je suis sûr que tout va bien, ils veulent juste régler le problème pour qu'il n'y ait aucun risque au moment de l'accouchement. J'arrive, d'accord ? N'aie pas peur. Je t'aime.

Puis il raccroche. Son « Je t'aime » m'apaise parce qu'il est la promesse qu'il va venir très vite ; mon « J'ai peur » l'a réveillé mais, bizarrement, débarrassé de toute angoisse dans l'immédiat. On s'est donné l'un à l'autre ce dont on avait besoin le temps qu'il me rejoigne.

Dans sa tête de Spiderman, c'est très simple : si j'ai peur, il ne peut

plus avoir peur. Oui, c'est simple et c'est même, d'une manière étrange qui est la sienne, logique. Si on est deux à trembler, comment on avancerait ? Et donc, s'il n'a pas peur, c'est qu'il n'y a pas de danger – son *spider-sense* l'en aurait averti.

Il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Je raccroche et pose mon portable sur la petite table de chevet en fermant les yeux. Le temps qu'il me rejoigne, je ne penserai à rien. Je vais dormir sur ma peur.

## Le transfert ne va plus tarder

Il arrive, tout ébouriffé, en sueur. Il a couru dans la rue, couru dans les couloirs du métro – il aurait couru dans le wagon si ça avait servi à quelque chose, je le connais –, couru dans la rue à nouveau.

Je le soupçonne d'avoir tourné un bon quart d'heure à travers l'hosto. D'une façon générale il a horreur des établissements publics, tout ce qui est fléché, qui comporte des étages ou des niveaux ou des bureaux, avec des codes de couleur et du marquage au sol pour se repérer, c'est un cauchemar pour lui.

Pauvre, pauvre lutin perdu ! C'est horrible évidemment, mais d'un coup j'ai envie de rire, en le voyant si démuni face au granit du réel, quand je pense, par contraste, à ce qui arrive.

Parce que ça y est : ça commence.

— Je suis là, tout va bien.

Merde, on dirait un titre d'Olivier Adam. J'ai une brusque envie de rire, je vois bien qu'il en fait trop, mais d'un autre côté j'ai eu le temps de m'engoncer dans l'angoisse, depuis que je l'attends sur ce lit d'hôpital dont on m'a défendu de descendre. J'aurais voulu dormir mais, à partir du moment où j'ai raccroché, les infirmières et les aides-soignants n'ont pas cessé de repasser dans la chambre, sous prétexte de vérifier quelque chose ou pour me répéter que le transfert n'allait plus tarder. Avec ces regards furtifs qu'on jette à quelqu'un qui n'est pas au bout de ses peines.

Et bien sûr, il n'y a plus un seul médecin à l'horizon, maintenant que j'aurais la disponibilité d'esprit suffisante pour poser plus de questions.

— Ils disent que le transfert ne va plus tarder, m'annonce Théo.

Et j'ai encore envie de rire, c'est con mais je ne peux pas m'en empêcher. Tout ça semble si décalé : on devrait être en train d'acheter les derniers cadeaux pour demain soir, pas coincés dans une chambre, à attendre un transfert qui ne va plus tarder pour l'hôpital ! Le rire grimpe en flèche et disparaît tout aussi vite, me laissant déboussolée, sur le seuil.

L'image de Simon, pleurant après Maman dans son petit lit, me frappe par surprise.

— T'as prévenu Émilie qu'on rentrait plus tard ?

— Oui oui, elle venait de lui donner le bain, elle m'a dit qu'elle le coucherait dans une heure et qu'après, on pouvait rentrer quand on voulait.

Sur ces mots, il m'embrasse, pose la main sur mon ventre et sur Camille, qui s'offre un petit plongeon à l'intérieur pour l'occasion. Elle bouge tout le temps depuis un mois, je la sens si vive, si tonique, un vrai poisson de mer ! Ma chérie, ta maman aussi est une barque oubliée en pleine mer, et elle tangué.

Une infirmière entre.

— Le transfert va...

— On nous l'a dit, oui, l'interrompt Théo avec son sourire de côté, le sourire du charmeur. Mais est-ce que, juste, vous pouvez nous expliquer ce qui se passe ? Je viens d'arriver, apparemment il fallait que je vienne mais je ne sais même pas pourquoi. Pourquoi est-ce que vous transférez Sarah à l'hôpital ? Ils ont vu quoi, sur la radio ?

L'infirmière hoche la tête, visiblement déroutée par son débit de paroles ; quand il est inquiet, Théo parle très vite, une mitraillette, et sans articuler, comme s'il n'avait pas le temps pour ça. Les gens lui demandent très souvent de répéter plus lentement, ça le rend fou. Mais elle ne le fait pas, elle a compris l'essentiel.

— Il faudra voir avec les médecins, ils vous diront. Je ne sais rien du tout, seulement qu'il y a quelque chose sur la radio qui les inquiète, enfin qu'ils veulent vérifier.

— Une tumeur ? je lâche.

Oh, le regard de mon Théo ! Je vois tout de suite qu'il est irrité que je sois intervenue – parce que, dans son esprit de chevalier un brin macho, c'était à lui de prendre les commandes –, mais surtout je comprends qu'il ne sait pas vraiment à quoi renvoie ce terme, « tumeur ». Lui qui est si fier d'avoir du vocabulaire, qui aime tant les

mots... C'est un terme qui, tout bêtement, n'a jamais croisé sa route. Il sait que ça renvoie à un truc moche, une emmerde médicale grave, mais il ne le relie pas du tout à l'autre mot, « cancer », qu'il saurait très bien, pour le coup, associer à son ultime corollaire : « mort ». Tout bêtement parce que quand il était petit et qu'il avait demandé à sa maman comment les gens mouraient, elle avait parlé du *cancer*, en s'empressant de préciser que ça n'arrivait (quasiment) qu'aux personnes très, très âgées, et elle avait insisté sur la décrépitude de ces gens au point que le petit Théo s'était dit que l'annonce du cancer devait être un sacré soulagement pour eux, qui étaient si vieux et si fatigués ; ils devaient en avoir franchement marre de la vie.

— On ne sait pas, répond l'infirmière. C'est pour ça qu'on veut transférer Madame à Toussaint, ils ont un très bon service pneumo et...

Théo fait la grimace, je vois dans son cerveau glisser un bateau gonflable (pneumo) et je comprends qu'il peine à revenir à la conversation.

— Attendez, mais on parle de quoi, là ?

C'est moi qui réponds, depuis ma barque qui prend l'eau :

— D'une tumeur, Lutin. Une tumeur cancéreuse dans le poumon, c'est ça ? je demande à l'infirmière.

Théo commence à comprendre, mais... mais pas encore. Rien ici n'est clair ni confirmé, il n'y a même pas de médecin dans ma chambre et le transfert pour Toussaint ne va vraiment vraiment plus tarder ; la situation n'a rien pour lui faciliter la tâche.

N'allez pas croire que, quant à moi, j'aie compris quoi que ce soit. Je protège Théo parce que je sens qu'il est attaqué, je le fais à l'instinct, parce que je l'aime et aussi parce que ça m'évite de faire face à ce qui m'attaque, moi. Voilà tout. Je me débats, sans quoi je me noie.

— Ah, mais une tumeur bénigne, alors ? souffle Théo.

Bordel, c'est incroyable d'être comme ça. Je ne m'y ferai jamais. Ce mec ne peut tout simplement pas admettre qu'un vrai gros pépin nous tombe sur la gueule ! Parce que je suis enceinte de sept mois, que c'est Noël demain, qu'on est un couple de gens jeunes et sympas et pas trop cons, ce n'est pas possible, dans le petit monde de Théo. Ça n'existe pas.

Camille remue en moi, je pose une main sur elle. Même une fois

qu'elle s'est calmée, je ne l'enlève pas. Je regarde Théo et ses yeux ouverts qui répètent, sans bruit mais avec obstination : *Ça n'existe pas.*

D'ailleurs, c'est ce qu'il dit à l'infirmière, sans lui avoir laissé le temps de se prononcer sur la probabilité de la nature bénigne de la possible tumeur (le mot lui reste étranger comme un caillou, mais il fait l'effort de le manier, puisqu'il y est forcé) :

— Je veux dire, ça ne peut pas être un vrai cancer, enfin une tumeur maligne ?

Et là encore, très vite – parce qu'il ne veut surtout pas qu'elle réponde –, il enchaîne :

— Je veux dire, elle a 37 ans, ça semblerait vraiment...

Il s'arrête là, il ne sait même pas dire ce que ça semblerait. Nul ? Dur ? Illogique ? Injuste, peut-être ? Comme il est malgré tout loin d'être idiot, il y a en lui un Théo qui sait qu'aucun de ces adjectifs ne pèse assez lourd pour contrarier le mouvement terrible que paraît suivre la balance, et qui me fait chavirer avec elle.

L'infirmière veut être gentille – elle a sans doute tort parce que ce n'est pas son métier, mais ça, c'est quelque chose que nous ne comprendrons que bien plus tard, quand nous aurons vu défiler assez d'infirmières pour savoir en un coup d'œil distinguer celles qui nous disent un peu n'importe quoi pour être « gentilles » (et qu'il ne faut surtout pas écouter) et celles qui ont le cran de nous dire la vérité, même si elle fait mal, même si ça leur vaut de notre part des regards furieux ou affolés, même si ça leur pourrit leur journée.

Elle dit :

— Non, c'est vrai que généralement, le cancer du poumon frappe surtout les hommes à partir de 55 ans...

Théo se redresse comme un ressort. Il est très content de cette dernière information, *les hommes à partir de 55 ans*, qui a l'immense mérite de se situer aux antipodes de ma propre réalité. Dans un flash, il voit passer un wagon de types grisonnants (du haut de ses 30 ans, il estime qu'on est vieux au-delà de 50) et tristes, embarqués qu'ils sont dans le train du cancer, celui qui mène à la mort comme le lui avait dit sa maman quand il était petit ; elle avait simplement exagéré sur le « très très âgés », mais sa mère exagère tout le temps.

La différence entre nous, c'est que je me vois assise dans ce train, au milieu des petits vieux.

— Alors c'est quoi ? il reprend.



— Les médecins vous en diront plus à Toussaint, on leur a envoyé les résultats de la radio, je ne sais vraiment pas...

— Non mais, d'après vous ? insiste Théo pour gratter l'info.

— Ça peut être une sarcoïdose, par exemple... Mais je ne sais pas, les médecins vont vous dire.

La porte s'ouvre, à son visible soulagement. C'est un infirmier, ou un aide-soignant, qui annonce :

— L'ambulance est là. On peut lancer le transfert de madame Dorneval.

Je relève la tête à mon nom. L'infirmière et son collègue font rouler un brancard à côté de mon lit afin que je m'y installe ; je suis vaguement tentée de leur dire que c'est bon, je peux marcher comme une grande, mais je n'en suis plus si sûre, et puis Théo me fait signe de laisser tomber – dans une heure on sera à la maison, le temps de passer prendre les médicaments à la pharmacie contre cette sarcoïdose (et je suis persuadée, à cet instant, que c'est un Nicolas Sarkozy vicieux qu'il a vu passer dans son cerveau en entendant le mot ; je le connais vraiment par cœur).

Avec des gestes lents de condamnée, je m'étends sur le brancard. Théo prend ma main et me sourit tandis que je lève les yeux vers lui, oisillon empaillé. Il n'est pas parfaitement tranquille, bien sûr, il sait bien qu'un mot quadrisyllabique ne suffit pas à anéantir le danger, mais, le temps du transfert au moins, il va pouvoir s'accrocher à ça. Et moi à lui.

— Allez, c'est parti ! il lance.

Et le transfert commence.

## Dr House

24 décembre 2010, au petit matin.

L'entrée de l'hôpital, le petit square qui lui fait face, passage piétons, virage à droite, le restau au coin de la rue, virage à gauche puis le poissonnier, le magasin de jouets et le maraîcher, à l'enfilade jusqu'à la place principale.

Ce trajet que Théo suit en marchant au radar, gémissant à voix haute et secoué de larmes qui dévalent ses joues comme cela ne lui est pas arrivé depuis si longtemps, c'est celui qu'il refera presque chaque jour, dans un sens puis dans l'autre, pendant des mois et des mois. Il n'en sait encore rien.

Il ne sait plus rien, de toute façon, à part qu'il a mal, atrocement mal et qu'il marche dans le flou de ses larmes. En comédien de la vie, il garde dans un tout petit coin de sa tête conscience de lui-même et du spectacle affligeant qu'il donne – il aimerait bien pouvoir faire abstraction de ce genre de pensée mais non, impossible, ça le rattrape toujours : il se regarde souffrir, gémir, sangloter, et il ne peut pas s'empêcher de songer à ce passant qu'il vient de croiser et qui doit se dire : « *Ben merde, ce petit gars a reçu une très mauvaise nouvelle* ».

Arrivé sur la place, dans le vacarme des bagnoles, il s'arrête, titubant. Il voudrait dégueuler un bon coup, ce serait une façon de dire stop, mais ça ne sort pas. Les larmes prennent toute la place, elles lui remontent dans la gorge avant de jaillir encore, d'être éructées comme des râles. Pleurer ne lui est décidément pas *facile*.

Est-ce qu'il a déjà eu aussi mal de toute sa vie ? Est-ce que la nouvelle aurait pu être plus mauvaise ?

S'il redéroule le fil qui relie ce petit matin de décembre à la soirée de la veille, il ne peut aboutir qu'à un « non » incendiaire. Rien n'aurait pu être pire.

\*  
\*   \*  
\*

Quand on est arrivés à Toussaint, la veille au soir, moi dans mon brancard et lui trottant à mes côtés avec une main sur l'armature métallique du lit roulant, un léger vent d'escapade soufflait encore. Après tout, on était sûrement là pour une erreur, un malentendu ou une exagération – autant dire pour rien. On avait encore le cœur à plaisanter ; manière de se protéger du pire, évidemment, mais ça restait possible.

— Merde, j'ai dit, c'est encore plus moche qu'à Birman !

Il a acquiescé, sourire en coin.

— C'est normal : à Birman, les patients, c'est des femmes enceintes et des bébés. On ne peut pas infliger aux bébés la vue d'un mur vert caca d'oie aussi laid que celui-là. T'as vu l'horreur ? Ça leur donnerait une image du monde beaucoup trop atroce, ils feraient tous demi-tour direct !

— Et les femmes enceintes ?

— Ben, pareil. Elles donnent la vie ! Elles ont droit à mieux qu'un lino couleur morve d'escargot.

J'ai ri un peu, secouée par les cahots du brancard sur le lino en question. Inutile de faire remarquer à Théo que j'étais une de ces femmes enceintes qui avaient droit à mieux ; on le savait bien tous les deux, que je n'avais rien à faire ici... et pourtant.

— Depuis mon super brancard, je te fais remarquer que j'ai une vue particulièrement dégagée sur le plafond. Et je peux affirmer qu'il est tout aussi moche que les murs !

Théo a levé les yeux et réussi à sourire encore. Il donnait bien le change, on aurait dit un flâneur pas pressé, mains dans les poches.

Et puis on a fini par arriver.

L'infirmier m'a ouvert la porte d'une chambre, il a fait rouler mon brancard à côté du gigantesque lit médicalisé qui occupait la moitié de la pièce, un machin de cosmonaute avec une télécommande pour pouvoir passer d'un seul clic en position assise ou couchée. J'ai

vaguement pensé à tous ces patients qui en sont au point où ils ne peuvent plus faire ces gestes-là par eux-mêmes, tant ils sont affaiblis, attaqués par la maladie ou la vieillesse. Un frisson m'a traversée.

Quand j'ai rouvert les yeux, on était seuls dans la chambre. Théo rempochait son téléphone portable.

— C'est bon, Simon s'est endormi.

Simon, mon petit garçon. Mon petit garçon s'est endormi. *C'est déjà ça, j'ai pensé.*

— Émilie, ça allait ? J'espère qu'on ne va pas rentrer trop tard...

Il allait répondre quelque chose – un truc rassurant et vague, puisqu'on ne pouvait rien se dire d'autre, à ce stade – quand la porte s'est rouverte. On a entendu une petite rumeur de foule ordonnée et polie, puis on a vu entrer la moitié d'une école de médecine.

La première chose qui m'a frappée, c'est leur jeunesse. Ils n'avaient pas 25 ans, ces garçons et ces filles blonds et châains, tout raides dans leur blouse blanche ouverte sur des uniformes vert pistache, et dont les traits tirés accusaient le poids des heures sup non rattrapées.

Ils se sont amassés en une grappe de sourires gênés et d'œillades hésitantes dans le coin gauche du lit – Théo s'était assis à ma droite, une fesse sur le matelas, pour me reprendre la main.

Alors, Dr House est entré.

Pendant un court laps de temps, on se serait un peu cru dans un Tex Avery ; l'arrivée tonitruante du molosse dont le pas fait trembler les murs, son ombre s'accroissant telle une fleur sur le sol, tandis que ce crétin de Grosminet se transforme en serpillière. Dans l'équipe médicale, les pupilles brillaient.

— Bonjour, a dit Dr House.

La stature, la barbe de trois jours, le visage anguleux : on ne pouvait pas échapper à la référence. Il ne manquait que la canne. Notre Dr House avait les yeux d'un bleu très pâle, avec des pattes d'oie qui filaient vers les tempes. Il était coiffé n'importe comment et portait sous sa longue blouse blanche une chemise et un jean dans les poches duquel il avait enfoncé les mains, sans que ça lui donne l'air désinvolte. Il n'était pas spécialement grand mais, au premier coup d'œil, on savait que c'était le boss incontesté. Il avait un sourire aux lèvres, des lèvres si fines qu'on ne pouvait pas être absolument sûr que c'en était un – ça pouvait tout aussi bien être, au contraire, un rictus d'embarras, l'expression d'une certaine tristesse désabusée, amère.

Il s'est posté au bout de mon lit, face à nous tous, la chorale des blondines et blondins, moi et Théo, et tous nous attendions qu'il parle. Lorsqu'il a ouvert la bouche, l'esquisse de sourire que j'avais cru voir (et que Théo, je le sais aujourd'hui, cherchait lui aussi sur ce visage d'homme mûr qui l'impressionnait déjà) a disparu. Il n'était plus temps de sourire, s'il y avait eu un sourire ; il était temps de mettre les choses au clair.

— Bon. Madame Dorneval, je vous ai fait transférer ici en urgence après avoir vu la radio que m'a envoyée mon confrère. On y distingue une tache d'une taille – il a eu un tic rapide – impressionnante, d'une douzaine de centimètres, et pour tout dire je n'ai à peu près aucun doute : c'est une tumeur. Et une tumeur qui semble avoir grossi très vite, vu sa taille actuelle.

Il a laissé l'écho de sa voix flotter dans l'air ; les blondins retenaient leur souffle. Dr House, entre les mille qualités et les mille défauts que j'allais lui découvrir par la suite, avait une voix très agréable, presque enjôleuse, qui vous berçait par ses pointes rocailleuses, ses chutes dans les graves, ses chuintements soudains. Théo m'a serré la main tout en me dévisageant, les yeux écarquillés par l'effroi et l'incompréhension.

*C'est une tumeur. C'est une tumeur. C'est une tumeur.*

Nos esprits dévastés se braillaient l'un à l'autre la même phrase par le canal du regard, en boucle, nous rendant sourds à tout ce qui nous entourait. Mais bien sûr, Dr House connaissait le phénomène, en homme habitué à larguer ce genre de bombe sur des couples, des familles ou des personnes seules qui voyaient d'un coup leur vie basculer face à son esquisse de sourire. Il nous a laissé le temps d'assimiler l'information.

— C'est aussi l'urgence de la situation qui m'a poussé à convoquer toute mon équipe dans votre chambre (retour du petit sourire-riktus), afin qu'ils puissent avoir un compte-rendu immédiat de nos premières observations, pour mieux suivre votre dossier. Dès demain, nous ferons une biopsie pour confirmer ce que semble nous dire la radio.

Il me fixait de ses grands yeux de crevette, ça me terrifiait. J'étais comme paralysée. Dans ma main je sentais celle de Théo qui ne disait rien du tout, qui s'effondrait sans un mot, comme moi. Par moments, Dr House lui avait adressé quelques regards pendant qu'il parlait, pour l'intégrer à l'échange, mais c'était à moi qu'il annonçait la nouvelle,

c'était moi la cible. J'entendais mon cœur battre dans mes oreilles.  
*Simon !*

— Notre fils !... On a Simon, on a notre fils qui est gardé par sa babysitter, on doit...

— Madame Dorneval, il a dit de sa voix si agréable, avec un air très peiné de devoir être *encore plus clair*, vous êtes en danger. C'est cela que j'essaie de vous dire. La tumeur qui apparaît sur la radio est très grosse, et très mal placée.

— C'est un... C'est dans le poumon ? a lâché Théo, sortant du silence.

La lueur blanche des néons a commencé à me piquer les yeux, j'ai dû faire un effort pour revenir à moi.

— Pas tout à fait, a répondu le docteur. La tumeur se développe dans le médiastin, qui est une zone située entre le cœur et le poumon, un peu au-dessus. Elle s'est logée dans le thymus, c'est...

— Les ris-de-veau, a dit Théo, interloqué lui-même par son intervention.

J'ai secoué la tête, affolée par le tour délirant que prenait la discussion. Le cauchemar devenait de plus en plus réel, ou l'inverse, je ne savais plus. Mais Dr House s'est contenté de hocher doucement la tête.

— Voilà. C'est une glande, et c'est là que la tumeur semble s'être développée. À l'endroit où elle se trouve, le problème est qu'elle appuie à la fois sur un poumon et sur la veine cave, qu'elle pressurise.

J'ai eu un hoquet en visualisant mon intérieur pressurisé, et puis la peur a déferlé en une seule grosse vague. J'ai eu le temps de m'imaginer en cellule humanoïde fonçant à travers les artères de mon propre corps, butant sur cette immense masse noire gélatineuse qui m'aplatissait un poumon et ma veine la plus vitale, celle qui pompait le sang jusqu'à mon cœur...

Théo n'était sûrement pas entré dans ce niveau de détail, mais il voyait bien que c'était grave.

— C'est grave ? j'ai murmuré, la poitrine douloureuse.

— Oui, a répondu Dr House en reprenant cet air très peiné de devoir me faire du mal.

Les blondins ont piteusement acquiescé. Théo a rebondi :

— Mais on n'est pas sûrs, enfin... Vous avez dit qu'il fallait confirmer avec la... la quoi, déjà ?

— La biopsie, oui. Malheureusement, je pense qu'il faut s'attendre à ce qu'elle ne fasse que confirmer nos craintes. Madame Dorneval, vous avez eu des essoufflements pendant votre grossesse, c'est ça ? des quintes de toux régulières ?

— Oui... Ces dernières semaines, je m'étais habituée à monter les escaliers en apnée, en faisant des pauses à chaque étage... et c'est vrai que j'ai eu l'impression d'avoir une bronchite qui ne passait pas... et il y a même eu cette fois où j'ai craché un peu de sang, mais j'étais enrhumée et on a pensé que j'avais juste le nez irrité, notre médecin a dit...

— Je comprends.

Théo a pris la parole, les yeux dans le vague :

— On s'est inquiétés, sur le coup, mais on a cru que c'était lié à la grossesse. On a cru que c'était pas grave.

Dr House a redit qu'il comprenait. La piste de la sarcoïdose avait clairement foutu le camp, Théo n'a même pas osé l'évoquer ; notre unique espoir résidait dans la biopsie, qui pourrait peut-être dire que la tumeur était... était quoi ? Moins féroce, moins maligne que ne le pensait Dr House ? On n'en savait rien, on savait seulement que demain avait lieu cette première échéance. L'envisager nous permettait au moins de sortir pour quelques secondes de cette chambre, où le feu commençait à prendre.

Il était clair, en tout cas, que j'allais passer la nuit ici.

— Je vais vous faire monter au 5<sup>e</sup>, en service de post-réa. Ce sera plus pratique pour le suivi, et c'est à cet étage-là que j'ai mon bureau : ça me permettra d'avoir tout le temps un œil sur vous.

*Simon*, j'ai pensé à nouveau. Et puis ma main sur Camille, et puis l'autre dans celle de Théo... La nuit ici ?

Théo m'a fait signe de rester calme et s'est brusquement écarté du lit, pour s'avancer vers Dr House. Les blondins l'ont escorté du regard.

— Il faut que je reste avec Sarah. Notre garçon est chez nous avec sa babysitter, mais ma sœur pourra le prendre pour la nuit, je vais l'appeler. Je peux dormir dans la chambre avec Sarah, n'est-ce pas ?

House a hoché la tête sans sourire.

— Oui oui, rassurez-vous, on va se débrouiller.

Il s'est tourné vers son groupe de fans, désignant une jeune fille aux longs cheveux et aux grands bras minces, pour lui dire :

— Jessica, je vous laisse vous occuper de l'installation de madame

Dorneval. Il faudra trouver un lit de camp à monsieur Dorneval.

En entendant ce « monsieur Dorneval », Théo m'a souri, une courte étincelle amusée dans une marée de détresse : Dr House venait de nous marier !



## Extraordinaires

Nuit du 23 au 24 décembre.

Théo rentre dans la chambre, sentant très fort la clope – je le soupçonne de s'en être enfilé trois de suite pendant qu'il appelait nos mères.

Perchée sur mon lit bionique, je le regarde. Il a l'air vaguement sonné mais il tient bon (c'est demain matin qu'il s'effondrera et se verra titubant dans la ruelle face à l'hôpital mais, pour l'heure, il n'a pas encore été frappé suffisamment fort, alors il tient). Je pose à nouveau une main sur Camille, qui vient de me balancer un bon coup de nageoire dans l'estomac.

Mon petit poisson de mer... Avec tout ça, le docteur n'a même pas parlé de toi. Il n'a fait qu'évoquer « la grossesse », qui a masqué les signes de la maladie. Mais toi, mon bébé ? Que va-t-il advenir de toi ?

— Ça va ? me demande Théo.

Et il a cette expression qui tout à la fois m'émeut et me rend furieuse : je m'aperçois qu'au moment de poser la question, pendant un quart de seconde, il a *oublié*. Il m'a lancé « Ça va ? » comme il me dit « Je t'aime » au réveil, parce que c'est sa nature, son élan. Pendant ce quart de seconde, il a oublié qu'on avait un pied au-dessus du gouffre, et que les choses paraissaient sérieusement mal barrées.

J'accuse le coup et, de son côté, il se reprend. Pour être sûr de ré-atterrir tout à fait, il adopte l'Attitude des Grandes Décisions.

— Bon, d'abord on va attendre la biopsie, hein ? Pour l'instant, on ne panique pas. C'est ce que j'ai dit à ta mère et à la mienne.

Là, je le sais, il *évite* un peu. Théo ne ment jamais, il a une

puissante haine du mensonge, mais je sais que parfois il fait ça : il omet, il s'arrête à la lisière, avant la révélation qui risque de faire mal ou de décevoir. Il a tellement peur de décevoir !

Je décide d'aller le chercher, un peu par réflexe et beaucoup pour employer mon esprit à quelque chose parce que, dans ma tête, la pensée de Camille ne s'estompe pas, elle tourne comme une essoreuse entre mes tempes. Mon poisson de mer, qu'est-ce qu'ils vont te faire ? Que va-t-il advenir de toi, qu'est-ce qu'ils vont faire de mon bébé ?

— Lutin ; tu leur as dit quoi, vraiment ?

Il sursaute, pris sur le fait, déjà sur la défensive.

— Quoi, « vraiment » ? Je leur ai dit qu'on, qu'on attendait des réponses du docteur. Qu'il était un peu, enfin... qu'il était inquiet.

Il baisse la voix mais se force à aller au bout :

— Et qu'il pense qu'il y a une tumeur. Peut-être.

Je hoche la tête. Voilà, il l'a dit. Ma main tourne sur mon ventre dans le sens inverse de la voix dans ma tête, comme pour annuler le flux de mes pensées, et préserver Camille.

Malgré tout, l'une de ces pensées échappe au tourbillon, se détache du lot et vient perler jusque devant mes yeux : *Demain, je serai une femme malade*. Je sens une énorme quinte de toux monter, comme provoquée par cette idée.

Cette nuit, en vérité, est ma dernière avant la maladie. Avant le vent. Même si bien sûr, la tumeur est là depuis un moment (*trois mois ? cinq ? sept ?*), à couvrir en silence à la façon d'un nœud de vipères caché sous un buisson... Il n'empêche que tant qu'on n'a pas conscience des choses, elles n'ont pas d'existence – je dois pouvoir trouver une bonne dizaine de gars parmi mes philosophes pour attester de cette vérité-là. *Aidez-moi*, je leur chuchote.

Ma dernière nuit.

Alors que je songe à tout ça, deux aides-soignants (uniforme bleu, j'ai chopé le code pour les distinguer des infirmiers, uniforme blanc) viennent apporter le lit de camp sur lequel dormira Théo, au pied de mon lit bionique.

L'image me fait sourire, c'est aussi dû à ce terrible *ridicule* de la situation qui donne envie à la Sarah cynique de se foutre de l'autre, cette conne qui a eu la bêtise de croire qu'elle pourrait se glisser à travers les mailles du filet. Merde, me retrouver, la veille de Noël, dans un service de post-réa (on vient de piger que ça voulait dire

« réanimation » et, même si Théo s'est fermement accroché au « post », qui selon lui prouve bien qu'on n'est pas dans le service le plus lamentable de l'hôpital, ça ne nous a pas réjouis), avec une probabilité immense d'avoir développé un putain de cancer du ris-de-veau, une tumeur d'une taille apparemment très inquiétante et horriblement mal placée, alors que je suis enceinte de sept mois ?! Mais bordel, même chez Dickens, ça ne passerait pas !

— Qu'est-ce qui te fait marrer ? me lance Théo, qui vient de faire couiner les ressorts de son lit de camp en se tournant sur le côté.

Je me penche pour lui répondre, sa tête arrive tout en bas de mon matelas et il a levé la main pour attraper la mienne. Mon sourire a ravivé son énergie. Ma voix se fait plus légère :

— Je pensais au docteur, j'ai oublié son nom...

— On s'en fout de son nom : c'est complètement Dr House !

— C'est clair. J'arrêtais pas d'y penser tout à l'heure, je t'ai regardé à un moment parce que c'était vraiment criant.

— Oui, j'ai vu !!!

Il rit de bon cœur, heureux qu'on puisse s'arracher à Godot pour quelques minutes. Il reprend :

— Je pense qu'il en est conscient, d'ailleurs. T'as vu comment ses internes le regardent ? C'est un super ponté, le mec.

— Ben, on va espérer qu'il soit aussi bon que le vrai Dr House, je murmure.

Flash de néons, encore. Théo serre ma main dans la sienne.

— Oui, moineau. Ça va aller.

Il m'offre son sourire en coin et ajoute :

— On va espérer aussi qu'il soit un peu moins ravagé du cerveau que le vrai Dr House, pour le coup. Juste un génie de la cancérologie, ça ira !

— Oncologie.

— De ?

— On dit « oncologie », apparemment.

— OK, c'est toi la philosophe, je te crois sur parole !

Il fait l'âne, pour moi. Je joue le jeu, pour lui.

— T'es con. C'est Jessica qui m'a dit ça. Tu sais ? L'interne qui est venue me voir tout à l'heure, pendant que t'es allé appeler ta sœur. Oh, ça a été avec Simon ?

— Oui oui, t'en fais pas. Alice l'a sorti du lit, il s'est un peu réveillé

et elle m'a dit qu'il s'était tout de suite rendormi dans la voiture. Tu disais quoi sur Dr Quinn ?

— Qui ça, Jessica ?

Retour du sourire en coin.

— Ben oui : elle est toute jeune, tout feu tout flamme, elle est très grande et elle a les cheveux blonds... ça me suffit, c'est Dr Quinn.

— Elle est très sympa, en tout cas. Plus que House, c'est sûr...

— Bah, c'est pas son boulot d'être sympa.

On se regarde, lui en bas (les ressorts de son lit couinent dès qu'il change de position) et moi en haut, Son Altesse angoissée. Camille profite de la minute de silence pour tenter un looping au-dessus des eaux qui me retourne le bide. *Attention à la veine cave de Maman*, je pense, et je me demande aussitôt où mon cerveau trouve la ressource de blaguer. Je dois avoir un truc détraqué à la base.

Et bim, les larmes ruissellent.

Ça sonne un peu la fin du jeu. Théo se hisse sur mon lit bionique, m'écarte d'un coup de fesse pour s'étendre à ma droite et m'attirer contre lui. Je me blottis dans son cou et je pleure, je pleure, je pleure.

Lui, non.

La nuit se poursuit ainsi, chaotique, en dents de scie, entre crises de larmes et accalmies, temps noirs et temps blancs, brefs moments d'assoupissement et réveils agités, souvent suivis de conversations chuchotées dans l'obscurité – à propos de cet infirmier qui s'est présenté pour le service de nuit et qu'on surnomme Groucho Marx à cause de sa moustache, à propos de Camille qui barbote et me file des coups plus rudes que son frère ne l'a jamais fait, à propos de son frère justement qui doit dormir et espérons qu'il ne réveille pas Alice à trois heures du mat', à propos du réveillon et de nos parents qui sont forcément en train de flipper, à propos de notre peur à nous, qui monte et descend sans arrêt, nous épuisant.

— Il faut qu'on renverse ça, murmure soudain Théo.

Oh, je connais cet air... Il s'est redressé sur un coude et je sais que, comme il a tendance à se voir agir pendant qu'il dit ou fait les choses, il est en train de prendre la pose de *l'Homme Qui A Trouvé La Voie*.

— On va renverser ça, et tu sais comment ? il poursuit, amorçant un sourire de même qui prépare une bonne blague. On va vivre cette épreuve comme ce que c'est : une aventure extraordinaire.

Je fonds en larmes, il grimace – ce n'est pas la réaction qu'il espérait, évidemment. Mais aussi, il est con ou quoi ?! Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre situation, putain ? Je serais capable de le gifler, si je n'étais pas si faible et crevée !

Seulement, il est déterminé. À force de vouloir paraître convaincant, il s'est convaincu lui-même. Il ne me laissera pas le choix.

— J'ai pas dit que c'était rigolo ni que c'était une bonne nouvelle. D'abord, on doit attendre la biopsie pour être sûrs.

— On est s...

— OK, peu importe. On attend de voir. Ce que je veux dire, c'est que même si c'est... le pire qui nous attend, on va affronter ça comme une aventure extra-ordinaire, il répète en tranchant l'air du plat de la main. Mon amour, on va entrer dans une *vie* extraordinaire, tu comprends ? Ce sera notre vie, voilà. On va se battre et on va gagner, et on sera justement exceptionnels parce que ça a l'air impossible. Tu comprends ? Ça nous tombe dessus et il faut qu'on résiste, il faut qu'on renverse entièrement ça.

Il est dingue. Il est tellement à fond dans son trip, on dirait un de ces témoins de Jéhovah qui viennent t'expliquer que Dieu t'aime et qu'Il veut t'installer dans sa grande maison. J'ai horreur de ces mecs. Je remarque qu'il a les yeux qui brillent – toujours pas de larmes. Il y croit.

Alors à mon tour, je décide d'y croire. Ça se fait malgré moi, en vérité. C'est un mouvement de balancier encore plus fort que celui qui me secoue depuis plusieurs heures. C'est inévitable, radical. La Sarah qui faisait un doigt d'honneur aux bagnoles pour les forcer à piler devant elle n'a qu'à aller se faire foutre.

— On va être des super-héros ? je murmure.

Tout petits mots, prononcés d'une toute petite voix. C'est drôle, en y repensant, la façon dont je me suis mise entre ses mains à ce moment-là, comme une gamine face à un adulte qui n'a peur de rien. Dans l'adversité, notre rapport d'âge s'inversait.

Au lieu de répondre, Théo m'a embrassée à pleine bouche, je pense qu'il se voyait en Spiderman quand il relève le bas de son masque pour bisouiller Mary Jane, tête en bas, avant de se barrer à l'autre bout de la ville sur son fil de toile. Il vibrait d'excitation. En essuyant avec sa joue les larmes qui coulaient à nouveau sur les miennes – je

commençais à avoir mal aux yeux à force de chialer –, il a déclaré :

— Voilà, c'est exactement ce qu'on va faire. On va être des super-héros.

Il m'a embrassée encore une fois.

— On essaie de dormir un peu ?

J'ai dit oui, docile.

Tard dans la nuit, comme on s'était encore réveillés en sursaut (moi d'abord, dans un cri, et lui à cause de mon cri), on a décidé de se mettre un bout de film sur mon téléphone. Je n'en avais qu'un et, par un hasard « extra-ordinaire », c'était *Mr Smith au Sénat* de Capra.

Au moment où Jean Arthur, de sa voix nasillarde de pinson new-yorkais, répète les mots que James Stewart a prononcés un peu plus tôt – « *You should always see life as if you've just come out of a tunnel* » –, oui, à ce moment précis, j'ai senti que Théo allait enfin craquer, et pleurer. Parce que merde, on n'était pas du tout sortis du tunnel, on n'y était même pas encore entrés et, d'une certaine manière, c'était pire que tout. Même le pire, on voulait bien plonger dedans, pour s'extirper de ce cauchemar d'incertitude !

Quoi qu'il en soit, j'ai commis l'erreur de tourner la tête un peu trop vivement vers lui ; devinant mon regard sur son visage, il s'est empressé de ravalier son sanglot, et ses yeux sont restés secs. Je me suis replongée dans le film.

## Comme un service (*again*)

J'ai encore un service à vous demander.

Ne vous dites pas : *Oh non, ça part en vrille*. Ne vous dites pas : *Oh non, la pauvre fille*. Ou même : *Moi, à sa place...*

Ne me voyez pas comme une victime ou une malade.

Voyez ça comme ce que c'est, une histoire. Ce n'est pas parce qu'elle est vraie et dure par moments, ni même parce qu'elle finirait mal, que ce n'en est pas une ; toutes les vies sont des aventures extraordinaires, pour qui peut les voir dépliées devant soi.

Ça ne signifie pas qu'on doive applaudir aux grandes scènes ou espérer qu'une musique bizarre vienne souligner les passages drôles ou absurdes ; ce que je demande, c'est que vous prêtiez la même attention aux mots qui vont suivre et que vous acceptiez d'en goûter les couleurs éclatantes, en dépit de ce gris dont le réel granit voudrait tout recouvrir. Je sais que Théo aurait besoin que vous fassiez ça, et moi, en tant que morte, je vous le demande par respect pour les vivants.

Joli paradoxe, non ?

C'est drôle, parce que c'est cela qui m'importe, qui *m'atteint* plus que tout le reste, finalement. À revivre notre aventure extraordinaire, je vois à nouveau deux Sarah resurgir, l'une qui compatit avec ce que j'ai vécu, qui halète, qui souffre, qui s'atermoie, qui regrette et qui déplore, et l'autre qui aimerait surtout qu'on respecte, une bonne fois, le chemin qu'elle a parcouru – pour la laisser en paix.

Je n'entends pas encore chanter les anges, faut pas rêver, mais maintenant que j'approche de la moitié du parcours, je sens bien que mon histoire produit un certain effet sur moi ; du tranchant de sa lame, elle sectionne un à un les fils par lesquels la main de métal

m'agrippe, un peu comme si cette crétine de Raiponce, après être restée ligotée des siècles dans sa tour de pierre au bout de son interminable tresse, avait l'idée géniale de se scalper elle-même, au diable la douleur, pour pouvoir courir libre et tête nue dans la vallée des ombres. Libre à jamais.

Voilà. Laissez-moi libre. La Sarah de 20 ans vous en sera reconnaissante, elle ne pourra même plus se dire que vous êtes infiniment prévisibles.

Et au cas où ça vous serait trop difficile, alors tant pis, je me débrouillerai. Je pense être en train de me donner les moyens de me soigner de ça, vous savez – de me libérer de vous. Comme dit Belmondo dans *À bout de souffle*, mon film préféré de tous les temps : « Si vous n'aimez pas la mer, si vous n'aimez pas la montagne, allez vous faire foutre ! »



## *Il est juste que les forts soient frappés*

24 décembre, au petit matin (tandis que je sommeille).

Seul dans la chambre, Théo attend, assis au bord de mon lit bionique, les jambes pendantes et les mains jointes, une posture de recueillement qui lui semble appropriée. Il ne sait pas prier mais il se dit que ce serait le moment.

Hélas, ça ne vient pas.

Tout à l'heure, après m'avoir longuement embrassée, il m'a regardée partir pour le bloc opératoire, escortée en fauteuil roulant et attifée d'une « lunette » respiratoire (encore un nouveau mot), petit fil souple au bout duquel deux branchettes viennent se fixer sous mes narines pour y insuffler de l'oxygène ; notre bon Dr House a estimé que c'était plus prudent, vu l'état de ma « sat » – *saturation d'oxygène dans le sang*, a traduit Théo, tout fier – relevée par les nombreuses machines auxquelles on m'a branchée.

Autour du lit, c'était tout un poème d'écrans, de lignes sinusoïdales et de chiffres qui défilaient et viraient soudain du vert au rouge – dès qu'on passait sous la barre des 70 % de sat, par exemple –, provoquant aussitôt des séries de « bip » stridents et nous plongeant dans l'angoisse.

Théo ne sait pas encore que, dans quelques jours, il aura pris l'habitude de couper le son d'un geste expert lorsqu'il s'agira d'une fausse alerte (un câble qui se détache quand je remue sur le lit) ou de sonner l'infirmière quand on préférera vérifier que ce n'est pas *quelque chose d'autre*.

Pour l'heure, je dors au bloc et Théo attend, seul dans ma chambre.

On vient ; la porte s'ouvre sur Dr House, flanqué d'un de ses blondins, qui s'appelle Matéo – ça nous a amusés quand on me l'a présenté avant de m'emmener pour la biopsie, parce qu'il ressemble vaguement à Théo mais en beaucoup moins beau garçon, ce qui nous a fait dire que c'était « un Théo mis échec et mat », ce Matéo.

Par réflexe, Théo se laisse glisser du lit et se met au garde-à-vous. Un peu par principe de bonne éducation, pour ne pas avoir l'air de squatter ma chambre comme un ado, et un peu pour se prémunir de l'averse de pierres qui risque de lui tomber dessus.

— Bon, souffle Dr House.

Théo, lui, cesse de respirer. Il s'accroche aux yeux bleu pâle du bon docteur en priant tout ce qu'il peut, tout ce qu'il ne sait pas, pour que le pire soit évité...

— La biopsie a confirmé ce qu'on craignait, nous n'avions malheureusement aucun doute là-dessus.

Le blondin est allé s'installer de l'autre côté du lit, se faisant oublier dans l'ombre. Théo attend la suite ; il se souvient juste à temps d'expirer pour se préparer à ce qui arrive.

— Votre femme n'a pas conscience du danger qui la menace, monsieur Dorneval.

(Théo a un vague geste pour l'interrompre et lui dire que ce n'est pas son nom à lui, mais ça n'a aucune importance alors il fait signe au docteur de continuer.)

— La tumeur – très agressive – qui s'attaque à son organisme, et qui se loge donc dans la zone du médiastin, s'est développée de manière extrêmement rapide et, monsieur Dorneval, je voudrais que vous compreniez ce que je vais vous dire : je n'ai pas actuellement les moyens de soigner votre femme.

Théo tique, il pensait avoir compris pas mal de choses hier, pas mal de choses difficiles à comprendre justement, à cause du choc et tout ça. Mais là, non, il ne comprend pas bien ; c'est encore autre chose. Il veut que le docteur répète.

Et Dr House, qui est un homme vivant dans un monde de catastrophes, répète avec patience :

— Je n'ai pas actuellement, monsieur Dorneval, les moyens de soigner votre femme.

Est-ce que Théo s'attendait à ces mots ? Non, pas du tout. Il avait voulu se préparer à une certaine forme de *pire*, auquel étaient accolés certains mots sortis de scènes de films ou de séries télé : « combat », « étapes », « cure », « espoir ». Et aussi « rémission », même s'il ne sait pas bien ce que cela signifie, ou plutôt à quoi ça correspond. Mon pauvre lutin s'empêtre au milieu de ces mots qui le frappent d'autant plus fort qu'ils le prennent par surprise – une surprise qui n'a rien à voir avec celle que je lui ai faite un joli jour de mai chez Madame Tomato. Qui est même l'exact contraire de cette surprise-là.

(Et moi, pendant ce temps-là, je dors absolument, absente à l'horreur pour la première fois depuis l'annonce. Je ne sais rien de cette scène, et Théo ne me la racontera jamais en détail. Bien plus tard, il en fera une autre version, plus héroïque peut-être, mais jamais il ne la livrera telle quelle, dans sa réalité brute et sanglante.)

Le blondin croise les bras dans un petit froissement d'étoffe qui réveille Théo. Il s'ancre dans les yeux bleu pâle de Dr House – lequel n'a pas cessé de le fixer, patientant jusqu'à ce qu'il lui revienne. Puis mon lutin dit :

— Ça veut dire qu'elle – et à ce moment il sent sa voix se briser comme une branche sèche – va mourir ?

— Oui, répond Dr House.

Froissement d'étoffe dans le coin d'ombre. Mourir. Ça paraît impossible mais le bon docteur a confirmé le mot, le mot qui ne figurait pas dans la liste !

Théo sent les larmes affluer ; à son habitude, il les contient dans un grand sac d'air en inspirant fort, pour reprendre :

— Quoi, mais... c'est... c'est foutu ?... C'est ça que vous voulez dire ?

— La tumeur a progressé très vite, dans une zone qui menace plusieurs organes vitaux. Elle ne semble pas s'être propagée ailleurs, mais elle écrase déjà la veine cave et le poumon droit de votre femme de façon alarmante. C'est pour ça que je l'ai mise sous oxygène.

Théo éclate – peut-être que de petites larmes commencent à perler à ses cils. Sa voix vibre atrocement :

— Mais elle allait BIEN ! C'est depuis qu'elle est là que ça empire ! Elle était juste un peu essoufflée, elle... Si vous pensez qu'elle va mourir, pourquoi vous avez parlé de chimio et tout ça, tout à l'heure ?!

C'est vrai : avant de m'emmener au bloc, Dr House a évoqué les (le pluriel nous a même fait sursauter) séances de chimio qu'il faudrait sans doute envisager très rapidement. « Dès que ce sera possible », a-t-il ajouté en regardant mon ventre rond d'un air contrarié, ou peiné.

— Monsieur Dorneval, vous avez l'impression que ça empire depuis qu'elle est ici, mais c'est seulement que la gravité de la situation vous apparaît...

À propos de ce qui vient alors, et qui est sans doute le tournant le plus crucial de notre histoire – la bascule qui va s'opérer et nous libérer finalement de l'oiseau noir, nous arracher au tunnel, ce qu'on voudra –, nos versions divergent, à Théo et moi. Lui est convaincu que le docteur a obtenu en fin de compte ce qu'il voulait dès le départ : que ce jeune garçon à l'air bravache, qui semblait doté d'assez d'énergie pour renverser les montagnes *à condition qu'on l'y amène*, se révèle. De fait, Théo restera toute sa vie persuadé que Dr House lui a « cassé la gueule » de façon délibérée, avec une sorte d'excès assumé, dans le but de l'aider à faire sortir toute la fougue dont nous aurions besoin pour faire face à la maladie.

Moi... je suis plus perplexe. J'aime House, je peux l'affirmer aujourd'hui, plus que Théo ne l'aura aimé, mais je n'ai jamais été aussi impressionnée que lui par son cerveau génial de grand oncologue respecté par ses pairs. Je le vois plutôt comme un homme touchant, investi, brillant mais faillible, et traînant sans doute lui-même des blessures qui ont dû l'amener à faire ce métier de dingue – un gosse qui n'aurait pas pu sauver sa maman de la maladie, par exemple, et se serait juré de retourner le sort. Un homme capable d'erreurs, tout bêtement.

Et à ce titre, je crois que sa brutalité, à ce moment-là, lorsqu'il a confirmé d'un « oui » couperet que j'allais bien mourir, sans hésitation, sans aucune place pour l'espoir, était une erreur.

Mais une erreur qui a miraculeusement réussi.

Lorsque Théo relève la tête, il est fou de rage. Il se sent prêt à trancher la tête de ce messenger de malheur qui vient de m'assassiner sous ses yeux. Sa colère est immense, magnifique. Il est invincible.

— Alors vous savez quoi ? Autant renoncer à la chimio et au reste.

Si vous pensez qu'elle va mourir, ça ne sert à rien : et moi, je ne veux pas qu'elle subisse ça pour rien. Et elle non plus, elle ne voudra pas. Sarah, elle ne voudra jamais ça, vous ne la connaissez pas ! Pourquoi on se battrait, si elle en est là ?

Aussitôt, le visage de Dr House s'assouplit. L'invisible sourire revient flotter sur ses lèvres fines et on aurait presque envie de partager un secret avec lui, quelque chose de très réconfortant et d'un peu drôle.

— Mais parce que votre rôle à vous, monsieur Dorneval, c'est de me dire que j'ai tort. Qu'il va y avoir des rémissions, que son état va s'améliorer. Nous allons entamer un traitement, une chimiothérapie très lourde, et le but sera bien d'obtenir une première rémission.

Théo chancèle, refusant de céder au soupçon d'espoir qui vient se frotter à son cou comme un animal perfide. D'ailleurs, le docteur n'a pas prononcé le mot « espoir », ni celui de « guérison » ; il s'en est bien gardé. Il lui a tout de même offert « rémission », qui faisait partie de la liste initiale.

En un clin d'œil, mon lutin décide donc de revoir à la baisse son niveau d'exigence en matière d'espoir, pour ne surtout pas croire *plus qu'il ne doit* – mais il croira à fond, en revanche, à ce à quoi il est autorisé à croire. On ne le bernera plus, il ne sera plus de ces naïfs qui pensent (comme lui cinq minutes plus tôt) qu'on peut vaincre le pire quand le pire, c'est la mort ; mais inversement, coincé qu'il est dans le petit couloir obscur qui se situe entre l'annonce de la catastrophe et la fin de l'histoire, il estime qu'il reste du temps, des rémissions peut-être : l'espace du combat.

Ça lui va. Il ne demande rien de plus. La force qui l'anime est désespérée, c'est une « force noire », comme il la baptisera, une force qui interdit de rêver que le cauchemar ait pu ne jamais avoir eu lieu ou même qu'il cessera un jour.

Mais c'est aussi une incroyable puissance qui le rend capable, oui, de soulever des montagnes.

Théo vous dirait que, si Dr House fait ensuite mine de sortir de la chambre, après avoir répété que la situation est très grave, c'est qu'il estime sa mission achevée : il a semé les nécessaires graines de la colère pour l'interminable combat à venir.

Je ne sais pas si Théo aurait raison. Peut-être.

Dr House quitte donc la chambre à pas lents, suivi du blondin qui hoche la tête d'un air très chagriné, et mon lutin se retrouve seul.

Il inspire, expire, trois fois, très fort, expulse les premières larmes qui jaillissent avec des éructations et des gémissements forcés. Parce que vraiment, il ne sait pas pleurer, mais qu'il veut s'accorder, là, maintenant, en chialant un bon coup, un tout dernier instant de faiblesse (oh mon lutin, il te faudra tellement de temps pour comprendre ces autres mots que te dira un jour notre Dr House : « La force d'un homme se mesure à ses faiblesses » !).

Merde, il en a le droit. C'est maintenant ou jamais.

Et ça marche, il pleure enfin, il se cogne dans le lit bionique, se frappe le front contre la porte des toilettes, grommelle des insultes et des lamentations, chancèle au milieu de la pièce qu'il sillonne de long en large.

Et comme ça ne suffit pas, il sort d'un pas rapide, en une course survoltée, enfilant le couloir plastifié du 5<sup>e</sup> étage, dévalant l'escalier en larmes, 5, 4, 3, 2, 1, 0, pour se retrouver dehors – et dans l'élan, il marche droit devant lui, en titubant : l'entrée de l'hôpital, le petit square qui lui fait face, passage piétons, virage à droite, le restau au coin de la rue, virage à gauche puis le poissonnier, le magasin de jouets et le maraîcher, à l'enfilade jusqu'à la place principale.

Là, il crache ses dernières larmes, éprouve pleinement l'intensité de sa souffrance et l'ampleur de sa déroute, trouve le temps de se dire qu'il n'a jamais, jamais de sa vie été aussi seul et triste, et que c'est une sorte de sommet de détresse qu'il n'aurait pas cru atteindre un jour, surtout pas lui, qui s'est toujours décrit comme « un enfant chéri des dieux ».

Puis il se redresse.

Il sent ses joues rincées de larmes, ses yeux le piquent – il n'a pas du tout l'habitude. Mais au moins, c'est fini : à présent il est prêt, il ne pleurera plus. Si un passant, maintenant, voulait lui tendre la main, il la refuserait poliment en prétendant que tout va bien.

Il est prêt pour le combat.

De retour dans le couloir du 5<sup>e</sup> étage, il va trouver Dr House dans son bureau. Il n'hésite pas une seconde à frapper à sa porte – s'il le dérange, tant pis cher docteur, ce n'est pas votre femme qui va mourir, c'est la mienne. Alors merde.

— Entrez, monsieur Dorneval. Votre femme va bientôt être ramenée à sa chambre, vous pourrez aller la rejoindre. Vous vouliez me demander quelque chose ? Je sais que cela fait beaucoup d'informations à digérer, je suis là pour ça.

— Merci. Je voulais juste savoir si vous comptiez le dire à Sarah. Ce que vous m'avez dit. Qu'elle va mourir.

Dr House joint les mains, dans une posture gauche qui ne lui va pas, pour répondre :

— Non, je ne lui dirai pas ça comme ça parce que je pense que cela ne serait d'aucune utilité pour elle, à cette étape. Je ne lui ai rien caché de la gravité de sa maladie, elle a bien compris la situation. Elle est très choquée, bien sûr, et nous allons l'accompagner de notre mieux.

Il marque un temps.

— Je lui ai aussi dit qu'il faudrait que l'on parle très vite de votre bébé, car je pense que nous devons provoquer l'accouchement aussi tôt que possible, afin de pouvoir commencer les séances de chimio.

Théo acquiesce. Il l'a deviné tout à l'heure, tandis que la force noire montait en lui, qu'il faudrait en passer par là. Il sait qu'à sept mois et demi, Camille ne serait pas ce qu'on appelle une « grande prématurée », il y a eu plusieurs cas dans sa famille et ça ne lui fait pas peur, même si la perspective n'a rien de réjouissant.

De toute façon, ça se passera bien – cette étape-là, logée dans le couloir étroit où il a décidé de rester accroupi pendant que le vent se déchaîne, et qui donc est située avant la fin, avant la mort, il en triomphera. Comme de toutes les épreuves qu'il aura « le droit » de surmonter, s'il veille scrupuleusement à ne pas nourrir d'espairs trop fous (par exemple, l'espoir que sa femme ne meure pas au bout du compte).

La naissance de Camille sera terrifiante, risquée, mais elle se passera bien puisque le combat ne fait que commencer.

Il est confiant aussi pour une autre raison, plus étrange. Plus démente, à y repenser. Une raison liée à cette phrase qui résonne soudain dans son crâne de lutin rêveur, sans qu'il sache d'où elle vient. Il se demandera longtemps si elle n'est pas ressortie d'une de ses lectures, un vieux texte de théologie médiévale, un extrait de la Bible, un truc mal digéré pendant ses études littéraires... Mais en fin de compte, non, pas du tout, il s'avérera que c'était simplement une

fantaisie personnelle grimaçant en signe du destin.

*Il est juste que les forts soient frappés*

La phrase s'affiche tel un blason en lui. Et elle lui semble parfaitement logique, évidente – appropriée, là encore. Il est *juste*, oui, précisément parce que c'est plus injuste que tout ce qu'on puisse imaginer, plus absurde, plus cruel, et donc plus éloigné de l'entendement des simples mortels, que lui et moi, qui sommes jeunes, pleins de vie, si *forts*, nous soyons *frappés*. Nous plutôt que d'autres, qui ne s'en relèveraient pas.

Voilà. Nous sommes attaqués par le monstre le plus immonde que la vie ait pu lâcher sur nous parce que, justement, nous sommes les adversaires les plus valeureux qu'elle ait l'honneur de mettre à l'épreuve. Par association d'idées, Théo conçoit même une sorte de respect bizarre pour la maladie qui me ronge, comme pour un ennemi qui lui donnera du fil à retordre. (Sur ce point, je ne l'ai jamais suivi. J'ai toujours appelé ma tumeur « cette saloperie de cancer », sans lui témoigner la moindre considération. C'était moi la philosophe, mais je me prenais moins la tête sur ce genre de connerie.)

— Vous pensez qu'il faut qu'elle accouche quand ? reprend Théo d'une voix aussi calme que possible.

— Dans les jours qui viennent. Je suis en train de mettre cela en place avec l'équipe du service obstétrique qui va examiner votre femme.

— OK, dit Théo en se levant. Merci, docteur.

Juste avant de sortir, il se retourne et désigne son propre visage de sa main ouverte :

— Ça se voit ?

— Pardon ? répond Dr House, qui s'était déjà replongé dans ses dossiers.

— Ça se voit que j'ai pleuré ? Je ne veux pas que Sarah le voie.

Ce qu'il voulait surtout, c'était que je puisse m'appuyer sur lui comme sur un mur. Un mur d'optimisme.

— Non, rassurez-vous. Ça ne se voit pas.

Théo sort du bureau, invincible. Et comme *il est juste que les forts soient frappés*, il se dit qu'il est temps pour lui d'agir, et pas plus tard



que maintenant.

Dévalant l'escalier, il arrive dans la cour intérieure de l'hôpital, pavée de pierres grises, qui évoque presque un monastère – le contraste avec ces couloirs aux sols plastifiés vert caca d'oie est troublant.

Là, il dégaine son portable et se jette au feu.

Il appelle tour à tour sa mère puis la mienne, sa sœur cadette, sa sœur aînée, son père, ainsi que Léonore, sa meilleure amie, et Leyla, ma cousine, parce qu'on va avoir besoin de soutien très vite et qu'il préfère assurer ses arrières. Il appelle également son patron, qui l'a vu partir en hâte hier soir pour l'hôpital et doit se demander ce qui se passe.

Le premier coup de fil est un peu décousu, mais il s'applique à poser, dans l'ordre, les informations cruciales, qu'il assène au téléphone avec la brutalité dont il a lui-même été victime, par volonté de ne rien cacher aux gens qu'il aime et qui nous aiment : *maladie, très grave, cancer, ne pas compter sur une guérison, avancer étape par étape, accouchement prématuré, commencer la chimio ; se préparer au pire, tous ensemble.*

Au troisième appel, il tient un discours parfaitement rodé, qui lui permet de synthétiser toutes les données du drame en un minimum de temps, afin de passer au proche suivant.

Demain, il s'attaquera aux autres amis, aux tantes et aux cousins, aux copains plus éloignés. Il procédera par cercles concentriques. C'est une bonne méthode.

## Camille, part 1

27 décembre, 07h30.

Elle tient presque dans sa paume. Théo déploie sa main devant son visage, exactement comme il l'a fait trois jours plus tôt face à Dr House ; il la contemple intensément, rêveur, pour aboutir encore et encore au même constat tandis qu'il se penche au-dessus de sa toute, toute petite fille, sa brindille tombée de l'arbre qui inspire avec un sifflement quasiment inaudible. Un sifflement dont la discrétion ne dit rien de l'incroyable effort que demande chaque inspiration aux fragiles poumons de Camille.

(De fait, notre toute, toute petite fille cache aux yeux de tous d'incroyables ressources, dont nous n'avons pas encore la moindre idée.)

Étendue le nez en l'air sur la table de soin où les infirmières l'ont déposée, Camille semble une créature sortie d'un univers féérique, un de ces êtres d'un millimètre et demi qu'on imagine sautillant de branche en branche dans un monde vert et brun où se nichent des maisons creusées dans des cosses. La couverture dont on l'a drapée et le bonnet effilé qu'on a passé sur son front étroit accentuent cette impression qu'a Théo de découvrir un bébé né dans une fleur – une brindille, oui, mais bien vivante. Il se penche sur elle et la respire, très fort, à fond, pour s'emplir les narines de l'odeur mêlée d'éther, de liquide amniotique et de fluides humains qui le transporte dans un monde où tout allait bien.

Je ne suis pas à ses côtés, cette fois encore. Des mains habiles sont en ce moment même occupées à me rafistoler ; avec un seul poumon

valide, il n'était pas question d'envisager un accouchement par voie basse. Théo n'a donc pas pu me tenir la main pendant la délivrance, il n'a pas posé sa tête contre la mienne de façon à ce que l'on puisse découvrir à deux ce nouveau visage de notre vie, car tout s'est passé au bloc opératoire, où il ne pouvait entrer. Il n'a pas pu m'embrasser pour me dire « *Ça y est Moineau, tu l'as fait.* »

Nous savions que cette rencontre avec notre fille, nous la vivrions à deux moments différents ; le mien m'a été volé par la maladie, il ne viendra que bien plus tard. Ce crime-là n'aura pas de châtiment, je ne peux rien y faire, rien, à part accepter et attendre. J'ai seulement pu prendre Camille contre moi quelques secondes après la naissance (le poids infime d'elle sur mon corps, sa peau collante et son souffle chaud, la victoire folle de sa seule présence, ma peur et ma joie immenses – tout cela en une gifle d'amour qui m'a mise à terre dans la seconde), puis on me l'a très vite, trop vite enlevée afin de « s'occuper de moi », pour l'emmener dans la salle voisine, où Théo regarde à présent les infirmières l'examiner.

Et la regarde, elle.

Après l'avoir longuement respirée, il l'effleure du bout des doigts, songeant que Camille est elle-même le fil qui nous relie, lui et moi, d'une pièce l'autre, qu'elle est le cœur qui bat pour nous deux, le baiser que nous n'avons pu nous donner.

D'un coup, il fait la grimace.

— Euh, pardon mais c'est normal qu'elle ait de si grosses... euh, lèvres ? dit-il à une infirmière en désignant le sexe de sa fille.

L'infirmière sourit.

— Tout à fait normal : les parties génitales sont hypertrophiées à la naissance. Ça peut faire une drôle d'impression quand c'est une petite fille, surtout prématurée. Vous avez raison, Monsieur, regardez-la bien. Elle est magnifique !

— Oui, hein ? il lance d'un air faraud.

Un médecin s'avance, bras croisés dans le dos.

— Bon, on va l'examiner d'un peu plus près.

Le stéthoscope vient peser sur cette poitrine pas plus large que la paume de Théo ; le médecin dodeline mollement de la tête, puis il place un masque à oxygène devant la petite bouche pendant quelques secondes, puis l'écarte, attend. Dodeline à nouveau de la tête en voyant la poitrine qui se hisse avec peine.

— Ça tire beaucoup. Ses poumons ne sont pas suffisamment formés. On va la transférer à Birman pour qu'ils la prennent en charge.

Remarquant l'expression effarée du jeune papa, il ajoute :

— C'est une maternité de niveau 3. Celle de Toussaint n'est pas équipée – or, il va falloir garder votre fille en couveuse quelque temps, avec une sonde gastrique et une assistance respiratoire. Mais rassurez-vous, elle va vite franchir les étapes.

Théo est sonné mais pas exactement surpris, cette possibilité ayant été évoquée avant l'accouchement par les médecins. Pour tout dire, il est tellement soulagé que nous soyons toutes deux sorties vivantes de cette épreuve (*première épreuve, seulement première, ne l'oublie pas*, lui rappelle sa force noire) qu'il est prêt à tout accepter : couveuse, sonde, assistance, étapes – au pluriel.

L'infirmière se penche pour lui dire :

— Elle pèse 1,6 kilo. Ce n'est pas beaucoup mais, vous savez, mon fils est né à 900 grammes, je vous jure que c'est vrai. Il a 19 ans, et vous savez combien il mesure ? 1,90 mètre !

Et Théo se prend à rêver à ce grand basketteur s'élevant d'un bond titanesque pour *dunker* sous les bravos de la foule.

Il entoure le corps frêle de Camille de ses deux mains, il pense aux pétales d'une fleur protégeant le bouton précieux.

— Camille, il chuchote.

— Vous pourrez aller la voir dès qu'elle sera installée là-bas. En attendant, on doit la préparer. Le transfert...

— Je sais. Le transfert ne va plus tarder.

\*  
\*   \*

On pourrait croire que j'ai fondu en larmes ou viré folle en apprenant que j'allais être séparée de ma fille aussitôt après la naissance... mais bizarrement, non. D'abord, j'étais beaucoup trop chamboulée, et trop heureuse qu'elle soit née, bien vivante, indemne – avant l'accouchement, Théo avait essayé de faire comme s'il n'y avait pas la moindre inquiétude à avoir, mais j'avais compris que c'était loin d'être gagné, pour elle comme pour moi. Si je n'en avais rien dit, c'était par pur instinct de survie.

Désormais, je dois survivre afin de voir Camille.

Et puis, je sais que si on a fait sortir mon bébé en urgence de mon corps, c'est parce qu'on va devoir y balancer très bientôt un sérieux coup de chalumeau, histoire de faire sa fête à *cette saloperie de cancer*. Et d'une certaine manière, je ne peux pas faire tenir ensemble l'odeur enivrante de bébé, les doigts minuscules et les coassements de grenouille des premiers jours, ce bouquet de sensations merveilleuses tout prêt à rejaillir dès que je songe à Camille, et l'image d'un brasier incandescent, foutrement toxique, dévastant mes cellules dans un cri de fureur terrible (et, espérons-le, salvatrice). La Sarah douce va devoir la mettre en veilleuse, c'est de la punk que j'ai besoin.

Bien entendu, il suffit que je ferme les yeux pour que ce beau raisonnement bien cimenté s'effondre et que j'éprouve une brusque envie de hurler qu'on me rende ma fille, tout de suite, sans attendre... Alors je les garde ouverts.

— Tu penses à quoi ?

Je reviens à moi. Théo est dans sa position habituelle, assis sur une fesse au bord de mon lit bionique. Avant de répondre, je réajuste la « lunette » sous mes narines ; j'ai eu du mal à l'admettre, mais j'ai besoin de ce renfort d'oxygène. Je respire mieux et j'ai moins l'impression de devoir m'agiter pour garder la tête hors de l'eau.

— Je, à rien. Camille est née.

— Je sais. C'est fou.

Il m'a raconté ses dix orteils adorables et ses lèvres hypertrophiées, le bonnet de lutine, la jolie oreille plus décollée que l'autre, les bruits de bouche et les longues inspirations des poumons pas tout à fait formés. Je lui ai tout fait répéter cent fois, comme un enfant qui ne se lasse jamais.

Je passe un doigt sur le pansement qui cache la cicatrice, douloureuse encore, en haut de mon pubis. Deuxième blessure – celle de la biopsie ne me fait plus mal, je ne la sens même plus. L'image de mon corps comme d'un champ de bataille où une guerre a commencé de se livrer me terrifie. Mais je ne veux pas penser aux yeux de Théo sur ma peau, la douleur serait trop forte.

Je dois survivre afin de voir Camille.

— La chirurgienne a été incroyable. Juste avant l'opération, elle m'a fait un grand sourire, comme si c'était un petit truc de rien du tout ! Ça m'a vachement rassurée.

— Il faudra qu'on la remercie. Comment elle s'appelle, déjà ?

— Un nom allemand, je n'arrive pas à m'en souvenir... On demandera à House.

Je ne dis pas à Théo que, si j'ai oublié ce nom, c'est que celui de madame Bernardt s'y est substitué. Car dans le sourire superbe qu'elle m'a offert avant l'opération, cette chirurgienne incroyable aux cheveux d'un blond cendré, j'ai retrouvé l'expression de ma vieille psy, revenue d'entre les âges pour me sauver une deuxième fois. C'était incroyable, fou : on aurait dit deux sœurs. Mes fées personnelles, s'évadant de leurs forêts allemandes pour venir se pencher sur mon berceau déglingué.

— ... *que les forts soient frappés*. C'est mortel, non ? Tu m'écoutes ? Moineau ?

— Oui oui, tu disais... Euh, attends, il est quoi que quoi ?!

— Haha, ah ben merci ! *Il est juste que les forts soient frappés*. Ça veut dire que, en un sens, on endure ça parce que *justement*, on en est capables, et que donc, enfin en un sens, on...

— C'est super con.

Il éclate de rire, comme à chaque fois que je balance cette phrase. Et il enchaîne sur une autre théorie tout aussi « mortelle » qu'il a développée hier dans la nuit afin de « nourrir le combat » qui commence...

— OK, tu te souviens, Dr Quinn nous a parlé des sept « facteurs mort » qui peuvent être responsables de la naissance d'une tumeur ?

— Hmmm, je lâche, méfiante.

— Bon ! Je l'aime vraiment bien, cette fille. T'as vu ? Elle est hyper attentive, elle nous explique les choses. Il faudra qu'on lui dise qu'elle a raison d'avoir fait médecine : ça lui fera sa journée ! Et donc, moi, j'ai imaginé... Attends !

Zoum, il saute à bas de mon lit, arc-boute son long corps de lutin pour fouiller dans sa besace, où il trimballe ses bouquins, son dictaphone, ses magazines – et accessoirement son portefeuille. Il en sort un carnet tout neuf.

— Là ! C'est notre carnet de combat, j'ai noté plein de trucs géniaux dedans. Ici, j'ai dressé la liste de tes sept « facteurs vie », pour contrebalancer ! Alors : tu es jeune, premier point. Tu es également une ancienne sportive, avec tes cross-country de ouf et tout ça. Tu as une force mentale incroyable, ce qui est normal pour une philosophe ; or, on sait que le mental compte énormément dans le combat contre le

cancer. Tu es amoureuse, enfin j'espère, et, sérieux, l'amour pèse quand même son poids de cacahuètes, on nous le répète assez dans les pubs pour les assurances ! Tu as aussi un passé de punkette en colère, même si tu t'es calmée. Ça fait cinq. Et enfin, tu es une maman – sachant que ce point compte double maintenant, et que tu as donc deux raisons supplémentaires de te battre. Pas mal, non ?

Il plante les poings sur ses hanches, très Peter Pan. Je ne lui dis pas que ses armes sont dérisoires, une fourchette face à un dragon. Après tout, je n'ai pas mieux à proposer. C'est à lui que je m'accroche, et il s'accroche à ses facéties. Le ramener à la terre ferme ne servirait à rien, il faut plutôt me faire aussi légère que lui, ignorer la douleur cuisante au-dessus de mon sexe, ignorer l'image de mon corps champ de guerre, ne pas penser à la peur : survivre. Voler haut avec lui, pour survivre à cette saloperie qui me ronge.

Je prends le carnet qu'il me tend, le traverse du regard, puis je le lui rends.

— Pas mal. Dis, tu veux pas te servir de ton super carnet pour noter les trucs que ta mère doit acheter pour Simon, par exemple ? Y a le lait en poudre, les couches...

— Rhâ, ça va, ma mère a eu trois mômes, elle sait se débrouiller !

Histoire de le calmer, je tripote le cathéter à mon poignet, qui me démange un peu. Il fait la grimace. Là, il m'écoute.

— Lutin, fais ce que je te dis, s'il te plaît.

— OK, OK.

Il se lève doucement, rassemblant ses forces pour la suite.

— Allez, je file à la maternité, Camille doit être arrivée. Tu sais ce que je me suis dit ? Je pourrais la filmer pendant les visites. Comme ça, je t'apporterai des images tous les jours.

— Bah voilà : ça, c'est une idée *pratique* !

Et je lui accorde un sourire doux comme il les aime, et qu'il trouve toujours trop rares. Il secoue la tête avec insolence, me pique un baiser sur les lèvres. Puis il dit :

— Ça y est, moineau. Tu l'as fait.

## Le trésor caché

Janvier.

— Et surtout une bonne santé !

Il fallait l'oser, celle-là ; je suis à peu près sûre que Théo est reconnaissant à Benjamin de l'avoir faite. Je suis également certaine qu'il est fier de me voir rire aux éclats, levant haut mon gobelet rempli de Fanta et dévoilant ainsi un bras blanc, perclus de fils de plastique, dont un au bout duquel est reliée ma première perfusion au chalumeau.

C'est incontestablement la plus sordide soirée de Nouvel An à laquelle tous les joyeux drilles ici présents aient pris part (« *Et pourtant*, souligne Jérémy, *on s'en est tapé, des soirées pourries pour le 31* »), à savoir : Benjamin, Jérémy, Clément qui a cru bon de mettre une chemise blanche, sans oublier Léonore et ma précieuse Leyla. Il est 22 heures, toutes et tous sont rassemblés, assez gauches, autour de mon lit bionique, dans ma chambre mal éclairée, pour fêter l'événement envers et contre tout. Histoire de se persuader aussi que je serai toujours là l'an prochain, puisqu'on en aura célébré le premier jour. Sinon, comme dirait Théo, ce ne serait pas logique.

Nos rires sont jeunes et bruyants. Au bout du couloir, on entend les internes qui lèvent également un gobelet de champagne, entre deux services.

— Ça fait bizarre de trinquer à l'Oasis, évidemment, rigole Théo, mais ça a aussi ses avantages.

Bras croisés nonchalamment, le menton rentré sous un joli col roulé noir, Léonore lève un seul sourcil, couvant son meilleur ami d'un



regard affectueux et moqueur.

— Le premier avantage, mon petit, c'est que tu ne vas pas me tomber dessus dans une heure parce que tu seras bourré comme un âne.

— Et toi, ma vieille, tu es en train de t'épargner ta traditionnelle Gerbe du Premier de l'an.

— Ça, je dois dire que c'est un argument *très* valable !

Léonore est comédienne, et je crois que c'est une des personnes qui me font le plus rire au monde. Tout à l'heure, elle nous a raconté comment elle s'était retrouvée à jouer Phèdre avec une gueule de bois cataclysmique – elle cavalcadait en coulisses dès qu'elle pouvait, s'emmêlant les sandales, pour dégueuler dans un seau que le régisseur vidait au fur et à mesure.

— Au tomber de rideau, elle a conclu, hilare, j'en étais à quatre seaux !

On n'aurait pas pu m'offrir mieux que cette anecdote cradingue : un peu de répit. C'est très bizarre, mais nous ne sommes plus tristes, plus vraiment ; le temps des larmes est passé et celui du combat commence, nous sommes excités comme de jeunes soldats stupides et bravaches. Moi, je veux seulement *tenir*.

— Si je comprends bien, on doit remercier mon cancer du ris-de-veau de nous offrir ce Nouvel An historiquement naze ?

Ils me regardent, contents, oui, contents malgré tout, débordants d'amour. C'est une chose dont on a fait l'expérience très tôt, avec Théo, dès les premiers appels passés, avant même les premières visites : nous n'avons jamais été aussi aimés qu'en ce moment, depuis que cette saloperie de cancer a fait son entrée dans ma vie. Je n'irai pas jusqu'à l'en remercier, faut pas déconner, mais c'est sûr que ça secoue, tout cet amour.

Mes parents ont passé tout l'après-midi dans ma chambre, m'enrobant entièrement de leur peine tendre et mutique ; leur manière de m'aimer. Maman me caressait les cheveux, dans le vague, Papa paraissait passionné par le mécanisme de mon lit bionique, au point qu'elle a fini par lui dire, excédée, qu'il n'avait qu'à télécharger la notice si ça l'intéressait tant.

— Ta mère tient le coup ?

Leyla s'est assise à côté de moi, profitant de ce que les autres écoutent Théo et Léonore faire leur numéro pour me prendre à part.

Je ne sais pas comment elle se débrouille, elle sait toujours exactement à quoi je suis en train de penser.

Notre complicité remonte à l'enfance. On l'a alimentée avec une constance, un sérieux presque, qui contraste avec les différents états dans lesquels on s'est trouvées ensemble, surtout pendant ma période déglingue. Étant mon aînée d'un an, elle a toujours plus ou moins pris le rôle de protectrice avec moi, ou de confidente, ou d'ange-gardien. Elle m'a ramenée à pas d'heure soûle et beuglante un nombre incalculable de fois, complice de mes éclats, m'y accompagnant sans craindre d'être entraînée dans mes chutes – elle pouvait, elle, compter sur cet ancrage dans le réel et sur cette stabilité qui me faisaient défaut.

Leyla est la constance même. Elle pose sur le monde son regard vert puissant, avec calme et passion, et sur son visage très pur, sculpté, les émotions viennent apparaître par touches précises à mesure que ses pensées les font naître en elle, pour étinceler jusque dans la masse de ses cheveux frisés. Leyla est un esprit qui s'émeut.

Un esprit suave.

Quand Théo lui a annoncé la nouvelle, elle l'a laissé patiemment dérouler son « speech catastrophe », enregistrant chaque étape du propos (*maladie, très grave, cancer, ne pas compter sur une guérison, avancer étape par étape, accouchement prématuré, commencer la chimio, se préparer au pire, tous ensemble*), puis elle a simplement répondu : « OK, je serai là », et Théo savait que c'était vrai, qu'il pourrait s'appuyer sur elle sans restriction. Et au passage, qu'il n'aurait pas besoin de lui répéter les infos, vu qu'elles étaient bien à l'abri, désormais, classées et assimilées par le fantastique cerveau de Leyla, qui s'attachait déjà à les transformer en émotions – en armes vivantes.

On ne s'est jamais fait de câlins ou de papouilles, elle et moi, on n'a jamais passé d'après-midis à se natter les cheveux, rien de ce genre-là, on n'a jamais été des *douces*, mais on se comprend au premier regard.

— Ça va, je crois. Enfin, tu sais comment ils sont, elle et Papa, c'est toujours difficile de savoir ce qu'ils pensent. Mais ma mère a vu House, j'ai l'impression qu'elle a confiance en lui. Ils sont partis tout à l'heure, juste après qu'on m'a posé ma perf.

Leyla ajuste son regard qui, telle une flèche, monte vers le petit sac rempli d'un brasier transparent. Ça paraît si inoffensif ! On dirait de

l'eau... Mais une eau dans laquelle personne n'aurait l'idée de tremper un orteil. J'imagine une mixture qui tient à la fois de la potion magique et de l'acide corrosif ; le sang du dragon dans lequel Siegfried fut plongé, bébé. On peut, en fonction de la chance que l'on a, en sortir doté de forces nouvelles ou au contraire, dépouillé de sa peau, écorché vif – à l'agonie. Je mise sur la première option.

— On va prier très fort pour que cette veine tienne le coup, d'accord ? m'a dit Dr House après avoir vérifié que la perfusion était bien installée.

Le problème, quand vous êtes « scopée », c'est-à-dire reliée à tout un tas de machines qui mesurent votre rythme cardiaque et mille autres choses, c'est que vos réactions se lisent directement sur grand écran. La ligne jaune a piqué un sprint dans les hauteurs et, de surprise, j'ai eu un faux mouvement qui a détaché l'un des fils – provoquant une série de bip.

Dr House a appuyé sur un bouton, les bip se sont arrêtés.

— Y a quoi là-dedans, au juste ? j'ai repris en désignant le sachet.

— De la grosse artillerie, il a répondu (et cette fois, pas de doute, l'esquisse de sourire était là).

— Ça va, j'ai de bonnes veines, j'ai dit.

Il a hoché la tête, très grave d'un coup.

— On dirait bien. Apparemment, votre veine cave a réussi à se fabriquer toute seule un réseau de veines alternatives. Sans ça...

— Je serais déjà morte.

Il a de nouveau hoché la tête, soulagé qu'une patiente lui facilite la tâche, pour une fois. Moi, j'étais fière de lui prouver que je n'avais pas peur. Ni de ses histoires de veines alternatives ni des produits aux noms compliqués qui composaient le sang du dragon.

Théo, assis à côté de moi, est descendu de ses nuages.

— Ben merde, c'est fou ce que tu as comme ressources !

On a fait les malins un moment, et puis le docteur est parti. Pendant trois heures, on a regardé le goutte-à-goutte s'écouler, religieusement, en se tenant la main. Théo ne le disait pas, mais je sais aujourd'hui que des images complètement folles le traversaient – ma veine éclatant brusquement sous le flux brûlant de la chimio et le brasier se répandant à travers tout mon corps comme du napalm, ou bien mes yeux devenant vitreux d'un coup tandis que je porterais la

main à mon cœur, victime d'un arrêt cardiaque.

Depuis que je le connais, il joue au soldat tué par un sniper, c'est encore un de ces trucs de gosse qu'il adore : il marche et, soudain, se fige en se cabrant, frappé par une balle imaginaire, et puis il s'écroule en murmurant : « Le trésor... il est caché... dans... », et il ferme les yeux en posture de Dormeur du val.

Je pense qu'il n'osera plus trop faire cette blague pendant quelque temps.

— Clément, sérieux, sors-moi cette chemise de ton pantalon, tu ressembles à rien !

Ça, c'est mon lutin. Rouvrant les yeux, je retrouve les joyeux drilles qui ont visiblement troqué le Fanta pour quelques bières. Leyla est toujours assise à côté de moi. Elle m'a regardée sommeiller, sereine, comprenant que j'avais accumulé assez d'angoisse pour m'endormir en plein milieu d'une conversation. Elle comprend toujours tout.

— Excuse, je suis tombée comme une masse...

— Oui, oh, je m'offusquerai une autre fois. House t'a parlé de la suite ?

— Juste un peu. « Une étape après l'autre » : je suis sûre qu'il s'est fait tatouer ça sur le torse ! Mais ça va, je l'aime bien. D'après ce que j'ai compris, je dois garder la perf pendant encore trois jours, le temps qu'ils aient fait passer toute la chimio. Et ensuite, j'ai trois semaines sans rien. C'est là que les premiers effets risquent d'arriver. Les cheveux, et surtout...

— L'aplasie ?

— Ah, Yanis t'a briefée !

Le grand frère de Leyla est étudiant en médecine. C'est une méga-tronche, comme elle, et quelqu'un de génial, comme elle, même si on est un peu moins proches. Théo le compare tout le temps à Red Richard alias Mr Fantastic, qui est donc le chef des Quatre Fantastiques, et aussi un gugusse capable d'étirer toutes les parties de son corps (le concept ne manque pas d'offrir à mon lutin des sujets de blague inépuisables).

J'imagine parfois les week-ends familiaux de Leyla et Yanis comme des conférences ultra-pointues où les spéculations sur le bien-fondé de l'application de la métaphysique au réel côtoient les dernières

recherches consacrées aux transformations moléculaires du génome.

— Voilà : l'aplasie. Ça n'arrive pas à tous les coups, mais quand ça arrive, c'est flippant. Les globules rouges et blancs peuvent chuter en masse, les plaquettes aussi, et dans ce cas...

— ... tu peux mourir d'un rhume. Yanis m'a expliqué. Il a élaboré toute une métaphore alambiquée à propos d'une digue qui cède aux assauts des vagues, enfin je ne sais plus.

— Ça ne m'étonne...

— *Aaaaaah !*

Théo s'écroule au pied de mon lit.

— Lutin !?

Leyla se lève, inquiète. Derrière elle, les autres se précipitent.

Théo se redresse alors, une main crispée sur la poitrine, l'autre agrippée aux barreaux de mon lit, roulant des billes avec une grimace horrible.

— Ils m'ont eu, putain ! Moineau, n'oublie pas... Le... Le trésor... Il est caché dans...

— Dans ton cul !! assène Léonore en lui collant une baffe sur le crâne. T'es pas dingue de faire cette blague ?

Il ressort sa tête de petit garçon qui a fait une bêtise.

— Je m'étais dit que c'était une bonne façon de dédramatiser.

Leya et Léonore m'envoient un même regard consterné tandis que les garçons pouffent. Finalement, j'avais tort.

Je suis plutôt contente d'avoir eu tort.

\*  
\*   \*

Le réveil sonne, Théo jaillit de son lit. Depuis quelques jours, il est retourné à l'appartement – Simon ne pouvait pas rester éternellement chez sa mère.

Théo a expliqué à notre petit prince que j'étais « très malade ». Ça veut dire quoi, très malade, à 3 ans ? Ça voulait dire, dans l'immédiat, que je devais rester encore un bout de temps à l'hôpital, pour qu'on s'assure qu'il n'y ait pas d'aplasie – ou, dans le cas contraire, pour que je sois mise en chambre stérile pour limiter les risques d'infection.

Ça voulait dire aussi que quand Maman rentrerait, elle serait sûrement très fatiguée, que peut-être elle n'aurait plus ses cheveux, qu'elle aurait envie de vomir et qu'il ne faudrait pas faire trop de

bruit, de façon à ce qu'elle se repose.

— Maman va devoir se reposer beaucoup, d'accord ?

— Moi je fais les siestes à la crèche !

— Voilà. Eh ben Maman, elle va prendre des médicaments qui lui donneront beaucoup envie de faire la sieste. On lui fera plein de bisous pour qu'elle se sente bien et on l'aidera à manger et à se reposer.

— Moi je fais les siestes à la crèche !

Là-dessus, Simon part joyeusement taper à coups de cuillère sur ses petites casseroles en plastique.

— Si tu as des questions, mon chéri, tu me dis. Je te répondrai toujours.

— Oui, oui, des questions, des questions !

Bam bam les casseroles, au son de *Viens mon petit ours* braillé à pleins poumons. Et, bon, comme on n'est pas dans un film américain, Théo se dit qu'il se contentera de ça pour l'instant.

— Tout à l'heure, je vais voir ta petite sœur, tu sais ? C'est Léonore qui te garde, la crèche est en grève. Mais je rentrerai dans l'après-midi : je ne vais pas au travail, aujourd'hui.

La veille, Théo a reçu un mail de Franck sur sa boîte pro, envoyé à 7 heures du matin. Sujet : « horaires ». Il a senti son cœur s'arrêter, la réalité se rappelait à lui avec son lot de contrariétés et d'exigences du monde adulte.

Forcément, il avait des horaires à respecter, des articles à rendre, il ne pouvait pas faire le touriste à la rédac éternellement et, jusqu'à preuve du contraire, l'amoureux de la femme malade n'a pas droit à un congé maladie longue durée. Franck avait toujours été sympa, ouvert, mais ça restait son patron, il avait un journal à faire tourner.

*Et merde*, s'est dit Théo. Comment est-ce qu'il allait gérer tout ça en même temps – mon cancer, les visites à Camille, le quotidien avec Simon et en plus les horaires de boulot ? Ça lui a paru insurmontable.

Sueur au front, il a cliqué sur le mail.

*Théo,*

*En ce moment, ta seule et unique priorité est d'être auprès de Sarah et des enfants. Tu aménages tes horaires comme tu veux, tu viens à la rédac quand tu peux.*

*Avec l'équipe, on va se mettre en ordre de bataille pour faire le boulot.*

*Tout le monde est prévenu.*

*Franck*

Ce « Tout le monde est prévenu » arrache un immense soupir de soulagement à mon lutin. Il voudrait courir jusqu'au bureau de Franck pour se jeter dans ses bras et le remercier de *comprendre*. Mais ils ne font pas ce genre de chose, alors il écrit juste « MERCI », en majuscules, tape sur « envoyer » en espérant que son patron entendra ça comme un cri de gratitude assez tonitruant pour faire péter les fenêtres de la rédac.

On sonne, Théo court ouvrir. Léonore lui ouvre les bras.

— Salut, je suis à la bourre, excuse. Où est mon filleul unique et préféré ?

— Merci du coup de main. Mon grand, Léonore est là.

— Léonore, Léonore !

Bam bam les casseroles.

\*  
\*   \*

J'ai posé le plateau sans y avoir touché, à part la pomme et le yaourt. L'odeur de plastique des plats en barquette me file la nausée, un cauchemar. Théo m'a promis de se mettre à la cuisine pour « m'améliorer l'ordinaire » – sachant qu'il s'est toujours nourri de frites et de steaks surgelés avant de me connaître, ça risque de prendre un peu de temps pour ressembler à quelque chose, mais j'apprécie l'idée.

Seule dans ma chambre qui ressemble maintenant à un petit bureau (Théo m'a apporté des fringues, mes livres et mes dossiers de prod), je m'active sur un projet de documentaire pour empêcher mes pensées de revenir sur le même sujet, en boucle : voir Camille, et lutter contre cette saloperie qui est en train de me ronger. Qui a déjà commencé à me faire maigrir.

Une copine post-hippie, Esther, m'a conseillé de me concentrer quinze minutes par jour sur la tumeur, en m'appliquant à « la faire réduire mentalement jusqu'à l'anéantir ». Il paraît que ça donne des

résultats probants. J'ai essayé un temps d'imaginer une sorte de flaque noire dégueulasse en train de se recroqueviller sous l'action du sang du dragon (Dr House m'a appris, au détour d'une conversation, que la saloperie était plutôt de couleur blanche, en réalité, ce qui m'a pas mal déconcertée). Mais vraiment, je ne suis pas une hippie dans l'âme, toute cette boutique *new age* m'emmerde. Pareil pour les décoctions et autres sachets de curcuma qu'elle a déposés sur ma table de chevet et qui, selon elle, sont des médicaments naturels mille fois plus efficaces que la merde qu'on m'inocule dans les veines. Elle a sûrement raison, mais aucune des deux Sarah n'a envie d'y croire. Je fais ce que House me dit, en bon petit soldat.

Le voilà qui entre. À l'heure du déjeuner, c'est bizarre... J'ai un peu envie de me foutre de lui, avec sa démarche faussement cool et ses mains à moitié enfoncées dans ses poches – « *Alors James Dean, tu m'emmènes dans ta Porsche 550 Spyder ?* »

— Rassurez-vous, il me dit, c'est une visite de courtoisie.

Ça alors ! J'ai droit à un traitement de faveur. Remarque, je dois le changer de ses petits vieux habituels ; on a beau vivre à une époque où les jeunes gens ont du mal à faire des bébés et où les femmes chopent des cancers avant 40 ans, mon cas reste rare. Pour l'instant.

— Je peux m'asseoir ? il demande.

— Bien sûr ! Attendez, je range mes dossiers.

— Vous travaillez dans le cinéma, c'est ça ?

— Oui, enfin, la production de documentaires.

— Ah oui.

Haha ! Ça, c'est un « Ah oui » qu'il a dû entendre souvent, lui-même, quand il annonce aux gens que son métier, c'est oncologue. Là encore, je suis tentée de le charrier, mais je me retiens. Et puis, il veut peut-être me parler de quelque chose d'important.

— Bon. Est-ce que vous avez des questions sur ce qu'on est en train de faire ? Je sais qu'il faut du temps aux patients pour assimiler les informations.

— Non, ça me semble clair. On a fait la première chimio, je suis en observation pour voir comment ça évolue. Les effets secondaires et autres. Et vous ne pouvez pas me guérir.

Elle m'a échappé, celle-là. Il cherche une position, se rassoit mieux, puis répond :

— Le mot « guérison » ne fait pas vraiment partie de mon



vocabulaire en ce qui concerne le cancer. Votre carcinome...

— C'est le petit nom de mon cancer du ris-de-veau ?

Esquisse de sourire.

— Voilà. Le but de ce traitement est d'obtenir une rémission ; si la chimio agit comme on l'espère, on pourra réduire la tumeur de façon à écarter les risques qui vous menacent en ce moment même.

— Et pourquoi on ne m'opère pas ?

Il réprime un soupir. Mais après tout, je ne vais pas passer ma vie à lui faciliter la tâche.

— On ne peut pas vous opérer parce que la tumeur est beaucoup trop grosse, et très mal placée. Je sais qu'il y a énormément d'informations à gérer, que cela fait un grand choc. Seulement, ce qu'il faut, c'est procéder par étapes. Garder la tête froide. Même dans mon équipe, j'ai dû calmer un peu les esprits. Voir arriver une femme jeune, enceinte, la veille de Noël, ça a beaucoup affecté certains internes et...

— Rassurez-vous, je garde la tête froide. Mon fils me manque, ma fille que je n'ai presque pas vue me manque et j'ai très peur de mourir, mais j'ai choisi de me battre, pour eux. J'ai deviné que vous aviez dit des choses à Théo qui l'ont inquiété, même s'il ne m'en a pas parlé... Ce que je tiens à vous dire, moi, c'est que je ne veux pas qu'on me mente. Je veux que vous me disiez la vérité, toujours.

C'est un moment très bizarre. En fait, je ne sais pas bien pourquoi il me rend visite, ce qu'il attend de moi. Le visage de House est assez indéchiffrable pour que, même en le revoyant, je ne puisse pas en savoir plus sur ses intentions réelles. Je suppose que Théo aurait dit que le génial docteur est venu s'assurer que j'avais de quoi tenir le coup pour la suite, voire me mettre le pied à l'étrier s'il m'avait sentie trop abattue.

Pour ma part, je crois simplement que le bon docteur avait besoin de parler à quelqu'un qui ne sache pas ce qu'est un carcinome.

Soudain, je sens monter une violente quinte de toux ; Dr House attend patiemment, ses yeux inquiets sur moi, qu'elle soit passée. Puis il reprend :

— Vous pouvez compter sur moi là-dessus, madame Dorneval. Comment est-ce que vous vous sentez ? Je vois que vous êtes assez encombrée, il faut tousser, c'est important. Des nausées ?

— Un peu. J'ai essayé de manger, mais – pardon –, c'est vraiment

dégueulasse.

— Je sais bien, mais il faut vous forcer. Mangez par petites portions, n'importe quoi, à n'importe quelle heure de la journée, tout ce qui vous fait envie, mais mangez. Vous allez en avoir besoin.

— Oui, Théo n'arrête pas de me le répéter...

— Il a raison. Il est très, hum, exalté, non ? Ça va être dur pour lui aussi, il a les enfants à gérer. Il faudra qu'on l'accompagne, autant que possible.

— Bon courage : ce sera plus difficile qu'avec moi, je pense ! Théo, vous savez, il est sûr qu'on va y arriver. Théo...

— C'est le chevalier Condé qui va vous sauver.

Je souris.

— Oui, c'est comme ça qu'il se voit. Il a beaucoup d'énergie.

House secoue la tête, semblant soupeser l'information. Et reste assis là, silencieux.

Bon, c'est pas que je m'ennuie, mais...

— Docteur, vous savez si on peut avoir Internet, ici ? Je voudrais contacter un réalisateur et il n'est joignable que par mail.

À son expression, je me doute qu'on ne lui demande pas souvent ce genre de chose, surtout pas si peu de temps après l'annonce de la maladie ; là encore, j'en tire une certaine fierté.

\*  
\*   \*

Dans les trajets, Théo voit des signes. Partout. Une affiche de pub dont le slogan est « *La victoire est au bout du chemin* », un passant réjouï parce qu'il vient de trouver un billet de 10 euros par terre, deux amoureux qui se réconcilient dans le bus... Les projecteurs du monde lui semblent braqués sur lui. Au fond de son crâne tourneboulé, il est convaincu que le secret de notre histoire terrible et extraordinaire se niche quelque part, tel un trésor, à qui saurait le débusquer – et pour cela, il faut garder les yeux ouverts.

Alors il laisse traîner ses yeux partout, il compte ses pas en marchant, il décrypte de complexes codes de couleur inscrits sur les pavés de la ville, se réjouit lorsque les paroles d'une chanson qu'il écoute lui paraissent révéler quelque chose de positif sur ce qui me guette.

Il faut dire que les signes positifs, les vrais, se font attendre. J'ai

beaucoup maigri et il le sait ; la grossesse avait caché cette réalité, mais elle devient de plus en plus évidente et je n'arrive pas à reprendre de poids, malgré les provisions qu'il m'apporte avant et après ses passages à la rédac.

Il court tout le temps. Il court de l'appart à la crèche, de la crèche à l'hôpital, de l'hôpital à la maternité, de la maternité à la crèche et de la crèche à l'appart. Où, finalement, après avoir reçu la visite d'un copain ou de Léonore, il s'endort comme une masse. (C'est une chose qu'on a en commun, lui et moi : tout le temps que durera l'épreuve, jusqu'au bout et à l'exception de la toute première nuit, on aura toujours dormi comme des bébés, même aux veilles des événements les plus cruciaux.)

Dans son lit, quand il ne dort pas, il lit – des histoires toutes plus atroces les unes que les autres, toute la série des *Walking Dead*, *La Route* de Cormac Mc Carthy, des romans d'apocalypse hyper-violents.

— Des histoires de survie, justement ! il a expliqué à Yanis, un jour que Leyla et lui venaient me rendre visite dans ma chambre. Ça paraît dingue mais ça me galvanise, de voir des personnages se battre dans des situations extrêmes, ça nourrit mon combat et c'est comme si j'allais puiser dans leurs aventures pour...

— Oui, tu t'évades, quoi.

C'était un bon résumé. Mon lutin court, pas pour fuir mais pour foncer tête baissée dans le danger ; il s'évade dans le combat pour ne pas s'effondrer de peur ou de fatigue. Le trajet *entrée de l'hôpital, petit square, passage piétons, restau au coin de la rue, poissonnier, magasin de jouets, maraîcher, place principale*, il l'effectue à une vitesse supersonique, négociant des virages serrés en automate, d'un pas vif et claquant. Il ne se perd plus jamais dans les couloirs de l'hôpital ni dans ceux de la maternité.

À la maternité, où il arrive justement, il enlève son manteau dès l'ascenseur, parce qu'il sait qu'il va devoir, une fois à l'étage de Camille (« soins intensifs » – il mettra une éternité à comprendre que c'est l'équivalent de « réanimation »), enfiler une blouse, une charlotte et un masque. Puis il ira la voir dans son petit aquarium, dont il pourra l'extirper le temps d'un câlin, de mots murmurés, d'une chanson.

*Oh, Lord.*

*Into my arms...*

Il caresse sa tête blonde toute ronde, berce ce corps si frêle, si léger. Ensuite, il la replace avec soin à l'intérieur de son cocon de verre, qu'il a tapissé de photos de nous deux, souriants, au soleil, en des temps plus heureux. Les infirmières lui ont assuré que c'était important. Il la filme alors avec sa petite caméra, en chuchotant toutes sortes de bêtises sur notre poisson sauvage, notre crapaud plissé, notre tigre de métal (son signe astrologique chinois, paraît-il) qui franchit peu à peu ses propres étapes. Hier, on lui a enlevé sa sonde gastrique. Elle est encore sous oxygène, mais les médecins disent que c'est un grand pas et qu'elle pourra bientôt sortir.

Puis Théo range sa caméra, sort des soins intensifs, ôte son uniforme bleu, remet son manteau. Il a juste le temps de passer m'embrasser avant d'aller voir House dans son bureau – ils font un point ensemble le lundi sur « la situation ». Il me jure qu'il ne s'y dit rien de capital, mais j'ai quand même fini par remarquer qu'il ne repassait jamais me voir après.

À présent, je sais pourquoi : il en sort à bout de forces et ne veut pas que je le voie dans cet état.

Ces rendez-vous sont devenus une mécanique bien réglée. Il entre dans le bureau avec la trouille au ventre et l'envie d'en découdre, parce qu'il se prépare à se bagarrer à coups de mots avec le bon docteur, qui commence toujours par lui rappeler à quel point la situation est grave, alarmante, sombre.

— Mais elle supporte bien la chimio, non ? Elle n'a pas fait d'aplasie et elle respire mieux !

— Elle est sous oxygène, ne l'oubliez pas. La situation n'est pas bonne du tout. Pour l'instant, elle tolère la chimio, mais les effets vont s'accumuler, je veux que vous en soyez conscient. Elle est en danger de mort constant. Vous avez remarqué qu'elle a beaucoup maigri, et elle a du mal à s'alimenter... Monsieur Dorneval (comme Théo ne l'a jamais détrompé sur ce point, le docteur continue de l'appeler comme ça ; d'une certaine manière, il aime bien), vous devez comprendre que votre femme peut mourir du jour au lendemain.

Généralement, à ce stade, l'échange se durcit et les répliques

s'accélérent. Le ton ne monte pas vraiment, mais il est clair que la discussion se tend. Et à chaque fois, au bout de quelques phrases, Théo reprend l'avantage, comme au tennis – il ne joue jamais mieux que quand il est acculé, au bord de la défaite.

Brusquement, il se redresse.

— Oui enfin, c'est pareil pour vous, pardon...

— Comment ça ? s'étonne le docteur.

— Je veux dire, je ne vous le souhaite pas, mais vous pouvez très bien vous faire renverser par un camion en sortant de l'hôpital. On est tous menacés de mort à chaque minute !

Dr House balaie la riposte une fois, deux, puis la séance change petit à petit de couleur. De catastrophique, la situation devient *compliquée* ; il ne faut pas céder à de faux espoirs, il faut rester conscient de la gravité de la maladie, il ne faut pas brûler les étapes.

Bref, il faut se battre.

Théo a eu ce qu'il voulait : son couloir. Là où il peut puiser dans sa force noire pour se répéter que tant que je ne suis pas morte, je peux vivre ; et donc, je vais vivre. Il ne sait pas comment ni quand, il n'a pas *le droit* de se demander comment ou quand, mais la victoire reste une possibilité, une paillette de lumière loin au bout du tunnel. Son trésor.

## Les bonshommes bleus

Février.

Ça y est, j'ai une tête de meuf qui a le cancer. Depuis quelques jours, je commençais à perdre des cheveux par poignées, dans le lavabo de la mini salle de bains attenante à ma chambre. J'ai demandé à Théo de venir avec sa vieille tondeuse d'ado pour accélérer le travail.

Il s'y est attelé et, contre toute attente, ç'a été un moment très chouette, très doux. L'occasion d'un contact presque sensuel (depuis combien de temps est-ce qu'on n'a pas fait l'amour ? Je n'ose pas penser à mon corps dévasté, heurté, enlaidi par la maladie), tandis qu'il faisait glisser sa main du haut de mon front jusqu'à ma nuque pour guider le ronron de la tondeuse. Il me picorait de baisers en m'appelant sa punkette, son moineau, sa guerrière.

Je me regarde dans le miroir moucheté de la salle de bains... Franchement, ça ne me va pas mal. Ça me fait une tête carrément *badass*.

— Tu me prends en photo ? On va en faire une belle.

— Grave !

Je tords la bouche pour imiter la grimace de Sid Vicious et tends un bon doigt d'honneur à son portable. Clic.

Il l'envoie aux 76 destinataires réguliers de ses sms, répartis dans différents groupes (Amis, Potes, Famille, Boulot), qu'il informe quasiment chaque jour de la situation.

*Hier, petit coup de stress car Sarah a eu une sensation*

*d'étouffement – il a fallu l'intuber en urgence, mais tout va mieux. Le kiné respiratoire, qu'elle trouve très sexy (Juan, beau Brésilien de 2 mètres), lui apprend à tousser comme il faut.*

*Avis à la population, on recherche de bons petits plats pour qui voudra bien apporter une quiche, ou de la soupe, des choses faciles à manger car Sarah a énormément de mal à se nourrir et cela devient inquiétant.*

*Hello à tous, les visites sont possibles mais, pour celles et ceux qui voudraient venir voir Sarah, sachez juste qu'elle est en chambre d'isolement, elle a eu une chute de globules rouges suite à l'aplasie provoquée par la deuxième chimio... Il faudra donc vous déguiser en bonhomme bleu, avec le masque et la charlotte : pas de bisou ni de câlin !*

Il conclut tous ses messages par un « Haut les cœurs » vociférant qui lui semble approprié. Pas trop d'espoir, pas d'abattement.

— Hop, c'est envoyé. J'ai mis « Prête pour la guerre » en sous-titre.

— En attendant, j'ai toujours mes poils aux jambes, c'est super injuste : j'aurais au moins pu avoir droit à une épilation gratuite, merde !

— T'es belle. Franchement, ça te va hyper bien.

— Tu parles, j'ai l'air de sortir d'Auschwitz. T'as vu mes côtes ? J'ai l'impression d'être un squelette, c'est horrible.

— Ben, je sais que tu le sais, mais..., il faudrait vraiment que tu fasses des efforts pour manger.

Bim, la colère jaillit.

— Mais J'ESSAIE, putain ! J'ai envie de dégueuler tout le temps, mais j'essaie, OK ?!

Mes lèvres tremblent de rage, je sens la chiale arriver. Bah ouais, on ne peut pas passer notre temps à faire des blagues et à trinquer au Fanta, forcément. C'est quand même la merde, ce qui nous arrive. J'étais une jolie jeune future maman, je ressemble à un futur cadavre. Je ne vois pas comment il pourrait me désirer, avoir même envie de m'embrasser... J'ai l'impression de partir en morceaux. On n'en voit pas le bout et, pour l'instant, on n'a pas l'ombre d'un indice sur les effets de la chimio, à part que je suis épuisée, pâle et amaigrie, que j'ai

tout le temps le cœur au bord des lèvres et le sentiment que tout s'empire de jour en jour. On ne peut pas dire que ça donne envie d'y croire.

Théo persiste à dire qu'il faut avoir confiance. Dr House n'a pas voulu faire de radio après la première chimio. On en fera une plus tard, quand on aura plus d'éléments d'analyse, « pour voir, juste pour voir où on en est, je ne veux pas que vous vous focalisiez là-dessus ! » répète-t-il.

T'en as de bonnes, mec !

Mon lutin m'attire dans ses bras, me laisse pleurer tout mon soûl. Les larmes ont fini par prendre le dessus. Il relève mon menton d'un geste doux, pour me dire :

— Bientôt, tu pourras voir Camille, mon amour. Elle est géniale, elle fait presque 2 kilos maintenant et normalement, je vais pouvoir lui donner le biberon ce soir. La cheffe de la maternité m'a dit qu'elle pensait qu'elle pourrait sortir d'ici quelques jours.

Voir Camille. Ces deux mots m'irriguent tout entière d'un flux d'énergie torrentiel, j'ai envie d'éclater de rire, de courir, de voler ! Voir Camille... Il ne faut pas trop y penser pour l'instant. Il ne faut pas brûler les étapes, au risque de se brûler les ailes, comme dit House. Si je tiens le choc, je pourrai la voir, la prendre dans mes bras. La voir !

— On fait l'envol ? je murmure, toujours gênée de lui demander ça.

Théo acquiesce, mais il est interrompu par une rafale de sms – les réponses de nos proches à ma nouvelle tronche. Il m'en lit quelques-uns, drôles ou émouvants. On se recueille autour de ces flopées d'amour balancées par les ondes.

*Chers amis, félicitations pour cette nouvelle coupe de cheveux très réussie. Vous êtes formidables. Quant au crabe, il ne perd rien pour attendre : vous vaincrez.*

*Forza !!*

*Sarah, Théo. Je suis actuellement à Rome, dans un des plus beaux musées du monde, et je ne regarde pas du tout les tableaux de la Renaissance, je me fous des chefs-d'œuvre de Michel-Ange : je ne pense qu'à vous.*



*Sarah n'a jamais aussi bien porté son nom : bravo à la Terminator de Toussaint ! On vous aime.*

*On vous aime.*

*Nous vous aimons.*

*Je vous aime.*

*On t'aime !*

*On vous aime.*

*Tout notre amour dans cette épreuve.*

— Je suis sûr que les résultats seront bons, me dit Théo. C'est obligé, vu la façon dont t'as dérouillé avec cette chimio. Ça marche. C'est obligé que ça marche.

Pour éviter de baisser les yeux sur mes jambes moches et maigres, je lui rends son regard.

— J'espère. Tiens, en parlant d'espoir, j'ai décidé d'écrire un feuilleton que j'enverrai aux gens pour leur raconter ce qui m'arrive. Un épisode par semaine, si j'arrive à m'y tenir. Ça te fera ça de moins à faire, et puis je crois que j'en ai besoin.

— Oh, c'est... c'est super.

— Je pense que ça peut être assez marrant. Ça s'appelle « Esperate Housewife ».

— Haha, j'ai hâte de lire ça !

Il vient s'asseoir à côté de moi, pose son menton sur mon épaule.

— Allez, ferme les yeux. Attention : on ouvre la fenêtre et wouuuuuf, on se tire, ciao les blouses blanches !!! On se fait la belle ! Et hop, on s'élève au-dessus de la cour et on monte, on monte...

\*  
\*   \*

Les pleurs de Camille tirent Théo du lit, où il dormait si bien. Comment une si petite chose peut-elle faire autant de bruit ? Il ne se rappelle pas que Simon ait eu un tel coffre à son âge... Cela dit, c'est

bon signe, ça prouve que ses poumons se sont bien développés.

Ça fait une semaine qu'elle est de retour à l'appartement. Théo a sacrément progressé en cuisine, il enchaîne les machines, la vaisselle, les bains et les repas avec méthode et vélocité, toujours à cent à l'heure. Il ressent un peu d'embarras, parfois, en songeant qu'il aura fallu ça pour qu'il apprenne à s'occuper d'un foyer comme un homme.

Bon, ce n'est peut-être pas nickel si on regarde dans les coins, mais il s'en sort pas trop mal et sa blanquette de veau est une merveille – il m'apporte des barquettes de ses chefs-d'œuvre pour m'inciter à manger, son obsession permanente (et un de nos rares sujets de dispute, quand je craque parce qu'il ramène toutes les conversations là-dessus).

Dans le coaltar, il titube jusqu'à la chambre où Camille pleure, la bouche et les yeux ouverts en grand, tempêtante. Au passage, il jette un coup d'œil à celle de Simon : le petit prince dort. Ça tient du miracle, sa sœur ne le réveille jamais.

Il la prend, la berce. Les premières secondes, elle se calme et il sent le soulagement le gagner – sa fatigue est colossale, il a tellement besoin qu'on lui foute la paix, et qu'on le laisse dormir, bordel !

Le problème est que Camille sent tout ce qui l'anime, au point qu'il a l'impression, parfois, qu'ils sont scopés l'un à l'autre. Avec elle, l'épuisement aidant, il a renoncé à tous ses grands principes sur la Vie Nocturne du Bébé – ne pas le faire dormir dans notre lit, ne pas « céder » aux cris, préserver un espace parental ; il lâche tout, la garde avec lui et ils dorment, enchevêtrés telles deux créatures sylvestres, son bout de brindille s'accrochant à ses cheveux de lutin, sans se déranger.

La plupart du temps.

Cette fois, Camille ne se calme pas. Il tente un biberon, qu'elle engloutit... avant d'en recracher la totalité dans un geyser digne de *L'Exorciste*. Les hurlements redoublent à faire trembler les murs, Théo se dit que si jamais Simon se réveillait à son tour, il craquerait, là, d'un coup, et que ça donnerait un de ces faits divers sordides comme on en lit parfois dans la presse, *Une femme jette son bébé par la fenêtre, Un ouvrier s'aperçoit qu'il a oublié son fils dans sa fourgonnette, Enfant secoué : les lésions sont irréversibles...*

Plus il tente de la bercer et plus les idées noires, qui jaillissent en lui de partout, accélèrent ses mouvements, accentuent sa nervosité et

sa peur ; comment il va faire, demain, s'il n'a pas dormi de la nuit, pour assurer l'habituel trajet rédac-hosto-crèche ?

Il ne la berce plus, il la serre de plus en plus fort, contre son cœur, pour l'apaiser mais surtout pour étouffer ses cris, ne plus les entendre, pour trouver du repos, la faire taire, du repos, du...

Il se fige ; il est en train de lui faire mal.

Une honte immense tombe sur lui. Qu'est-ce qu'il allait faire ?!

À bout de ressources, il dépose son précieux petit bébé dans son berceau – non, c'est faux : il la jette dedans, pour la sauver de la violence qui le gagne – et il marche à reculons, glacé, secoué de tremblements, en proie au vertige. Il inspire fort, tente vainement de se calmer, referme la porte le plus doucement possible sur les cris de sa fille (qui, presque aussitôt, s'estompent), se retourne – et balance un grand coup de poing dans le mur du couloir.

Le mur gagne, évidemment.

— Ah, le CON !!

Il observe son poing crispé, qui vibre comme un élément détaché de son bras. La douleur tinte jusque dans ses tempes mais, en un sens, son geste a eu l'effet espéré : il est calmé. En tétant ses phalanges qui bleuissent déjà, il s'aperçoit qu'il saigne. Il en gardera une petite cicatrice toute sa vie, comme un rappel à l'ordre.

Il mettra beaucoup de temps, mon pauvre, pauvre lutin, avant de pouvoir regarder cette main sans gêne.

Ce qui l'inquiète parfois, c'est l'idée de s'être mis à dérailler sans que personne, et surtout pas lui, ne s'en rende compte. Tout le monde admet qu'il mène une vie de dingue, on le plaint, on l'admire, il impressionne et, à dire vrai, c'est quelque chose qui lui plaît ; mais il a parfois peur de se retrouver brusquement dans un de ces films à twist typiques des années 1990, *Fight Club*, *Memento*, qu'il a tant aimés plus jeune, ces thrillers parano dans lesquels le héros enquête sur un tueur qui s'avère n'être nul autre que lui-même, sa part d'ombre qui, parfois, prend le contrôle.

(Je sais : je viens de vous spoiler deux super films d'un coup. Privilège des morts !)

Si Théo redoute confusément ce genre de retournement fatal, c'est parce que son cerveau, de fait, est surboosté par le stress et la fatigue, et qu'il arrive qu'il ne se reconnaisse pas lui-même. À la rédac, il boucle en une heure des articles qui lui en demandent habituellement

le triple, il a l'impression d'avoir en tête la totalité des dossiers en cours, d'être infallible, une machine mémorielle, un cerveau dopé.

— Ta concentration est décuplée, lui a expliqué « Mr Fantastic » Yanis. C'est un phénomène qui s'explique assez facilement, en fait : les neurones sont...

— Yanis, intervient Leyla, Sarah vient de s'endormir, parle moins fort.

— Oui, pardon, dit Yanis en réajustant ses lunettes du bout du doigt.

Ils sont tous les trois autour de moi, déguisés en bonshommes bleus. On m'a remise en isolement, mes globules ayant dégringolé de façon alarmante. Théo a même été appelé d'urgence à l'hôpital car on a craint le pire.

Finalement, le pire n'est pas arrivé. Je suis séchée, essorée mais encore vivante.

\*  
\*   \*

Esperate Housewife, saison 1, épisode 4.

*Previously dans Esperate Housewife : après une cure de chimio particulièrement hardcore qui l'avait laissée sur les genoux, Sarah reprenait du poil de la bête...*

Bonjour à toutes et à tous,

La journée n'avait pas bien commencé, avec un 38 de fièvre qui n'augurait rien de bon, mais ça s'est plutôt amélioré par la suite...

À la faveur de la montée de mes globules blancs (les vaillants soldats sont revenus à 3 000 têtes, belle perf les gars), et malgré une petite baisse de mes plaquettes et de mon hémoglobine, je suis sortie de l'isolement. J'en ai profité de suite, quoique masquée, pour sortir *enfin* à l'air libre : ma première promenade à pied, reliée à ma perf roulante, en compagnie de Leyla qui m'a menée jusqu'au jardin face à la chapelle de l'hôpital Toussaint où, comme le rappelait dernièrement notre ami Benjamin, Verlaine aurait eu ses *Illuminations*.

Là, une discut sur un banc, il manquait plus que la clope et une petite bière et ça aurait été le Nirvana. Mais finalement, ça ne me manque pas trop...

Demain, je vais faire ma première radio depuis que le traitement a commencé. Croisez les doigts, brûlez un cierge, invoquez Bouddha, Yahvé, Allah, le dieu des Arbres et des Plantes : on a besoin de foi !

\*  
\*     \*

Souvent, je fais un cauchemar où je repasse le bac. Je suis attendue dans une heure pour l'oral d'histoire – c'est madame Bernardt, déguisée en professeure rigide, qui doit m'interroger et elle ne fera pas de cadeaux, et je m'aperçois brutalement que j'ai séché *tous* les cours de l'année pour faire l'école buissonnière avec Leyla (sauf qu'elle, elle a eu la prudence de se taper une session de rattrapage express et elle a ingéré tout le programme en un temps record).

Résultat, je ne sais absolument rien de la guerre froide, de la crise des missiles et de la baie des Cochons.

Pas de doute, mon passé d'écolière parfaite m'a bien traumatisée.

On attend, Théo et moi, dans ma chambre. Mes « lunettes » à oxygène me gênent plus que jamais, j'ai la gorge sèche comme une mine de sel, mes os me font mal, ma tête me fait mal, j'ai peur à en vomir. Si rien n'a bougé, qu'est-ce qu'on fera ?

Si rien n'a bougé, tout s'arrête.

J'ai dû me lever à 6 heures pour passer la radio, il est plus de midi et on attend. L'habituel défilé des aides-soignantes et des infirmières, qu'on connaît désormais toutes par leur prénom, nous met les nerfs en pelote. À chaque fois que la porte s'ouvre, on espère voir House entrer avec la mine réjouie de celui qui vous livre un miracle sur un plateau ; à chaque fois que la porte s'ouvre, on redoute de le voir s'avancer vers nous avec son air sombre, terriblement embêté de devoir nous massacrer avec sa sacro-sainte vérité.

*Rien n'a bougé... On va continuer le traitement, mais pour l'heure, on ne voit aucune réduction de la tumeur.*

*Tout le monde respire, les amis : la tumeur a complètement*

*disparu. En trente ans de métier, je n'ai jamais vu ça !*

*Aucune évolution, désolé.*

*Hé ben, on peut dire que le chalumeau a fait de l'effet !*

*Que dalle, les mecs. Vous espériez quoi ? C'est carrément une planète que vous avez entre les deux poumons, faut pas rêver !*

*Yeaaaaaaah, yeaaaaaaah, yeaaaaaaah, vous êtes GUÉRIE madame Dorneval !! Putain, j'en reviens pas. Oh allez, on se tutoie pour l'occase ?*

C'est à ce moment-là que j'arrête de me faire des films : jamais, dans la vraie vie, notre cher Dr House ne se laisserait aller à me dire que je suis « guérie ».

Alors on attend. Un extrait de *America America* d'Elia Kazan me traverse ; parmi les milliers de films que j'ai vus, ce final m'a marquée à jamais, quand la voix off répète sur un ton grave « *People are waiting* », tandis que défilent des images de passagers entassés sur un paquebot en direction de l'Amérique rêvée.

*People are waiting.*

L'agacement succède à la peur, puis la fureur à l'agacement. Est-ce qu'ils n'en ont rien à foutre de nous ? Il n'y a personne dans cet hosto de merde pour comprendre qu'on vit un calvaire, là, qu'on veut juste que ça s'arrête, juste que ça s'arrête ?!

— Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il joue au tennis ou quoi ?

Je me recroqueville sous ma couette, moineau frêle dans mon nid de torture, pour reprendre :

— C'est pas bon signe.

Théo, qui fait les cent pas devant mon lit, se fige et me fusille du regard, puis il brandit l'index :

— Arrête ça ! Arrête tes conneries ! On y croit, OK ? On est forts, on tient bon, il faut qu'on...

— Oui bon, ça va Superman, on sait : « *Il est juste que les putains de forts soient frappés* » !! Eh ben excuse-moi, j'en peux plus ! C'est pas toi qui as envie de dégueuler du matin au soir, c'est pas toi qui te tapes des séances de kiné à la con pour t'empêcher de t'étouffer dans ta morve, c'est pas toi qui n'as même pas la force de te lever pour aller pisser, c'est pas toi qui passes *toute la journée dans cet hôpital pourri* !!!

— Moineau, je...

La porte s'ouvre.

Sur Dr Quinn, notre petite favorite. House n'est pas là. Elle n'a ni le sourire réjoui des nouvelles miraculeuses ni l'air consterné des catastrophes à annoncer. On dirait qu'elle passe seulement pour vérifier quelque chose, et d'ailleurs c'est ce qu'elle fait : minutieuse et concentrée, elle vérifie mes constantes sur les machines, prend des notes dans son calepin.

Elle nous sourit.

— Comment allez-vous aujourd'hui, madame Dorneval ?

Toute notre colère s'est évanouie. On est comme deux couillons, d'un coup, face à cette grande fille aux bras trop longs croisés sur son bloc-notes, qui nous regarde avec une franche attention, sans paraître nous cacher quoi que ce soit.

— Le... Le docteur n'est pas là ?

— Il a un symposium ce matin, il passera vous voir dans l'après-midi.

« Dans l'après-midi. »

Elle nous aurait dit « dans un an » que ça ne nous aurait pas semblé plus loin.

Théo se lance :

— La radio !...

Il a presque crié. Dr Quinn hoche la tête, enfin compatissante. On comprend alors que, si elle n'a rien dit en entrant, c'est qu'elle obéit aux consignes de son chef – qui a encore rappelé aux internes qu'il ne faut surtout pas que les patients *surinvestissent* dans les résultats de cette radio.

Cependant, cette interne-là reste une jeune femme, plus jeune que Théo, une nana normale aussi en dehors de ces murs, qui boit sûrement des coups avec ses copains le samedi soir quand elle n'est pas de garde, qui doit aimer rire et danser, mater des séries, qui a peut-être dans sa vie un Tom ou un Matéo (on a soupçonné une idylle entre elle et le « Théo échec et mat », ça nous a beaucoup amusés), un gentil garçon avec lequel elle songe à faire un bébé...

De sorte qu'elle nous fait le cadeau d'une réponse.

— Écoutez, c'est plutôt encourageant. La tumeur a réduit d'un bon tiers.

Mon lutin me broie la main, plonge son nez dans mon cou. Un bon tiers. Merde ! Un bon tiers ! Je n'ai pas enduré tout ça pour rien, on va quelque part, on *avance* ! L'image de Simon, par boomerang, vient

aussitôt m'agripper le cœur, je me vois serrer mon petit garçon contre moi et humer l'odeur de ses cheveux comme Théo le fait avec moi en ce moment même. Je compte les petites taches de rousseur sur son nez, je lui croque le ventre et il éclate de ce long rire comme une guirlande qui me chatouille. Dans la seconde, la pensée de Camille m'envahit, me suffoque – mais je résiste. Patience. Voir Camille.

Patience, on avance.

Même si je ne sais pas vers où, je sais que c'est le cas et ça fait une énorme différence avec il y a deux minutes.

Dr Quinn sourit.

— Le docteur vous en dira plus dans l'après-midi.

Blottis l'un contre l'autre, on acquiesce à l'unisson. Dans l'après-midi, oui, d'accord, on a bien le temps. Rien ne presse.

Dans la tête de Théo, il se produit alors un truc tout neuf, à l'instant précis où Dr Quinn referme la porte : la Tentation de la Force Blanche. Après ces deux mois passés à cavalier dans son couloir, une étape après l'autre et rien de plus, s'ouvre soudain une fenêtre vers une autre forme de combat, qui permettrait *d'envisager l'avenir*.

Le problème est que cette force-là le mettrait beaucoup plus en danger – comme s'il tournait le dos au dragon.

L'idée le secoue presque autant que la nouvelle qu'on vient d'apprendre. Il a vécu tous ces jours en s'astreignant à rester dans le moment présent, toujours et jamais plus loin, avec la crainte constante que le sol s'effondre sous ses pieds ; et, d'un coup, il paraît possible, éventuellement possible, de penser à plus tard. Une fois qu'on aura...

Non.

Le soir même, à l'occasion de leur petit tête-à-tête hebdomadaire, Dr House s'empresse de le renvoyer à son couloir.

— Jessica est un excellent médecin, mais c'est un jeune médecin. Les jeunes médecins adorent annoncer les bonnes nouvelles.

Mais cette fois, Théo ne compte pas attendre d'être enseveli par les assauts de House pour reprendre l'avantage. Il est gonflé à bloc, bourré d'énergie, les forces noire et blanche se disputent le terrain en lui et ce cocktail explosif, son sang du dragon personnel, le dote d'une envie d'en découdre plus intense que jamais.

— Pourquoi vous dites ça ?! Pourquoi on ne peut pas, au moins, admettre que ça va un peu moins mal qu'il y a deux mois ? Je veux



bien qu'on ne se dise pas que c'est gagné, mais il y a des progrès, c'est vrai, non ? Je demande juste qu'on admette ça. Je veux dire, on a baissé sa dose d'oxygène, elle remange même un peu mieux...

— Oui. Et il y a quelques jours, elle a failli mourir d'une pneumonie.

— Et elle lui a *écrasé la gueule*, à cette pneumonie !

House inspire lourdement. Il a peut-être eu une journée particulièrement épuisante, avec son symposium en plus de ses visites aux patients et du reste, ou alors il faut croire que le charme de mon lutin opère malgré tout sur lui, parce que même un roc d'intelligence froide comme notre bon docteur ne peut pas résister à ça. C'est ce que j'ai toujours pensé, c'est ce que je pense encore. Personne ne peut.

Quoi qu'il en soit, House finit par répondre :

— Votre femme est incroyable. Et en effet, cette radio est assez encourageante – on aurait pu ne voir aucun changement, on aurait pu aussi trouver des métastases... Là, on a de quoi continuer le combat.

Théo est à deux doigts de lui crier « Tope là », mais il se retient. Comme avec Franck et la plupart des adultes âgés de plus de 50 ans, il a toujours du mal à trouver le bon dosage. Il chuchote simplement un *merci* en majuscules, en espérant que le bon docteur l'entende comme un cri de gratitude à faire péter le toit de ce foutu hôpital.

Dans l'élan, il se dit que si d'aventure cela se produisait, tous les patients se retrouveraient à ciel ouvert et, un à un, s'envoleraient vers les nuages en chantonnant...

Théo rêve à nouveau.

\*  
\*   \*

Esperate Housewife, saison 1, épisode 9.

*Previously dans Esperate Housewife : ce matin, Sarah découvrait enfin les résultats de la radio tant attendue...*

Cher(e)s ami(e)s,

Je ne sais pas lequel de vos dieux a eu la gentillesse de se pencher sur mon dossier mais, miracle, il semblerait que la tumeur ait bel et bien réduit, sous le coup de cette chimio de cheval. C'est une nouvelle assez folle, et on essaie de garder la

tête froide... N'empêche que c'est un vrai progrès.

Notre cher Dr House a évidemment fait son bougon, en nous disant de ne pas oublier que ce n'était qu'un premier résultat et que ça n'augurait pas nécessairement de la suite (parfois, je plains sa femme), mais il est revenu me voir en fin de journée, pour une de ses « visites de courtoisie ».

On a discuté de tout et de rien pendant un bon quart d'heure (je crois que je suis vraiment sa patiente préférée !), y compris de documentaires, et il s'est légèrement déridé, passant carrément au tutoiement le temps d'une phrase pour me dire qu'il était « plutôt content pour le moment ».

On n'en obtiendra pas plus de lui !

Autre grande nouvelle : ma fièvre étant descendue, j'ai l'autorisation de... recevoir la visite de Camille avec son papa, demain matin, dans la salle des rencontres (c'est au niveau 1 de l'hôpital : je pense que je les aurai bientôt tous faits !).

Théo doit venir avec elle à 10 heures, on me fera descendre en fauteuil avec ma perf pour la rencontre.

Je suis impatiente, mais je tente de ménager mes montées d'adrénaline.

Enfin, House m'a dit que, sauf mauvaise surprise, je pourrais sortir de l'hôpital à la fin de la semaine prochaine, histoire de recharger mes batteries à la maison (en famille !!) – avant la prochaine chimio.

Eh oui, mon cher docteur ne va pas me laisser filer aussi facilement !

Encore merci à tous pour vos messages, appels, visites. À nous tous, je suis sûre qu'on va la canarder, cette grosse saloperie de cancer. Et puis, pour la prochaine, j'aurai pas deux opérations dont une césarienne dans les pattes.

Et surtout, d'ici là, j'aurai pu voir Camille.

Voir Camille !



## Camille, *part 2*

Mars.

— Prête ?

C'est « Groucho Marx », l'infirmier moustachu, qui m'a posé la question, mais je n'ai pas du tout envie de rire. Assise dans mon fauteuil roulant maousse au bras duquel pend ma perfusion, j'ai les mains crispées sur les accoudoirs, les lèvres tremblantes et le cœur qui bat comme une double grosse caisse dans un concert de black metal.

Oui, je me sens exactement comme face à cette voiture presque vingt ans plus tôt, j'ai exactement aussi peur. Ce n'est pas la mort qui m'attend, c'est même tout l'inverse (voir Camille !), et cependant je ne serais pas plus terrifiée si mon fauteuil basculait par la fenêtre de ma chambre avec moi dedans.

Non, je ne suis pas prête, pas du tout. Mais comme je ne le serai certainement jamais, je me contente d'acquiescer.

Si j'ouvre la bouche, de toute façon, je fonds en larmes.

Un vent frisquet vient jouer sur mon crâne rasé lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrent.

— Chaud devant !

Niveau 5.

Groucho siffle. Je tente de me calmer en contrôlant ma respiration, comme Esther a essayé de me l'apprendre pendant une séance yogi.

Niveau 4.

En baissant les yeux vers mes mains osseuses, je m'aperçois que je me suis griffé sous les ongles jusqu'au sang. Respire... Respire...

Niveau 3.

Est-ce qu'elle va, je ne sais pas, me reconnaître ? On s'est vues deux minutes à peine et ça fait deux mois, *deux mois* qu'elle est née et

je n'ai pas vu mon bébé grandir pendant ces deux mois, je n'ai pas été là pour lui donner le sein ou me réveiller la nuit quand elle...

Stop. Stop, Sarah, ça n'arrange rien. Respire !

Niveau 2.

Marche pas du tout, ce truc de respiration à la con. Hippies de merde. D'ailleurs, la séance yogi avait viré au vinaigre, j'avais dit à Esther de me foutre la paix avec ça.

Niveau 1.

J'étouffe, là. Il fait froid, c'est normal qu'il fasse froid comme ça ? Les nausées reviennent, ça allait mieux mais maintenant ça repart, on...

On est arrivés.

Derrière moi, je sens Groucho se tendre avant d'exercer une bonne poussée sur mon fauteuil roulant – ce machin est vraiment gigantesque, impossible à manœuvrer. Je passe une main sur mon crâne rasé, ferme les yeux. Respire.

*Tu vas voir Camille, meuf ; elle va te voir et tu vas la voir. C'est maintenant ; tu n'es pas morte avant, tu as tenu le coup pour ça.*

— C'est tout droit, dit Groucho. Ça va ?

Il n'attend pas ma réponse, c'est un type intelligent et sensible, il a compris que je ne répondrais pas.

Si j'ouvre la bouche, je fonds en larmes.

\*  
\*   \*

— Prête ?

Théo oublie souvent que Camille n'a que deux mois. Il lui parle comme si elle allait répondre, depuis le coussin-pouf où elle est sanglée, enfoncée comme dans un nid. Enfin, il n'est pas fou, pas complètement, il sait bien qu'elle ne va pas se mettre à parler, mais à la façon dont elle braque sur lui ses yeux grands ouverts, ces yeux qui semblent avoir assimilé toute la détresse qui l'environne pour la placer dans une étrange et tranquille zone de résistance intérieure, il est sûr qu'elle comprend.

Il la regarde. Camille, mon bébé, tu vas voir ta maman, qui t'a mise au monde et dont tu as été aussitôt séparée parce qu'elle a dû suivre un traitement, ça veut dire des médicaments pour la gué... soigner, un traitement très lourd, et elle est encore en plein dedans,

aussi ne t'étonne pas si elle est tout intubée de partout et maigre à faire peur et faible comme un oisillon et si à un moment elle a besoin de se reposer, c'est *normal*. Aussi normal que cette situation peut l'être.

Tout ça contenu dans un « Prête ? » auquel Camille répond d'un gargouillis de grenouille.

Simon est chez Léonore – elle le garde cette fois encore, le temps qu'ils aillent à l'hôpital. Il réclame de plus en plus souvent sa maman et, tous les jours, Théo lui donne les nouvelles qu'il a, ce qu'elle a dit, fait, mangé, lu, il fait passer les dessins et les photos en répétant que Maman doit se reposer mais que, bientôt, très bientôt même, elle sera à la maison (pour quelque temps, avant de repartir – *N'y pense pas, on verra ça le moment venu*).

Le petit prince s'est plutôt bien accommodé de l'arrivée de sa sœur, même s'il regrette qu'elle ne fasse pas « plus de trucs » ; il devine qu'elle est une pierre de l'édifice, certes malmené par les vents contraires qui soufflent depuis Noël, que ses parents tentent de bâtir autour de lui. Il n'en sera plus le centre mais un des piliers, c'est pas si mal.

Aux yeux de son père, Simon est un allié, un acolyte oui, plus que jamais, le témoin de ses souffrances, de ses peurs, de ses pétages de plombs, de tout ce qu'il cache au reste du monde (et à moi, pour ne pas m'imposer ça « en plus »). Un lien nouveau, d'une puissance presque inquiétante, s'est tissé entre eux deux dans le combat. Lorsque Camille était encore à la maternité, il a emmené Simon la voir avec Léonore, une fois, en l'avertissant bien à l'avance qu'il ne pourrait pas la toucher ni entrer dans sa chambre, les enfants n'étant pas autorisés à pénétrer dans les soins intensifs ; il la verrait « dans sa petite maison » à travers une vitre, ce serait seulement un tout premier contact.

Simon trépignait d'impatience, sa main serrant celle de sa marraine tandis que Théo passait de l'autre côté du sas pour rejoindre Camille et la montrer à son garçon, à travers la vitre.

Comme on aurait pu s'y attendre (moi, je m'y serais attendue), ça ne s'est pas très bien fini. Passé le premier sourire ravi, Simon a hurlé qu'il voulait entrer dans la petite maison de sa sœur, la voir et la toucher, il a donné de la tête et des pieds dans l'air en poussant des cris outrés, furieux, au point que Léonore a dû le remmener. Derrière

la vitre, accablé, Théo a vu un reflet de sa propre frustration dans les mouvements chaotiques de ce tout petit garçon qui lui ressemble tellement.

Il s'est dit qu'il aurait dû le prévoir et que la prochaine fois, il ferait mieux.

De toute manière, il s'est juré de ne rien cacher à ses deux enfants sur ce qui me concerne. Y compris les perspectives les plus atroces, celles auxquelles il ne veut pas penser.

Pour aujourd'hui, donc : emmener Camille voir sa maman. Il a fourré dans le grand sac un biberon, des couches, des tonnes de coton au cas où, du liniment, une tétine, un body de rechange toujours au cas où, et la boîte entière de lait en poudre parce qu'il ne retrouve plus ces foutues mini-dosettes qui s'assemblent en tourelles, il n'arrête pas de les perdre.

Allez, il est paré. Et plutôt content : à se démener pour rassembler les affaires tout en faisant « la lessive » dans son cerveau, il a évité de trop anticiper ce moment – auquel il ne peut penser sans se sentir palpitant et glacé. Il aime autant se laisser surprendre.

— Oui ma chérie, on y va.

Bien sûr, Camille n'a rien dit. Mais quand même, cette façon qu'elle a de sourire ! On jurerait qu'elle comprend tout.

\*  
\*   \*   \*

Depuis le début de cette histoire, je fais plus ou moins l'effort de donner à visualiser des lieux, des visages, je me force même à évoquer la fraîcheur de l'air ou la qualité de la lumière, alors que ce genre de trucs m'ont toujours gonflée, dans les bouquins.

Ça s'opère tout seul, pour tout avouer : à mesure que je revis les événements, mes deux Sarah se partagent le gâteau, et tandis que la première replonge dedans comme dans une piscine, l'autre furète autour, s'étonne, remarque des choses.

Permettez que, pour cette unique fois, je ne vous parle que des yeux de Camille.

Je l'attendais, crispée dans mon immense fauteuil, depuis des temps immémoriaux. Le sang sous mes ongles avait séché mais ma terreur, elle, était toujours humide, je m'y enlisais à ne plus pouvoir respirer du tout. L'idée m'a traversée que quand la porte s'ouvrirait

enfin, il serait trop tard, je serais morte d'avoir trop attendu, changée en statue de sel, la sale blague, quand elle...

— C'est nous, mon amour.

Elle est entrée. Théo la tenait dans ses bras, minuscule mais plus si frêle, et marchait vers moi d'un pas très lent ; on aurait dit qu'il craignait de me brusquer ou de m'affoler, d'ailleurs il avait chuchoté en ouvrant la porte.

Et dans ses bras, il y avait Camille.

Camille !

J'ai eu à cet instant le même cri de bête blessée qu'à la naissance de Simon, au moment de le sortir de moi ; je retenais ce cri depuis deux mois pour toi, ma Camille, aussi n'y avait-il plus de mots, plus de visages, plus de lumière ou de lieu, seulement ce cri qui tenait tout à la fois du rire, du sanglot, du râle d'agonie et du soupir de soulagement.

En un claquement de doigts, tu me rendais la vie que je cherchais à regagner.

Mes bras s'étaient tendus vers toi mais je n'avais rien fait pour ; mes jambes m'enlevaient à mon fauteuil mais je ne m'en étais pas aperçue ; et voilà, tes yeux fusaient sur les miens, deux billes noires d'une lucidité stupéfiante, ils traversaient l'espace qui nous séparait, des temps immémoriaux résumés en quatre, trois, deux mètres, puis un seul, plus qu'un seul mètre pour te serrer contre moi, mon petit tigre, survivante comme moi, mon poisson de mer, te serrer enfin !

Théo a eu un léger mouvement de recul quand, tirant sur les fils qui me retenaient à cet horrible fauteuil, je me suis levée pour t'arracher à lui. Tout en te déposant entre mes bras, il a rattrapé la perf qui menaçait de se péter la gueule.

Je m'en foutais éperdument. Je te tenais entre mes bras.

*Into my arms.*

*Oh Lord.*

*Into my arms.*

Et toi, tu me fixais du regard, tes deux billes noires plantées dans mes yeux, et j'aurais juré que tu comprenais tout. Tu savais qui j'étais, qui nous étions l'une pour l'autre, mère et fille enfin réunies, ivres d'amour, sauvages d'amour.



Aujourd'hui, je peux le confirmer : tu avais tout compris.

\*  
\*   \*

Esperate Housewife, saison 2 épisode 3.

*Previously dans Esperate Housewife : après quelques moments à nouveau difficiles à l'hôpital, Sarah avait enfin été autorisée à rentrer chez elle...*

Bonjour à toutes et à tous,

Désolée pour ce silence prolongé mais, ces derniers jours, c'est un peu comme si un 38 tonnes m'était passé dessus (enfin histoire de dire, car je doute que quiconque soit revenu vivant d'une telle expérience routière !).

C'est un peu comme si vous aviez une gastro permanente qui, malgré les médocs, vous taraude sans fin et que toutes vos forces vous lâchaient. Toute activité devient alors un exploit, et ne parlons pas de manger qui est une bataille sans fin : je peux avaler quatre nouilles ou une demi-banane aux instants fastes de l'appétit. Je dois dire aussi que, si heureuse que je sois de ne plus être dans ma chambre d'hôpital, le fait d'avoir échappé à la surveillance constante de notre bon docteur n'est pas forcément rassurant...

Heureusement, j'ai ma sainte famille : des anges, purs et durs, tous les trois.

À commencer par Théo qui, incroyable mais vrai, s'est transformé en véritable homme au foyer, scruté dans ses moindres gestes par sa petite femme inspectrice des travaux finis, qui critique de ci de là un mauvais rangement ou un truc pas fait, et dont il supporte les gémissements gastriques et les pleurs découragés, n'hésitant pas à lui passer un Louis de Funès (*Pouic-Pouic*, pas mal en fait !) ou son éternel Capra pour remonter un moral en berne.

Outre les tâches ménagères, il gère de main de maître nos deux enfants, Camille en tête dont il anticipe avec virtuosité les vomis-geysers, et notre adorable Simon, devenu son fidèle assistant pour les biberons et le bain de sa petite sœur.

Je les aime si fort, ils sont si beaux et j'ai tellement envie de poursuivre un grand bout de route avec eux que c'est pas des malheureux produits chimiques qui vont faire la loi... et encore moins une saloperie de tumeur !

Merci encore de vos messages.

Et comme dit madame Bailey à monsieur Bailey : « Soyez les bienvenus à la maison ».

\*  
\*   \*  
\*

La porte de l'appartement s'ouvre comme tout au fond d'une grotte – je peux très précisément voir le rai de lumière s'étirer et s'élargir en mesure avec le léger grincement des gonds, m'enlevant aux ténèbres. Je sais pourtant qu'on est encore l'après-midi, Théo a essayé de me faire avaler un déjeuner tout à l'heure. Sans succès.

Tourner la tête vers la fenêtre, à ma gauche, me demande un effort colossal, mais j'avais besoin d'être sûre. C'est bien ça, le soleil brille dehors, il doit faire plutôt froid et sec. Je ne devrais pas, à une heure pareille et à mon âge, être en peignoir, barbouillée de vomir, à moitié délirante. Quelle heure il est ? Où je suis – où j'en suis, là ?

Les enfants, les enfants dorment. Oui, ils dorment, Théo les a couchés tout à l'heure. Pour la, comment déjà ? La sieste.

Penser est une torture.

Théo, d'ailleurs, ça fait longtemps qu'il est parti. Il m'a laissée !

— Lutin !?

Son visage inquiet resurgit juste sous mon nez, dispersant les ténèbres qui étaient revenues m'ensevelir.

— Mon amour, je suis là. Je t'ai dit, je suis juste allé ouvrir à Clément. Il a sonné et je t'ai dit que j'allais lui ouvrir. OK ?

Clément. C, l, é, m, e, n, t. Les lettres valsent autour de moi, à toute vitesse, je me sens tellement faible et j'aurais tellement besoin de dormir, de ne plus – jamais – rouvrir les yeux... Clé-ment, Clément. Ça tangué. Faites que je ne vomisse pas ! Je voudrais seulement que ça s'arrête. Que ça s'arrête !

— Moineau ?

La voix de mon lutin a dessiné une petite virgule étincelante dans la brume noire qui m'engloutit, avant de s'effacer en grésillant.

— ... ne va pas. Si ça dure, j'appellerai l'hôpital mais hier, elle était

*vraiment mieux.*

Ce n'est pas à moi qu'il parle ; c'est à celui qui est entré du fond de la grotte. Avec sa chemise blanche.

La chemise blanche de Clément. Ça y est, ça revient. Les souvenirs remontent, comme des bulles transparentes du fond de l'océan noir. Clément est un des copains de Théo, je l'aime bien. On n'a rien, rien, rien, rien, rien, strictement rien en commun, on est d'accord sur rien, rien, rien, rien, rien. Strictement rien. Mais je l'aime bien, il est gentil et attentif.

— Sarah ?

Sa voix à lui, Clément, fait une bourrasque. C'est drôle : Lutin était lumière, Clément est son. Le noir s'évapore. Je ne peux toujours pas bouger un muscle mais j'y vois de nouveau, sa voix m'a sortie du tunnel – ou plutôt, il en a fait voler les parois en éclats. En redécouvrant la pièce, le salon à la lumière orange sanguine, le canapé où je suis enfoncée, en peignoir, alors qu'il fait beau et froid et sec dehors, je m'aperçois que Théo s'est assis à ma droite, approchant son visage inquiet du mien, tandis que son ami Clément me contemple, debout face à moi.

Et sans un mot, Clément pose un genou à terre, tel un chevalier d'antan. C'est bien à ça qu'il ressemble dans sa chemise blanche, surtout avec cet air grave et terriblement déterminé qu'il affiche sur son visage doux. Il m'offre alors un sourire très beau, très simple, qui n'appelle aucune conversation, qui ne demande rien.

Et comme ce sourire ne me demande rien, je me sens brusquement capable de répondre.

Je souris à Clément, *du fond de mes ténèbres*, comme dit la chanson.

Comme je suis trop faible, cette fois, pour me tourner vers Théo, que j'ai entendu réprimer un sanglot, je ne bouge pas.

Et comme je ne l'ai pas regardé, il parvient à pleurer un petit peu tandis que son ami me sourit pour l'éternité.

\*  
\*   \*  
\*

Il ne sait plus à combien de chimios on en est. Trois ? Quatre ? Théo a toujours eu un problème avec le temps, les dates, les années et les intervalles, et là, les circonstances n'aident pas. Il ne sait plus à combien de chimios on en est, ni même combien de fois je suis

revenue à la maison et repartie à l'hôpital.

Depuis il ne sait pas combien de minutes ou d'heures, il attend que je l'appelle lorsque je serai sortie de la salle de scanner – un nouvel examen censé nous donner enfin une idée d'où on en est, à défaut de se rappeler *quand*. Étendu de tout son long sur le canapé, celui où je m'enlissais face à Clément il y a Dieu sait combien de semaines, Théo attend.

Il est à bout de forces.

Paradoxalement, j'ai repris un peu d'énergie, de mon côté. Il y a eu des hauts et des bas ces derniers temps mais, globalement, je mange et respire mieux ; on me dit plus souvent que j'ai « meilleure mine », en ayant moins souvent l'air de mentir. La vision de mes cuisses décharnées me dégoûte toujours, mais mes gestes sont plus vifs. La dernière fois qu'il est entré dans ma chambre d'hôpital, Dr House a même lancé : « Tiens, on ouvre un œil ! » en me regardant avec une insistance suspicieuse qui m'a déroutée.

Théo se tourne et se retourne dans le canapé. Il aimerait bien fermer les yeux, et peut-être dormir un peu. C'est sa seule chance, il vient de réussir à coucher les deux petits pour la sieste, mais si jamais son portable sonne ? S'il ratait mon appel, celui où j'annoncerai l'incroyablissime nouvelle de la disparition complète et absolue de ma tumeur ?

Non, à vrai dire, nous n'en sommes plus là : la force noire nous a entièrement repris sous son aile et, depuis des semaines (Dieu sait combien), nous nous contentons d'avancer d'étape en étape, en bons soldats. L'idée même d'espoir nous est une perspective impossible, presque une chimère.

Ce qu'on veut, là, c'est savoir si la tumeur a *encore diminué* ou pas. Si on va vers du mieux ou pas.

À cet instant, des bruits de pas légers comme des plumes lui font tendre l'oreille.

— Simon ? Tu es réveillé, mon chéri ? T'es sorti de ton lit ?

Notre garçon ne répond pas. Il trotte gaillardement jusqu'au canapé, traînant son doudou, une couverture trois fois plus grande que lui dont on l'enturbannait quand il était bébé pour sortir boire des coups avec les copains – l'image semble surgir d'une réalité parallèle.

— Tu dors, assène alors Simon en lui plaquant sa couverture dessus.

Surpris, Théo se laisse cajoler par son fils, qui le force à s'étendre sur le canapé. Il est ébahi par la vision de ce bout d'homme investi d'une mission bien trop grande pour son âge : sauver son papa de lui-même.

— Mon chéri, va te recoucher. J'attends un coup de fil, Maman va...

— Tu dors, répète Simon, intraitable.

Théo sourit, tirant un peu la couverture sous son menton pour lui faire plaisir.

— Et toi alors, tu fais quoi ?

— Moi je te regarde, dit Simon.

Le téléphone de Théo sonne. Il souffle, puis décroche.

— *Lutin ? Tu m'entends ?*

— Oui ! Oui, je t'entends !! Alors ?

— *Dr House est passé, ils ont les résultats du scanner. Il dit...*

— Quoi ? ! Il dit quoi ? Dis-moi !

— *Il dit qu'il faut que tu viennes. La tumeur a vraiment réduit, cette fois.*

Théo regarde tour à tour son portable, qu'il a décollé de son oreille douloureuse d'avoir trop serré l'appareil dessus, puis Simon qui l'observe, bouche ouverte, puis le portable à nouveau, qu'il recolle sur son oreille. Dans un halètement, il reprend :

— Elle a... Elle a réduit, tu es sûre, elle...

Le pauvre : il a voulu me demander de combien de centimètres, mais il ne sait plus du tout combien elle mesurait au départ. Finalement, il articule :

— Elle a réduit... de beaucoup ?

— *Assez pour que House envisage de me faire opérer, en fin de compte.*

## Avant le jour

Les bulles se multiplient autour de moi. Je les regarde tourner, rebondir et s'élever avec mollesse lorsqu'elles se rencontrent, sans jamais éclater. Il n'y a pas de heurts dans leur jaillissement évanescent, elles sont bien trop fines pour ça ; après avoir valsé dans l'air pour un temps qui leur paraît suffisant, elles vont peu à peu tapisser les parois de ma cellule. Elles y font comme des lampions de nacre.

Ça semble bien.

À force, elles composent une pellicule onctueuse qui recouvre entièrement le sol, les murs et le plafond qui m'entourent, de sorte que je me sens auréolée de leur brillance. Même quand je ferme les yeux, je les vois luire, alors je laisse ma tête se poser contre le coussin moelleux que m'offre à présent le mur ; cela m'apaise. Le lac noir, au loin, serpente sans bruit, interminable lacet que je ne perçois, dans mon alcôve de glaise, qu'à travers le flou des bulles.

Il me reste à raconter les jours les plus précieux de ma vie, puisque ce sont ceux qui m'ont été offerts par la mort alors même qu'elle avait prévu de me les enlever. Ceux que je n'aurais pas dû, ou du moins pas cru, avoir de reste.

Quatre années et demie de supplément, gagnées à l'arraché.

Est-ce que la Sarah qui revit si pleinement toute l'histoire va souffrir de les revoir, tandis que l'autre Sarah s'écarte toujours plus de la morsure du souvenir ? Il me semble par moments que la première Sarah n'est plus en moi qu'un souffle, très chaud, portant ma voix dans l'espace ; elle se dissout dans notre histoire extraordinaire, sa réalité d'être vivant et palpitant n'y survit pas. Alors la seconde Sarah peut tout entière se faire voix pour l'enrober et raconter, s'élevant

haut sur les ailes de ce souffle qui fut une part d'elle.

Peut-être que, lorsque mes deux Sarah ne seront plus que souffle et voix, j'aurai gagné mon pari.

Mais il me semble, à voir les bulles grésiller autour de moi et jaillir en mesure avec les mots que je prononce, que j'ai autre chose à gagner dans l'affaire. Pas quelque chose que j'avais prévu. Pas quelque chose en quoi j'aurais pu croire.

On verra bien, comme disait mon lutin. À chaque jour suffit sa peine.

# On n'attend plus que vous

Avril.

*I kept the right ones out  
And let the wrong ones in  
Had an angel of mercy to see me through all my sins  
But there were times in my life  
When I was goin' insane  
Tryin' to walk through the pain*

*When I lost my grip  
And I hit the floor  
Yeah, I thought I could leave  
But couldn't get out the door  
I was so sick and tired  
Of livin' a lie  
I was wishing that I  
Would die*

*It's amazing  
With a blink of an eye  
You finally see  
The light  
Oh-oh, it's amazing  
When the moment arrives  
That you know you'll be alright  
Yeah, it's amazing*





Juste après le refrain de la chanson d'Aerosmith, Théo appuie sur « repeat ». Encore. Il est réveillé depuis environ 06 h 30, il est bientôt midi et il le refait à chaque fois que Steven Tyler arrive au bout du refrain – ça fait un sacré paquet de fois. C'est que Théo tient à s'arrêter sur la prière aux cœurs désespérés, il trouve que ça colle à merveille à sa situation. Dr House qualifierait ça de « pensée magique » mais, pour l'heure, il l'emmerde. C'est lui, pas House, qui attend de savoir si son moineau a survécu à l'Opération-Où-Elle-A-Toutes-Les-Chances-De-Mourir.

Il aurait vraiment aimé dormir beaucoup plus longtemps, être réveillé par la sonnerie de son portable avec un Dr House à l'autre bout lui annonçant, d'une voix inédite de Père Noël, « Debout, flemmard ! Tout s'est parfaitement bien passé, madame Dorneval est en salle de réveil, venez vite nous rejoindre : on n'attend plus que vous ! »

Les enfants sont tous les deux casés chez ses sœurs, il ne peut pas les avoir avec lui si jamais, si jamais.

*N'y pense pas.* Comme il savait que ce serait long, il avait prévu plein de trucs à faire. Il a rangé l'appartement dans tous les sens, trié tous les papiers qui s'entassaient dans le vide-poches à l'entrée, il est descendu faire un tour (avec son portable plaqué sur l'oreille tout le long, par crainte de ne pas l'entendre sonner) et très vite remonté, il s'est assis sur le canapé, allongé sur le canapé, rassis, il s'est posté à la fenêtre, il a essayé de grignoter – impossible – et il doit en être à sa quinzième cigarette mais cette fois, il a le droit.

Il a tous les droits.

Est-ce qu'elle va mourir ? il demande au ciel à travers la fenêtre.

Est-ce que tu vas mourir ? il me demande.

*« Toutes les chances de mourir. »*

On m'a endormie bien sûr, et je ne verrai rien des mains qui s'agitent au-dessus de mon corps ouvert en deux comme d'un coup de hache. Rien des masques, des gants, des gestes et du sang. *Hémorragie interne. Ablation totale du poumon droit, partielle du poumon gauche.*

*Scalpel, bistouri !* Toutes ces conneries de séries télé, je n'en verrai rien...

... parce que je fais des doigts d'honneur à tous ces gens, mais très amicalement, à quelques centaines de mètres au-dessus de leurs têtes. Je vole parmi les nuées, sans ailes ni réacteur, je n'ai besoin que de rire, de rire ou de chanter, c'est selon, pour planer dans les hauteurs. Loin des soucis et des peurs, loin des nouvelles catastrophiques qui ensevelissent de ténèbres les oiseaux et endurcissent le cœur des lutins rêveurs. Je vole haut, mais pas suffisamment pour ne plus voir la ville où j'ai vécu du temps où je vivais pour de vrai, quand je pouvais aller dehors au gré de mes envies. Quand j'étais libre.

Alors je m'offre un petit piqué pour me rapprocher de cette grande étendue verte et grise que je distingue, là, sous moi. Le Père-Lachaise ! Évidemment, à vol d'oiseau on y est vite.

Coucou les morts, à tout à l'heure peut-être !

Et je remonte aussi sec, les bras écartés dans une posture légèrement théâtrale, à mille lieues des morts comme des vivants, seule et libre entièrement. Je sais bien, même en cet instant, qu'on ne peut pas passer l'éternité à jouer les volatiles mais, putain, c'est mieux que tout ce que j'ai connu. Mieux que la vie, plus fou, plus fort !

Mieux que la mort.

Une grande flaque rouge dégouline sur l'écran. Manette en main, Théo se cale dans le canapé. Il ne joue pas souvent sur sa console mais là, il va jouer tout son soûl, il va s'abstraire dans des *gunfights* survitaminés de zombies, il va en laminer et fusiller et massacrer autant que possible, il va faire un carnage dans l'espoir que son esprit finisse par se déconnecter suffisamment pour arrêter d'attendre – d'attendre à en crever – la sonnerie du téléphone portable et la voix de Père Noël de House hurlant « ON N'ATTEND PLUS QUE VOUS ! »

Oui, c'est ce qu'il lui fallait. Le personnage qu'il incarne dans le jeu est un cow-boy à la voix rauque, largué dans un Far West peuplé de morts-vivants. Il dézingue à coups de Colt tout un bétail de cadavres ambulants dont les crânes éclatent dans de grandes gerbes de sang, avec des *spwitch* ignobles qui arrachent à Théo des ricanements nerveux. Ses longs pouces maltraitent les boutons de la manette et c'est parfait, c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Une embuscade ! Il est assailli par une marée carnassière qui le

jette à bas de son cheval, Théo fait des bonds dans son canapé en levant haut les coudes, comme pour éviter les dents des horreurs qui l'attaquent, et *bang bang*, il tire, gerbes de sang, *bang bang*, il n'en laissera pas un seul s'en sortir vivant – enfin, mort-vivant.

Il pourrait jouer sans s'arrêter jusqu'à ce que ce putain de téléphone sonne, et c'est bien ce qu'il compte faire. Accroché à son jeu, il n'est plus tout à fait dans la vie, qui fait trop mal, trop peur, qui tord trop le ventre. Il a vaguement songé à appeler Léonore ou Benjamin ou Jérémy pour leur demander d'attendre avec lui mais, et après ? Il faudra quand même vivre ça, endurer ça.

Non non, il ne veut plus. Les zombies lui conviennent mieux. Au début, il gardait un œil sur le portable qu'il a posé pile au milieu de la table basse (pas question qu'il le fasse tomber d'un faux mouvement), mais à mesure qu'il s'enfonce dans l'aventure, il le perd peu à peu de vue, et c'est bon.

Et puis, le cow-boy arrive devant une vieille maison où s'est réfugiée une jeune femme menacée par une horde de morts-vivants qui tambourinent à ses fenêtres...

Libre comme ça, non, je ne l'ai jamais été. La naissance de Simon m'a rendue infiniment plus heureuse que je n'étais, ma rencontre avec Camille m'a sauvée à jamais, et c'est sans doute entre les bras de Théo que je suis devenue la femme que je devais être. Mais tout cela n'a rien à voir avec la liberté.

C'est une chose dont personne n'aime trop parler, parce que ça donne l'impression d'être affreusement égoïste, mais il est sûr qu'avec la compagnie des autres et – merde, autant le dire – avec l'amour des siens, le seul vrai truc valable qu'on sacrifie dans l'affaire, c'est ça : sa liberté. On la jette au feu des câlins du soir, des confidences échangées, des secrets tus et partagés, des chansons chuchotées, des étreintes ou des baisers.

« Vivre libre », ça n'existe pas, c'est du vent – le premier mot tue le second comme une plante grimpante en étouffe une autre.

En somme, j'ai cherché jusque sous les roues d'une voiture ce truc qui me manquait dans la vie, alors que je ne pouvais pas l'y trouver. Et comme je cherchais l'amour tout autant, je m'éloignais plus encore de ce truc à mesure que je m'avançais vers l'objet de mon autre quête.

C'est super con.

Mais surtout, les amis, est-ce que c'est pas complètement dingue de piger tout ça là, maintenant, au moment précis où un chirurgien nommé Pestalgon (illico rebaptisé « Estragon », bien sûr) est en train de me charcuter le poumon dans l'espoir de racler ce qu'il reste de tumeur dans mon corps ?

Enfin, les choses se font comme elles doivent se faire, je suppose.

Ou alors, c'est l'altitude qui me rend philosophe.

À ce stade du jeu, le cow-boy a une mission à remplir. On appelle ça une mission secondaire, ça veut dire que Théo pourrait tout aussi bien la zapper et remonter sur son canasson pour aller défourailler du zombie dans la vallée un peu plus loin, ou même descendre au Mexique voir à quoi ressemblent les *haciendas* lorsqu'elles sont envahies par les morts.

Seulement, quelque chose lui hurle de *jouer le jeu*. La mission consiste à sauver cette pauvre Quacker retranchée dans sa vieille baraque ? Mon vieux, tu vas y aller.

Et forcément, c'est à cet instant que son cerveau à la dérive lui relance sa partition du *Il est juste que les forts soient frappés* ; ça vient le cogner en plein entre les tempes pile avant qu'il décide si oui ou non il va cliquer sur « ACCEPTER LA MISSION ? » et voler à la rescousse de cette créatine. Ça prend la forme d'une phrase en néon qui s'allume :

*Si tu la sauves, elle vit.*

Oh, non, pitié, non. Il aurait tout donné pour éviter ça. Parce qu'il n'est pas fou, enfin pas complètement, il sait que c'est n'importe quoi, de la pensée magique, des conneries, le fruit d'une immense fatigue et d'une immense peur, le besoin de se raccrocher à n'importe quoi de moins friable que la réalité actuelle, oui, il sait très bien tout ça...

Mais il sait aussi, désormais, que s'il échoue, il sera persuadé qu'au même moment, son moineau sera en train de mourir sur la table d'opération, ouverte comme par une hache.

Il clique sur « oui ».

Estragon, c'est un sacré phénomène. On l'a appelé comme ça à cause du jeu de mots bien sûr, mais aussi parce que le mec sortait vraiment tout droit de *En attendant Godot*, avec son grand corps de

lézard mou, sa veste en velours côtelé élimée, sa barbe folle. Dans certains villages, les enfants lui auraient jeté des pierres.

Quand Dr House nous a officiellement annoncé (pas plus ému que ça, je plains décidément sa femme) que l'opération qui avait toujours été *absolument inenvisageable* s'avérait finalement et contre toute attente *possible*, quoique extrêmement, extrêmement, extrêmement (trois fois) *risquée*, il a ajouté qu'il me confierait à un chirurgien exceptionnel, du genre qui ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval.

Dr Pestalgon, donc.

En entendant ce nom, j'ai imaginé une sorte de prince armé d'une longue épée – je le précise, j'avais bien conscience du caractère complètement midinette de ce fantasme à peine camouflé. Mais bon, pour une fois que je pouvais faire ma princesse à paillettes ! Et puis, je ne sais pas, Dame Dorneval découpée en lambeaux par Sire Pestalgon, ça avait de la gueule.

Résultat, j'ai vu arriver cet énergomène à face d'endive, le casting idéal pour jouer le *hobo* dans un film sur la Grande Dépression des campagnes américaines. Il m'a saluée du bout des lèvres en nouant ses mains l'une sur l'autre (Théo hallucinait, je me marrais en voyant sa tronche parce qu'il est incapable de masquer ses émotions) et puis il m'a bafouillé « À demain », comme si on avait rendez-vous pour un restau.

J'ai dit à House qu'il avait l'air spécial.

Mon docteur s'est contenté de sourire, pas seulement d'une esquisse, mais à pleines dents. Ça faisait presque peur, franchement.

— Mais elle est conne ou quoi ?!

Il a hurlé, seul dans son appartement, les doigts tremblants à force de serrer la manette. Ça doit faire quinze fois de suite qu'il foire, et il ne peut pas, il n'est pas question qu'il foire, non ! Même s'il doit y passer sa vie, même si le téléphone se met à...

Hé, qu'est-ce qu'il raconte ? C'est justement *pour que le téléphone sonne* qu'il joue. Pour sauver Sarah. (Ce n'est pas ça, le plus fou : le plus fou est que mon lutin, à cet instant, est convaincu d'être en pleine possession de ses capacités mentales.)

— Allez, on recommence, putain, marmonne-t-il, excédé.

Le problème de cette mission, ce n'est pas de sécuriser la zone qui entoure la maison. Ça, c'est du gâteau. Le cow-boy arrose, évite

quelques assauts, ciao la compagnie. Il libère la fille et la pose sur son cheval ; là encore, pas de problème.

Seulement, après, il faut la ramener jusqu'à la bourgade dont elle a eu la bêtise de s'enfuir.

En tirant le cheval derrière soi, au pas. Sur un sentier infesté de ces saloperies qui surgissent de nulle part – et cette dinde de Quacker qui n'arrête pas de descendre du cheval pour se jeter sous leurs canines ! À croire que l'idée de leur servir de ragoût la fait mouiller, merde !

— Cette fois, tu vas t'en sortir, connasse.

Si Théo se voyait dans un miroir, il aurait un sérieux coup de flip. Le zombie, c'est lui : il a les yeux tout rouges, le teint pâle et sa lèvre inférieure saigne à force d'avoir été mâchonnée. Ça pourrait être drôle mais ça ne l'est pas du tout, les choses lui ont échappé et maintenant, il faut qu'il réussisse cette mission sinon son moineau, sinon son amour va mourir.

— Respire, se dit-il à voix haute (à moins qu'il ne s'adresse à la femme du cow-boy, ce qui serait tout aussi dément). Tu vas y arriver.

Il inspire et expire, dans l'espoir de se calmer – pas pour revenir au réel mais pour achever cette foutue mission. Dans ses narines flotte une odeur de mort et de chair pourrie. Le cow-boy et sa belle arrivent au sommet de la petite colline ; là, il y a un rocher, et ensuite Théo ne sait pas parce que c'est toujours là qu'il meurt. Trois zombies bondissent d'un seul coup et, à chaque fois, cette dinde de Quacker se fait bouffer par le premier pendant qu'il se bastonne avec les deux autres. Il inspire, expire, tente d'ignorer l'odeur...

Et puis bim, il entrevoit la faille.

— Là !!!! il hurle. Fonce ! Allez, FONCE !!

Il s'est levé, d'un bond puissant, les mains écrasant sa manette, et son cow-boy s'est rué en avant d'un même élan, coupant la route au cheval et à sa dulcinée pour servir d'appât aux trois morts-vivants. Tout va à la fois très vite (dans un cri) et très lentement (il peut voir chaque image succéder à la précédente avec le petit « clic » des bobines de films muets) : avant qu'ils ne puissent comprendre, *bang bang bang bang bang* les bestiaux sont réduits à l'état de purée.

— OK, murmure Théo, chahuté, les larmes aux yeux. OK, calme-toi. C'est peut-être pas fini.

Le cow-boy revient en arrière, va chercher son cheval et sa dulcinée en tirant le canasson par la bride. Il marche jusqu'au sommet

de la colline, bordel, ce qu'il est *lent* !! Peu à peu, on voit apparaître le paysage derrière...

Théo éclate d'un rire joyeux, fou, victorieux, immortel, fou. Immensément vivant.

Ils y sont. Il a réussi. Il l'a sauvée.

Je ne pouvais pas voler éternellement, je le savais bien ; à force de laisser mon esprit vagabonder dans les airs en même temps que moi, cet idiot est allé se recoller au granit du réel. Quelle absurdité ! Songer à Estragon et à ses longues mains de chirurgien aussi virtuose qu'inapte au contact humain alors qu'on a devant soi tout l'horizon du monde, accessible en quelques brassées dans l'éther !

C'est sûr que ce n'était pas très malin : j'ai écourté mon petit moment de liberté. J'aurais pu en profiter encore un peu plus, encore un peu plus...

Oui mais bon, je n'ai jamais dit que j'étais très futée. J'ai dit que j'aimais approfondir les choses, et que j'avais besoin de temps pour ça. Merde, je ne suis pas un foutu pigeon, je ne peux pas passer mon temps à battre des ailes au-dessus des toits !

Il faut bien que je vive – puisque, apparemment, je ne crèverai pas avant d'avoir 40 ans.

\*  
\*   \*

Théo court. Il court comme un fou, les larmes volent derrière lui à mesure qu'elles coulent, en torrent. Il court en riant, en remerciant le ciel, la vie, les gens.

Il court et se répète *Plus de trace de tumeur plus de trace de tumeur plus de trace de tumeur* jusqu'à ce que le mot « tumeur » perde son sens, c'est un jeu auquel il joue depuis qu'il est enfant et ça marche encore, ça marchera toujours : *tumeur tumeur tumeur tumeur tumeur tumeur tumeur*, ça y est : il ne sait plus du tout ce que signifie ce mot.

Ça n'a plus la moindre importance.

Il court, ils ont gagné.

Ils ont relevé ce défi extraordinaire que la vie leur a jeté au visage, ils ont été des super-héros.

*Amazing Spiderman !!!* il braille dans sa tête en accélérant pour courir plus vite, plus vite encore, plus vite et plus loin. *Amazing !!!*

Et c'est exactement ça : c'est incroyable.

\*  
\*   \*

*I kept the right ones out  
And let the wrong ones in  
Had an angel of mercy to see me through all my sins  
But there were times in my life  
When I was goin' insane  
Tryin' to walk through the pain*

*When I lost my grip  
And I hit the floor  
Yeah, I thought I could leave  
But couldn't get out the door  
I was so sick and tired  
Of livin' a lie  
I was wishing that I  
Would die*

*It's amazing  
With a blink of an eye  
You finally see  
The light  
Oh-oh, it's amazing  
When the moment arrives  
That you know you'll be alright  
Yeah, it's amazing  
And I'm sayin' a prayer for the desperate hearts tonight.*



TROISIÈME PARTIE

# LES MOMENTS DOUX

## La fête de la vie

Le portail s'ouvre au fond du jardin sans qu'aucun des quatre-vingts convives ne s'en aperçoive, avec la musique poussée à fond, les rires alcoolisés, les gens bigarrés qui dansent et sautent partout sous les lampions tendus entre les buissons, l'agitation ambiante et la folie de cette soirée d'été.

Ce n'est pas une soirée ordinaire : on fête mes 40 ans. C'est une fête qui n'aurait pas dû advenir. On a donc mis les petits plats dans les grands. Préparé ça à l'arrache, à notre manière, en faisant les courses à toute blinde en milieu d'après-midi, dressé les nappes en vitesse, galéré avec les branchements de la chaîne hi-fi alors que les premiers invités se pointaient. La mère de Théo, pour l'occasion, nous a confié sa maison à Argenteuil, charge à nous de la lui rendre « dans un état à peu près acceptable ». Nous avons promis, avec des mines d'enfants sages.

Les enfants, justement, se courent les uns derrière les autres dans le jardin. Simon joue les chefs de meute, déguisé en pirate, excitant la ribambelle de moutards (robots, sirènes, Indiens, Vikings) qui le suivent – tous nés ces trois dernières années, à mesure que nos copains se lançaient à leur tour dans la course.

Camille trotte dans son coin, à l'autre bout, petit mousquetaire à mèche blonde farouchement indépendante. Elle se casse la figure, trotte à nouveau, se relève avec courage, se bringuebale elle-même comme elle peut jusqu'à l'entrée de la maison, plongée dans l'ombre, à l'écart du vacarme.

— Gotham, bonsoir !

Torse bombé, Clément fait son entrée. Disparaissant sous un

énorme costume de Batman... Une véritable armure.

Il tente de se pencher vers Camille mais se découvre incapable du moindre mouvement, raide dans son cocon de mousse et de plastique.

— Mais t'es dingue !! Tu vas crever de chaud !

Théo, qui vient de ramasser Camille dans l'élan et l'a calée sous son bras gauche, s'approche d'un pas bondissant. Ses pieds nus foulent l'herbe et ses dreadlocks flottent au vent léger – évidemment, mon lutin a choisi de se déguiser en Jack Sparrow, le héros de *Pirates des Caraïbes*. Je ne l'ai pas raté :

— C'est pas un costume : c'est juste une excuse pour te faire une allure de beau gosse !

— Hein, mais pas du tout !

— Pfff, tu crois que je te vois pas ? Tu t'es mis du khôl sous les yeux, t'as tes petites dreads avec des perles dedans et tes foulards de toutes les couleurs sur les poignets... Bizarrement, t'as pas choisi le costume du Capitaine Haddock !

— La thématique, c'est « Héros », il est où le rapport ? Et puis, pardon mais j'arrive toujours pas à savoir en quoi, toi, tu es censée être déguisée. Tout ce que je vois, c'est une meuf avec une perruque beaucoup trop bouffante et des bottes qui montent jusqu'aux genoux.

— Farah Fawcett, ignare ! Une des Drôles de dames ! Sarah, Farah, tu piges ? De toute façon, t'étais même pas né.

— Farah Fawcett ? F'est fantastique, effectivement.

— T'es fuper con.

Et on s'est embrassés, avec fougue, pendant que Bowie hurlait au loin qu'ils n'avaient plus que cinq ans, quelle surprise, cinq ans, pas plus.

Théo se jette dans les bras de son Bonhomme Michelin de pote, qui manque basculer en arrière sous son poids.

— Allez, viens dire bonjour à Farah Connor.

Je les rejoins, les mains dans les poches de mon pantalon pattes d'eph. « Sarah Connor », c'est mon nouveau surnom, depuis que j'ai assumé le crâne rasé. On m'appelle guerrière, warrior, la tueuse. Quand j'ai envie de faire taire les petits malins, j'exhibe la cicatrice qui me traverse de part en part, depuis la trachée jusqu'en haut de l'estomac. Dans l'affaire, j'ai perdu un poumon et gagné une blessure de guerre.

Mon lutin et moi, on est devenus des invincibles.

Clément m'embrasse gauchement, il dégage déjà une violente odeur de sueur et je suis prête à parier qu'il va se débarrasser de ce costume dans moins d'un quart d'heure, quitte à finir en caleçon. De toute façon, la nuit est belle, douce, une de ces soirées d'été qu'on vit à 16 ans et qu'on ne connaît plus après, normalement.

Leyla fume une cigarette, assise sur une chaise en retrait. Je m'assois à côté d'elle et on observe les copains, sans échanger plus qu'un regard amusé de temps en temps.

— Camille s'est encore vautrée, elle dit finalement en la désignant du menton.

S'il était là, Théo nous crierait sans doute d'aller l'aider à se relever au lieu de nous marrer, mais il est en train de montrer à Léonore comment faire « une rondade digne de ce nom ». Tandis qu'il roule lourdement dans les rosiers adorés de sa maman, Léonore le charrie en époussetant les manches de son costume de Catwoman. On ne pourrait pas être plus heureux.

Pour éclairer le jardin, on a allumé des braseros aux quatre coins, Théo y tenait absolument. La fête en retire un visage sauvage, furieusement libre.

— Elle se débrouille, regarde : petit tigre de métal est déjà reparti.

Et de fait, l'apprentie mousquetaire s'est remise en marche, levant haut son joli menton boudeur et faisant tressauter sa mèche de poussin en cadence avec son pas titubant. Gare à qui se mettra sur sa route !

— Elle est incroyable, je dis encore en la suivant des yeux.

C'est très étrange, je n'ai jamais peur pour elle. J'ai prévenu chaque danger possible sur le chemin de Simon, répété à qui voulait l'entendre qu'il était formidablement sensible pour son âge et usé de cet argument comme d'un prétexte pour le couvrir à outrance, mon prince fragile, mais elle, non, elle a très tôt fait comprendre à tous qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Avec Théo, on l'appelle tigre, tout-terrain, jeune bouddha. De ses yeux qui voient tout, elle affronte le monde sans le moindre soupçon de crainte ou d'hésitation. Elle est ronde et pleine comme un œuf.

— Elle a aussi de la finesse, répond Leyla, braquant son regard vert sur moi pour débarquer dans mes pensées comme elle sait si bien le faire. Vous lui parlez de la maladie, de temps en temps ? Les circonstances de sa naissance...

Je passe la main sur mon crâne, histoire de trouver un peu de douceur au contact.

— Oui, on lui en parle. De toute façon, ça remontera. Elle est née dans le feu, elle en tirera forcément quelque chose. Son frère aussi a été marqué, même si ça ne se voit pas encore. C'est un bavard, alors il extériorise mais, en même temps, il camoufle.

Leyla sourit en désignant Simon qui s'est réfugié sous une table avec une copine déguisée en écuyère (les parents n'ont pas bien saisi le concept de la soirée, apparemment).

— Et Théo, ça va ?

Fidèle à elle-même, Leyla ne prend jamais de gants. La franchise n'est pas un choix, pour elle, c'est la seule voie qu'elle connaisse ; les précautions et autres délicatesses lui semblent des détours aussi inefficaces qu'absurdes.

— On revit. On voit la vie revenir, peu à peu. Les premiers temps, on a eu souvent des alertes, des peurs, je t'en avais parlé...

Je lui en avais parlé, oui, mais je ne lui ai pas dit la terreur immense lors du tout premier jour du tout premier été, pendant ces vacances qu'on avait tant rêvées, où j'avais été prise d'une quinte de toux qui s'était achevée par quelques gouttes de sang crachées dans le mouchoir. La pâleur de Théo face à moi, ses grandes mains impuissantes à me rassurer et, derrière nous, les cris joyeux des deux petits qui ne saisissaient rien du drame...

Drôle de drame, en fin de compte ; fausse alerte.

— Mais là, on commence à se détendre. Il y a juste les périodes de contrôle à l'hôpital qui sont stressantes, on se met en apnée le temps d'avoir les résultats et puis, ça y est, c'est passé. On revit. J'ai aussi retrouvé mon corps, ça aide. Théo ne supp...

— On parle de moi ?

Théo tanguait jusqu'à nous, bras ouverts sur sa chemise débraillée. Ses dreads ont vrillé à l'envers sur son crâne et il tient son pantalon par la ceinture pour qu'il ne lui tombe pas sur les genoux, ça lui fait une sacrée touche.

— Je donne à Leyla tous les détails de notre vie sexuelle, espèce de sale frimeur. T'as peur, hein ?

Il fait mine de rire, pas si rassuré que ça quand même, rattrape *in extremis* son futaal.

— Oh, je ne crains absolument rien, Mesdames ! Depuis que j'ai

arrêté de fumer, j'ai développé des capacités d'endurance tout à fait spect... Aïe !

Léonore vient de lui coller une taloche. Elle m'adresse un clin d'œil avant de planter ses mains sur ses hanches avec des airs de star. J'adore cette fille précisément parce que je ne serai jamais comme elle, aussi confiante, aussi sonore, et ça me va. Tout me va, depuis trois ans.

— J'ai pensé qu'il était temps de le calmer, elle dit en souriant.

— Tu as très bien fait ! on s'écrie, Leyla et moi, en chœur.

Et on éclate de rire.

— Y a quelqu'un au portail, non ? s'exclame Léonore, les yeux soudain fixés vers l'ombre au fond du jardin.

Théo se réenclenche – je surprends sur son visage cette expression de peur panique qui, malgré tout, ne l'a plus quitté, et qui rejaillit quand son portable sonne au milieu d'une conversation ou quand une voiture klaxonne trop fort. Il faut dire que depuis que la mort m'a frôlée de son aile, mon lutin n'est plus jamais *tranquille*. Heureusement, il sait composer.

Moi, je ne me pose pas tant de questions. J'ai avec le réel des attentions de nouvelle-venue, je n'en reviens toujours pas de ne pas être morte cent fois. La lenteur des choses, je l'accepte ; ça tombe bien, je n'ai jamais été une rapide. Je prends le temps de sentir mes muscles se raffermir. Il y a peu, je me suis remise à nager, et même si mon souffle me trahit plus tôt qu'avant, les sensations anciennes reviennent une à une. Je prends l'habitude de résumer en quelques mots mon histoire aux gens que je rencontre et qui aperçoivent ma cicatrice (la dernière fois, je me suis payé une témoin de Jéhovah qui me bassinait avec le royaume de Dieu : je lui ai détaillé les étapes de mon parcours, opération comprise, histoire de lui rappeler que son royaume avait apparemment des appartements réservés aux privilégiés).

J'aurais dû mourir et j'ai survécu : cette phrase est devenue la colonne vertébrale de mon existence. Il subsiste des douleurs, des ralentissements, des limites mais, au fond, mon esprit s'est mis au diapason de ce corps-là, il en accepte les règles.

Et puis – personne n'a envie d'admettre ça mais c'est indéniable –, la maladie m'a rendue plus belle. Les lignes tracées sur mon visage plus mince qu'avant sont fermes, pures, et j'ai découvert dans le

miroir une silhouette guerrière, en effet, qui me donne confiance en moi. Si on a beaucoup déconné, avec Théo, sur « les bienfaits de la chimio », qui renouvelle les cellules de la peau et du cuir chevelu après avoir tout anéanti, on savait qu'il y avait du vrai dans nos délires. Le regard que Théo porte sur moi me renvoie à l'image d'une jeune femme fière qui a résisté à tout, y compris au pire.

Oui, nous sommes invincibles.

— Je vais ouvrir ! s'écrie mon lutin, avant de se lancer dans un projet de rondade qui, par miracle pour sa nuque, avorte au dernier moment.

Rigolard, il aboutit devant le portail, une coupe de champagne en main qu'il a chipée au vol à Jérémy.

— T'es chiant ! braille ce dernier.

— Laisse, y en a plein, tempère Benjamin, derrière lui.

Théo agite ses dreads de travers avec des allures de paon ivre, puis se tourne vers le portail.

Merde, les flics.

Ils sont deux, un petit Blanc replet et une grande Noire svelte, comme dans une comédie américaine.

— Bonsoir, disent-ils, l'air sévère.

Une main dans ses dreads qu'il tente, étrangement, de recoiffer, Théo s'aperçoit soudain qu'il est très soûl. L'idée même d'articuler : « Bonsoir monsieur et madame les agents » lui semble insurmontable, alors il s'ébroue et prononce un gluant « B'soironfaittropd'bruit ? » qui, à son grand soulagement, fait naître deux sourires dans les ténèbres.

— C'est un peu ça, oui. On entend les basses jusqu'au bout de la rue, les voisins se sont plaints.

Esther, venue en renfort, se poste derrière Théo et pose une main sur son dos (juste à temps car il se sentait partir en arrière). Bien entendu, elle s'est déguisée en princesse des forêts, elle a une couronne de fleurs dans les cheveux et de longues tresses brunes ornées de rubans, et porte une sorte de robe d'elfe faite de plusieurs tissus cousus ensemble – si j'étais mauvaise langue, j'ajouterais que ça ne la change pas tellement de ses tenues ordinaires.

— On est vraiment désolés, on va baisser tout de suite le son, dit-elle de sa voix douce.

Les deux hochent la tête, souriants. Ce sont clairement des gentils,

alors Théo saute sur l'occasion d'exercer son charme.

— En fait, on f-fête les 40 ans de mon amoureuse, là-bas – vous la voyez ? La belle nana avec les cheveux hyper, euh hyper courts, là ? Parce que, vous voyez, elle a eu un cancer et c'est sa troisième année de ré- de rémission.

*Pâteux, pâteux, pâteux*, il pense, et ce souvenir le met aux anges.

Avec Leyla, on est au spectacle, depuis nos petites chaises. J'espère seulement qu'il ne va pas nous attirer d'ennuis, ou en faire des caisses sur ma maladie. Il faut souvent que je l'empêche de sortir les violons quand il voit un couple dont l'un semble malade, par exemple. La dernière fois, on a dîné au restaurant tous les deux, sans les enfants, et on a remarqué que la femme du cuistot portait un turban sur un crâne chauve. Au moment de l'addition, Théo n'a pas pu s'empêcher de lancer le patron sur le sujet « Un cancer du sein ? Vous allez vous en tirer, vous verrez ! Ce sera long et dur mais vous y arriverez, regardez, nous on a... »

Très régulièrement, des envies de sauver l'humanité lui viennent, comme s'il était logique que tout le monde y arrive puisque, nous, on y est parvenus.

Il oublie seulement que, parmi ces gens frappés dont nous croisons le chemin, beaucoup ne font pas partie de ces « forts » qui peuvent survivre. Il oublie aussi qu'il n'y a aucune justice dans ces histoires. Et que, de toute façon, même les forts s'effondrent lorsque les coups s'accumulent.

— Ah, c'est une belle nouvelle, dit le petit flic, vraiment ému.

Sa collègue acquiesce, touchée elle aussi.

— On v-va baisser le son. Mais... vous savez quoi ?

Esther se tourne vers Théo, un peu inquiète. Je tends l'oreille, m'apprête à me lever pour mettre le holà mais Leyla me tire en arrière avec un sourire confiant.

— Bon, reprend Théo. Quand j'étais même, ma mère a fêté ses quarante ans, vous voyez. Et c'était une fête, une fête géniaaaaaale ! Je m'en s-souviens vachement bien. Et à la fin, les voisins – il y avait des braseros, comme ici, hein –, ils ont appelé les pompiers, parce qu'ils ont c-cru qu'il y avait le feu, et les flics...

Il s'arrête, rougissant, les agents lui font signe que c'est pas grave, il continue.

— Oui donc, les flics sont venus, et en fait ma mère les a *gardés* à



*la fête !* On a des photos du chef avec sa casquette qui pose avec elle, c'est trop d-drôle ! Et donc...

Arrivé à ce point de son histoire, il ne sait plus trop bien où il voulait en venir. Il est parti de mon cancer, comme souvent, mais pour aller où ? La fête... La fête de la vie, ainsi qu'on a baptisé cette soirée...

— Oui ! il s'écrie en bondissant, son idée retrouvée. Et donc, est-ce que vous v-voulez pas boire une coupe avec nous ? Je serais super content, ce serait comme un, un voyage dans le temps. Pour les 40 ans de Sarah Connor, c'est logique – Sarah, c'est mon amie, c'est elle. Nos enfants sont là, regardez, les deux gredins, là.

Il se demande furtivement si c'est une bonne idée d'attirer l'attention des flics sur nos mêmes qui cavalent dans le jardin à près de 2 heures du matin, à moitié à poil vu que leurs costumes n'ont pas résisté à leurs robinsonnades, puis décide qu'il faut avoir confiance.

Il a raison, d'ailleurs : les policiers lui sourient, toujours plus attendris.

— Désolée, répond la femme, ç'aurait été avec plaisir mais on est de service. Vous baissez le son, d'accord ? Bonne soirée.

Là-dessus, ils s'en vont et Théo se tourne vers moi pour m'envoyer un grand baiser soufflé, le vrai truc d'ado romantique – avant de se laisser tomber de tout son poids sur Esther, qui l'accueille dans ses bras en couinant.

— Mais qu'il est con !

Je rattrape le baiser d'une main d'aigle, ignorant le regard moqueur de ma cousine.

Ce soir, j'ai le droit d'avoir 16 ans si je veux.

J'ai choisi cette soirée-là mais, bien sûr, j'aurais pu en raconter mille autres, piochées dans le grand sac des quatre années de réserve dont j'ai joui. Des soirées de vacances, des victoires de boulot, des miracles familiaux.

Théo est monté en grade au journal, Franck lui a confié la direction de la rubrique littéraire, il a deux assistantes et des dossiers par-dessus la tête. Il est tout aussi amoureux de moi que de notre histoire, et ne se lasse pas de répéter que nous sommes invincibles, invincibles, invincibles – sans doute pour s'en convaincre, pour confiner la peur dans son coin d'ombre. Simon est entré à l'école, le

petit prince chantant est devenu un garçon espiègle, très malicieux, dont les grands rires joueurs font oublier d'étonnants sursauts de colère qui jaillissent parfois, noués à la peur de ne pas être à la hauteur, d'échouer, de décevoir. Camille, alliant force et finesse, observe tout et gagne l'amour de tous sans aucun effort, laissant venir le jour où elle trouvera elle aussi sa propre voix, tandis qu'elle marche dans les pas de son frère, dont elle porte les vêtements trop petits et imite les jeux de pirate.

Moi, j'ai 40 ans contre toute attente. Récemment, j'ai osé prendre la caméra pour tourner mon premier film aux côtés d'un réalisateur que j'idolâtrais, et d'une façon globale je me découvre une deuxième vie qui paraît m'avoir attendue depuis toujours. Je suis fille, femme et mère résolument, loin des mirages et des angoisses du passé. J'ai triomphé des tests qu'on m'a fait endurer tous les trois mois d'abord, puis tous les six mois, à mesure que le spectre de la terrifiante *récidive* s'éloignait.

Au dernier test, House a prononcé le mot « guérie » – même si je pense qu'il lui a échappé. J'ai gagné. Tout récemment, on a quitté Paris pour emménager dans une petite maison avec jardin, en banlieue est.

Autour de nous, nos proches et nos amis avancent eux aussi, dans leur carrière, leur vie de couple ou de famille, leur chemin.

Ce sont nos jours heureux.

Et ce ne sont pas ces jours-là que je dois vous raconter, malheureusement, ni que je dois revivre. Ces jours-là me font une deuxième peau, bien chaude, pour l'hiver ; et tandis que je m'immerge dans la mousse où je suis si bien, où je suis méduse, ils flottent à mes côtés telles des lucioles réconfortantes.

Seulement, ils ne fondent pas mon histoire. Théo et moi avons toujours été terriblement conscients du fait que c'est sur les histoires que l'existence établit ses fondations, nous avons toujours su que c'était dans les failles, les accidents et les séismes que la vérité de nos vies pouvait être mise en lumière. Les histoires de Théo sont excessives et baroques, il danse chez Fellini, Dumas ou Capra, les miennes ricochent sur des arêtes plus aiguës de Dreyer, Godard et Faulkner, mais au fond cela revient au même : des couleurs éclatantes, de la musique aux moments beaux ou tristes et des gens imprévisibles.

Théo n'avait certainement pas prévu la voix qui l'arracherait à un de ses chers dossiers de 17 h 30, un vendredi soir de 2014.

En octobre, cette fois.

— *Monsieur Dorneval ?*

Avant même de reconnaître la voix, il a su.

## Retour en enfer

Octobre-novembre 2014.

J'ai encore une dizaine de marches à monter pour sortir du métro et rejoindre Théo qui m'attend, debout dans la lumière, visage dévasté. C'est beaucoup trop de marches pour une jeune femme malade, car c'est ce que je suis de nouveau, une jeune femme frappée. Et ce n'est pas vers la lumière que je me dirige, je ne gravis pas ces marches en m'élevant de palier en palier pour retrouver mon amoureux : je prends la route des ténèbres.

À petits pas, je marche. Depuis quelque temps – c'est ce qui avait suscité mon inquiétude et m'avait amenée à réclamer un énième test après le dernier –, j'ai des essoufflements, des faiblesses, des douleurs dans le dos et un corps qui s'amaigrit semaine après semaine.

Même si, une fois encore, nous n'avons pas voulu voir, pas accepté, parce que ça paraissait impossible ; trop injuste, trop cruel. C'est pourtant le cas, le scanner est formel : la tumeur est revenue comme un putain de clown tueur.

Au bout des marches, à quelques pas de la station, il y a l'hôpital où Dr House nous attend pour un rendez-vous au cours duquel le mot « espoir » ne sera certainement pas invité. Je m'effondre dans les bras de Théo qui ne dit rien, que pourrait-il dire ? Le *Pourquoi !?* que je hurle en sanglotant contre lui n'a pas plus de raison d'être que la réponse qu'il chercherait à donner ; il n'y a aucune explication rationnelle à cette récidive qui frappe si longtemps après la disparition de la tumeur (*plus de traces de tumeur*), aucune justification possible.

Ça n'a aucun sens.

— Viens, on y va, murmure Théo, la joue mouillée de mes larmes, en me prenant la main.

On y va.

— C'est à vous que j'en veux.

J'ai lâché cette phrase, ma petite bombe à moi, les yeux plantés dans ceux du bon docteur. Ça non plus, ça ne sert à rien – et d'ailleurs je remarque que Théo, par réflexe de garçon bien élevé, a une velléité de protester, *Ne lui dis pas ça, c'est pas sympa*, même si, bien sûr, vu les circonstances, il ne peut pas aller plus loin. Ça ne sert à rien mais ça défoule, et qu'est-ce qu'il me reste d'autre à part le droit de cracher ma colère et ma haine de ce qui nous arrive ?

House se tait. Nous sommes dans son bureau qui ressemble à un cagibi, petite pièce à la lumière froide, encombrée de traités médicaux et de revues scientifiques, assis en face de lui sur des chaises fragiles. Entre lui et nous, son ordinateur fait une barrière pathétique. Il y a des photos de ses enfants dans des cadres posés à côté de son tapis de souris. En d'autres moments, cela nous aurait attendris mais là, non, là c'est comme un affront. Pourquoi les gens, à commencer par lui, vivent et vont bien sans être inquiétés de rien alors qu'on est à nouveau frappés, au moment même où on pensait être sortis du tunnel ?

Merde, il y a un milliard de personnes sur qui ça pouvait tomber et, tant pis si ça choque les bonnes âmes, on se dit qu'il y avait sans doute des choix plus sensés de la part de la Mort, quitte à jouer la carte de la cruauté pure. Par la suite, Théo allait en faire une blague, une blague de très mauvais goût parce qu'elle puait la mort, mais qui m'a toujours arraché un sourire : « *Quand je pense que pendant ce temps, Brice Hortefeux pète le feu !* » (On sortait tout juste des années Sarkozy, et le type avait clairement marqué son époque.)

Dans l'immédiat, aucun de nous n'a l'esprit disponible pour quoi que ce soit à part regarder House, attendre que vienne sa parole, qu'elle nous détruise ou qu'elle nous libère.

— Je comprends que vous soyez en colère, madame Dorneval, il répond sans chercher à cacher son chagrin, son vrai beau chagrin d'être humain triste pour un autre être humain.

— Vous m'avez dit que j'étais guérie. Vous l'avez dit !

— Et je l'ai cru. Et je n'aurais jamais dû le dire. Parce que

décidément...

Ce « décidément », en réalité, ne s'adresse pas à nous. C'est une phrase de général de l'ombre, qui pensait connaître les mille ruses d'un vieil adversaire retors, et qui s'aperçoit après avoir mené ses troupes à l'assaut que l'autre l'a encore roulé dans la farine, et que ça va être une boucherie. Ce « décidément » est l'aveu de son échec, qu'il ne nous livre pas à nous – à quoi bon ? je suis foutue –, mais qu'il concède à ce sale enfoiré de traître qui ne joue pas les règles du jeu, alors que lui est obligé de s'y tenir.

À cet instant, House se reprend. Parce que, tout simplement, le temps de l'émotion et des remords est passé : il faut agir à présent, quel autre choix aurait-on ? Théo, qui n'a pas lâché ma main ni desserré les dents, se réveille, comme toujours, enclenché par l'énergie de ceux qui lui font face.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

La question prêterait à rire. Il ne m'a jamais parlé du dernier rendez-vous qu'il a eu avec House, il y a quatre ans, dans ce même cagibi, quand ils avaient ensemble fait le constat de notre victoire, et que le bon docteur avait ajouté, ultime et impitoyable mission de général, que si un jour il y avait par malheur récidence, la nouvelle serait *catastrophique* (Théo se rappelle bien le mot, et l'intonation rocailleuse avec laquelle le docteur l'avait fait rouler dans sa bouche pour le prononcer).

Le calcul est vite fait, de toute façon : je n'ai plus qu'un poumon ; on ne pourra pas me l'enlever, celui-là.

Pourtant, House a l'air de penser qu'il reste des choses à tenter.

— Eh bien, vous le savez. On va remettre la tenue de soldat, le bazooka et les grenades, et on va repartir au combat.

Étonnamment, il a adopté la métaphore militaire qui me tournait dans la tête quelques minutes plus tôt. J'ai envie de lui hurler que les gradés qui s'envoient des assauts par missiles interposés au Moyen-Orient ne sont pas frappés, eux, que le sort a préféré s'acharner sur une jeune maman de 41 ans qui n'a jamais souhaité de mal à personne, pas même à Brice Hortefaux ou à d'autres saloperies qui portent encore beau à 70 ans passés... mais à quoi est-ce que ça servirait ? Même la Sarah qui jouait les toreros face aux voitures sait bien que cela ne mènerait à rien.

Et puis, House n'est pas au bout de sa mission, il a encore pire à

nous annoncer. Car oui, c'est possible.

— Le problème le plus urgent, c'est que la tumeur menace votre colonne vertébrale, madame Dorneval.

Là, Théo sort une grimace qui parvient à m'amuser – juste le temps d'un soupir, pas plus, mais tout de même. Je sais tellement bien ce qu'il pense, mon cancre des cours de biologie ! *Mais elle est placée devant, cette tumeur... Le poumon c'est devant, la colonne c'est derrière, non ?!*

Mon lutin, tu oublies que quand la mort frappe, elle frappe en trois dimensions. Les mauvaises nouvelles se lisent sur le papier imprimé des radiographies, d'obscurcs photos en noir et blanc au sein desquelles seuls certains yeux experts décèlent des zones de ténèbres fatales, mais la mort, elle, frappe partout, en profondeur et en surface, sur les côtés et au centre, partout et nulle part.

Docile, House sort un crayon.

— Je vais vous faire un plan de coupe.

Je vois bien que mon lutin se mord les lèvres pour ne pas demander ce qu'est un plan de coupe, il sait qu'au fond, ça ne change rien à l'affaire. Quant à moi, je devine déjà où ces coups de crayon rapides vont nous mener et, à vrai dire, je n'ai pas très envie de laisser à mon cœur le temps de comprendre ce que mon cerveau a déjà intégré : rien ne m'attend de bon sinon la douleur, la dégradation, la mort. La vieille phrase de mon adolescence ressurgit des profondeurs, *Je voudrais juste que ça s'arrête.*

Et puis, sans prévenir, la pensée de Simon et Camille, en un magnifique après-midi de soleil et de rires passé dans les Cévennes, une escapade rêvée au milieu de nos dernières vacances d'été, m'arrache au cagibi du Dr House. On s'était aventurés dans ce parc de loisirs qui ne promettait pas grand-chose, un grand machin de bric et de broc planté au milieu d'un champ par un entrepreneur fauché ou par un rêveur ambitieux, ça s'appelait « Green Park » ou un truc de ce genre... et ç'avait été, en fin de compte, une des meilleures journées de notre vie à quatre.

En guise de parc d'attractions, c'était un immense terrain entouré de barrières, à l'intérieur duquel l'entrepreneur rêveur (misons sur le rêveur) avait simplement découpé des parcelles pour y improviser des espaces de jeux – un parcours de voitures à pédales ici, un château fort fabriqué avec des rondins de bois là, un toboggan placé devant

une grosse piscine gonflable un peu plus loin –, sans oublier la buvette ombragée sous les saules pleureurs pour que les parents soufflent un coup pendant que les mômes se défoulent.

On s'était marrés, Théo et moi, devant le côté « cheap » de l'endroit, et en même temps on avait salué les petites attentions qui avaient dû demander de la patience et des efforts, les costumes de chevaliers disposés sur des bottes de foin autour du château fort, la présence d'un âne que les minots pouvaient caresser, toute l'ingéniosité dont il avait fallu faire preuve pour compenser le manque de moyens.

— ... comme un maki, si vous voulez.

Voilà autre chose. Je m'évade cinq minutes et, quand je reviens, Dr House compare ma colonne vertébrale à un maki. Si la vie ne ressemblait pas à un film de Godard, parfois !

— Un maki ? j'ai dit, pour renouer avec l'échange, parce qu'après tout c'était de moi qu'on parlait, c'était de ma peau qu'il s'agissait.

— Oui. La tumeur exerce une forte pression sur votre colonne. Si vous imaginez un maki, eh bien, il ne faut surtout pas que la couche d'algue qui entoure le riz soit écrasée, sinon... sinon, les choses pourraient tourner très mal.

Je hoche la tête. Aussitôt, la douleur reflue – physique, d'abord, et je m'aperçois enfin que ces souffrances que je ressens dans le dos depuis des semaines n'avaient rien d'imaginaire mais venaient bien annoncer la *catastrophe* à venir –, puis morale, sous forme de détresse sans forme ni but, ne pouvant conduire qu'à des gémissements et des pleurs.

Mais la rage, la fureur d'avoir été trahie par le sort, et aussi par mon docteur, vient tuer dans l'œuf la nouvelle crise de larmes qui guettait.

— Il va falloir m'opérer en urgence, c'est ça ?

— On n'a pas le choix, madame Dorneval. Si on attend, la tumeur va forcément attaquer votre colonne. On ne peut pas l'enlever chirurgicalement, je veux que ce soit très clair, mais on peut mettre votre colonne à l'abri, en la renforçant avec une structure de métal qui éviterait la paralysie. Pour l'instant...

Je me tourne vers mon lutin. On est aussi abasourdis l'un que l'autre, c'est trop atroce, trop grotesque même, il y a comme un sentiment de gêne à l'idée de se retrouver *encore* dans une situation



aussi terrible comme deux couillons, deux pauvres poires...

Théo tente :

— Vous allez le faire ici ?

— Non, on doit vous transférer à l'hôpital Vermot-Renaud.

— Mais c'est à l'autre bout de Paris !

— On n'a pas le choix. Ils sont spécialisés dans ce genre d'opération. C'est chez eux qu'on envoie les accidentés de la route.

Un 38 tonnes, on y revient.

À ce stade, on n'a plus de mots, plus de ressources, plus d'énergie ni de ressort. Ni Théo ni moi. Je comprends qu'il est déjà en train de se demander comment il va faire pour assurer ces déplacements à travers la ville pour les – jours ? semaines ? mois ? – à venir, depuis notre nouvelle petite maison de banlieue, tout en gérant les enfants, la maternelle de Camille et le CE1 de Simon, son travail et puis...

Je ne peux pas penser à tout ça. C'est trop dur. On n'a pas le choix, n'est-ce pas ? Puisqu'il faut plonger, plongeons.

Alors je dis :

— Après le ris-de-veau, c'est parti pour le maki.

Mais ça ne fait rire personne.

\*  
\*   \*  
\*

Ils sont tous rassemblés, mais personne ne porte de costume et David Bowie ne chante pas. Personne ne danse non plus, bien sûr, et même les mots sont rares. Pourtant, nos amis sont au rendez-vous, pour soutenir Théo qui attend de savoir si je vais m'éveiller de cette opération effectuée en urgence, dans un hôpital situé aux abords d'une station de métro où il n'était jamais descendu avant, à l'autre bout du monde.

Ça fait beaucoup trop de questions pour un seul homme, et même pour une seule vie. Léonore, Leyla et Yanis, Jérémy, Benjamin et Clément sont là, ainsi que ses deux sœurs, et mes parents, montés tout exprès.

*People are waiting*, encore, solidaires dans la peur et l'attente atroce. Théo a confié les enfants à sa mère, parce qu'il n'est pas question qu'ils endurent ce moment-là ; mais d'abord, il a pris soin de « tout leur dire », selon sa formule.

Il veut tout le temps « tout leur dire », tout de suite. Cette urgence-

là le ronger s'il tente d'y résister ; la vérité a sur lui un ascendant magnétique, sans appel. À peine notre rendez-vous avec House terminé, il m'a dit qu'il leur parlerait dès qu'il les verrait et, même si la pensée de leurs petits visages broyés par la nouvelle m'avait ravagée plus encore que la perspective de passer entre les mains du chirurgien – un sosie d'Anthony Perkins dans *Psychose*, cette fois –, j'ai accepté. Il fallait qu'ils sachent, oui.

Pour leur annoncer la catastrophe, il a procédé comme quand il leur raconte une histoire du soir. Il les a pris chacun sur un genou, dans le vieux canapé qui nous a suivis avec le déménagement, il a posé une main sur la nuque de Simon, l'autre sur l'épaule de Camille, et il s'est lancé. Priant (mais qui ?) pour qu'ils comprennent, qu'ils entendent, du haut de leurs 7 et 3 ans et demi. *Vous savez que Maman était malade, c'est pour ça qu'elle ne pouvait pas toujours courir vite ; eh bien, la maladie est revenue dans son poumon. Oui, celui qui reste, parce que l'autre a été enlevé, vous vous souvenez ? Maman est très courageuse et on va se battre. Mais ça va être difficile, mes chéris, il va falloir beaucoup penser à elle. Oui, c'est grave, mes amours.*

En fait, le temps que l'opération soit planifiée, mon transfert annoncé puis effectué pour l'hôpital Vermot-Renaud, Théo s'est remis en mode combat. Il est allé chercher les vieilles armes qu'il avait enterrées à l'ombre d'un arbre mort en espérant ne plus jamais les revoir, il a recréé dans son téléphone portable la liste des 76 correspondants (enrichie d'une vingtaine de nouveaux amis gagnés avec les années) qu'il compte avertir des étapes successives de notre parcours. Il tente aussi de renouer le contact – en vain, pour l'instant – avec cette force noire, ennemie et amie, qui l'a sauvé du pire la dernière fois et, croit-il, nous a permis de vaincre.

Il se prépare à vaincre.

Lors de notre entretien, Dr House a tout de même évoqué les fantastiques évolutions de la médecine depuis ces quatre dernières années, et l'apparition de nouveaux traitements qui semblent produire des résultats étonnants, *parfois*. Théo mise tout sur la science, qu'il connaît si mal.

Comme la fois précédente, je le suis corps et âme dans cette course en avant, que je n'appelle pas encore une fuite, mais... j'ai des doutes – blague de philosophe. J'ai trop de rage non formulée, de toute façon, pour opposer des paroles réfléchies, je ne peux que faire ce qu'on me

demande. Libre ? Tu parles. Libre de quoi ?

Anthony Perkins se penche au-dessus de moi, au bloc où je suis étendue. Il m'assure que tout va bien se passer, et on m'endort.

Au même instant, Esther sonne à la porte de notre maison, dans le jardin de laquelle Théo, nos amis et mes parents patientent, silencieux, écrasés.

Par certains aspects, Esther m'agace, avec ses robes de hippie, ses décoctions d'herbes et ses délires *new-age*. Mais puisque chacun, dans une histoire, doit avoir son moment de gloire, qu'il me soit permis de profiter de l'occasion pour la mettre à l'honneur : elle a sauvé tout le monde, ce soir-là. Dans la maison, et peut-être jusqu'à moi, qui sait ?

Lorsqu'elle entre, elle a les bras chargés de sacs en papier.

— Bonsoir, Théo. J'ai fait des courses ! J'ai pensé qu'il fallait qu'on boive et qu'on mange des trucs très bons, des choses que Sarah aimerait, parce que sinon c'est trop atroce.

Théo n'en revient pas. Il déballe les sacs et en sort des bouteilles de vin blanc (« très très cher », précise Esther en riant), des fromages, des pâtés. C'est déplacé, idiot, *presque grossier*, pense le garçon bien élevé...

C'est exactement ce qu'il fallait.

Sans qu'ils s'en aperçoivent, les amis se rapprochent, picorent, avalent une gorgée, parlent de La Situation, bien sûr, et puis de nos victoires, et puis de moi, et des enfants, et de la vie qui est une salope. Un rire fuse, solitaire, étranger dans cette ambiance. Mais bientôt, d'autres viennent. Remarquant que mes parents se tiennent à l'écart, coincés dans leur silence sur deux tabourets (ils n'ont pas osé s'asseoir avec les jeunes), Benjamin leur apporte deux verres et cause mécanique avec mon père, cuisine normande avec ma mère.

Le tout prend un air de fête.

Au milieu des tintements des verres et des rires, Théo s'évade enfin. Il va de l'un à l'autre, s'agite, boit trop, virevolte. Il est Cendrillon qui ne veut pas savoir l'heure qu'il est, l'heure à laquelle il faudra bien qu'il appelle l'hôpital, *pour savoir*.

Ma chère Esther, des moments tels que celui-là sont un miracle, et seuls les esprits libres sont capables de les faire naître. Quand j'ai appris ce que tu avais fait, plus tard, je n'ai pas été choquée, non. J'ai pensé qu'il y avait tout de même une justice dans ce monde, malgré

tout, et malgré l'injustice immonde qui me frappait ; parce que les humains sont parfois exactement là où il faut qu'ils soient les uns pour les autres.

Lorsque, reprenant contact avec l'aiguille Damoclès de l'horloge, Théo s'est brusquement éloigné de la fête pour aller, tout au fond du jardin, composer le numéro de l'hôpital, les humains rassemblés ont instantanément fait silence.

Théo a eu la chance inouïe de ne pas avoir à attendre encore ; l'infirmier qui a répondu à son appel au bout de trois sonneries a précisé que j'avais laissé des consignes dès mon réveil pour qu'on informe mes proches, aussi vite que possible, que tout s'était bien passé, que j'étais vivante et indemne.

Pour l'instant.

Alors, libérés, les humains ont fêté la vie qui tenait tête envers et contre tout à l'adversité, tandis que je sommeillais, vivante et indemne, en prévision des épreuves à venir.

## *Descend the Shades of Night*

Décembre-mars.

— C'est un peu comme si c'était la nuit toute ta vie ! me dit Simon, après avoir escaladé mon lit bionique pour se nicher sous mon bras gauche.

Je lui ai expliqué, tout à l'heure, que c'était dans cette chambre que je passais mes journées et mes nuits, depuis un mois. Ça lui a semblé difficile à croire... Sous mon bras droit ronronne Camille, dont je caresse les cheveux, dans le vague. Elle ne dit rien, elle me respire simplement, tandis que son frère s'agite et tripote les boutons de la télécommande de mon lit pour le faire descendre et remonter. Je le laisse jouer avec.

— Oui, c'est un peu ça. On est en train de me donner le traitement qui a gagné contre la maladie la dernière fois, vous vous souvenez ?

— La chinio ?

— Presque : chimio. Et on espère que ça va encore marcher.

Machinalement, je tourne la tête vers Théo, avant de me souvenir qu'il vient de descendre fumer une cigarette – il a repris depuis deux semaines, après deux ans d'abstinence, deux ans à narguer tous ses copains en expliquant à quel point ça lui avait été facile, à quel point il se sentait mieux, en forme, plein d'énergie, à quel point ils avaient tort de s'entêter à téter ces saloperies produites par des marchands de canons...

Finalement, il a été bien attrapé. On l'a été tous les deux.

Mais on se bagarre, on y croit, ça doit marcher. On n'a pas d'autre choix, de toute façon, que de jeter notre folle vigueur dans la bataille.

— Maman, à ton avis, l'espace, c'est avant Dieu ou après ?

Simon a jeté la question en l'air comme une toupie, un objet coloré qu'on aime voir sauter et rebondir, par pur plaisir du spectacle du mouvement et de la vitesse. Je me demande dans quelle mesure la mort occupe cette petite tête complexe, derrière son expression rêveuse...

Alors que je cherche une réponse cohérente à cette bizarre assertion, sa sœur intervient :

— Ben, c'est avant. Il y a d'abord l'espace, et après, Dieu, et après, le diable.

— Ah ?

Je les observe, tous deux accoudés sur mes côtes, de part et d'autre de moi, très concentrés et guettant ma réponse avec gravité. L'heure est bien trop cruciale pour que j'ose leur dire qu'ils me font mal, avec leurs coudes pointus – c'est aussi que je ne pèse pas bien lourd. Petite tête ronde et blonde à droite, petit nez fin et vif à gauche... À vrai dire, je n'aurais pas cru qu'ils soient si imprégnés de toute cette bouillie d'imaginaire judéo-chrétien ! Ça doit venir de leur père. Ou des dessins animés, peut-être.

— Et après le diable, il y a quoi alors ? je reprends.

Là-dessus, ils sont d'accord :

— Le Père Noël !

OK. Au moins, ils ne perdent pas le Nord.

— Allez, sortez-moi vos « tacalogues », on va préparer cette lettre.

Dans un fouillis de papier, de coups de ciseaux et de traits de stabilo, on sélectionne avec méthode les ninjas, les trains, les costumes et les jeux de société aux noms psychédéliques pour établir la liste idéale et définitive qui viendra accompagner la lettre au vieux lutin barbu.

Pendant une éternité de rêves de guirlandes et de boules dorées, je quitte avec eux la geôle de mon corps rigide. Je m'envole enfin, accrochée à leurs piailllements excités comme à des ailes de papillon... Théo a eu beau comparer ma nouvelle ossature renforcée de métal à celle d'un dénommé « Wolverine », sorte d'homme-fauve doté de griffes sorti de ses éternels comics, ça ne rend pas ma réalité plus douce.

— Il faudra qu'on lui laisse un verre de lait, hein Maman ?

— Et des koukiz ! ajoute Camille. Il adore les koukiz, le Père Noël.

— Je crois que Papa Noël préférerait une bonne bière.

Théo vient de rentrer dans la chambre, affichant un fort sourire sur une mine tirée. Je secoue la tête, feignant la colère :

— Arrête de leur dire des bêtises.

Il s'assoit au bord du lit, caresse la petite tête ronde et blonde de sa fille.

— Jamais, il chuchote.

\*  
\*   \*  
\*

Personne n'a osé crier : « Bonne année ! »

Théo et les autres se contentent de lever haut leur coupe, un peu comme pour une libation, un hommage aux disparus. Je ne suis pas avec eux : si j'ai pu sortir pour fêter le réveillon en famille, je n'ai pas eu la permission du 31 – trop risqué vu mon état général, nous a dit House. Et pour tout avouer, la seule idée de quitter ma chambre me semble au-dessus de mes forces.

Les copains ont donc volé à la rescousse de Théo, organisant une fête autour de lui, comme une maison dans notre maison, pour l'entourer durant quelques heures d'un cocon de rires et de danse.

Ça a fonctionné, au début. Il a trinqué aux jours meilleurs, partagé des verres et des cigarettes, forcé les plaisanteries, joué le jeu des discussions et des hypothèses. Jusqu'à ce que les ombres de la nuit lui tombent dessus.

Assis sur un pouf, il goûtait le plaisir de voir les autres vivre lorsque, brutalement, la vision de lui-même l'assaille, s'imposant pathétique et sordide, sans issue.

Il s'est vu sans issue.

À 35 ans, si loin de l'insouciance !

Subitement, les visages amis lui sont devenus hostiles, il a jaloué ces teints frais, ces sourires sans retenue et ces gestes faciles. Il a tout détesté, tout maudit. Théo n'a jamais eu l'habitude de haïr ou d'envier quiconque et, plus encore que ces sentiments-là, c'est la honte de les éprouver qui l'a frappé en traître, d'une manière telle qu'il n'a pu esquiver le coup.

Il s'est levé d'un bond, conscient d'attirer les regards inquiets de ses proches, sa sœur Séverine a esquissé un geste de la main qu'il a repoussé avec obstination, n'ayant qu'une seule idée en tête, s'extraire

aux yeux des autres, trouver la solitude et pleurer sur son sort, à l'écart. À l'abri ?

Le salon, le couloir, la porte donnant sur le jardin ; il a plongé sur la poignée, sentant les larmes monter à l'assaut de ses paupières, et s'est jeté dehors. L'air glacé lui a donné la gifle qu'il espérait et il a pu éructer un peu des sanglots qui venaient.

À cet instant, il a perçu l'ombre de Jérémy, qui fumait une cigarette en solo. Théo s'est dit qu'en aucun cas il ne pourrait affronter son regard, il a prié pour que son ami fasse semblant de ne pas l'avoir vu.

Mais son ami le connaissait bien, et il s'est seulement glissé sans un bruit derrière lui, pour l'attraper par-derrière et le serrer, comme avec une brute qu'on veut contraindre pour l'empêcher de se faire du mal. Alors seulement, Théo a pu faire éclater sa tristesse, sûr que Jérémy ne verrait pas ses larmes, mais qu'il les entendrait.

Il s'est même laissé tomber en arrière sur lui, très doucement, pas pour blaguer mais pour qu'on le rattrape, qu'on le rattrape et qu'on le sauve.

\*  
\*   \*

Sur les murs de ma chambre, il y a des dessins de mes enfants, longs bonshommes aux corps élastiques qui tiennent des ballons, bateaux à voile sous des ciels sans nuages où brille un soleil ovale, tigres rayés dans des jungles souriantes, et toutes ces figures bariolées vont par trois, toujours. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est moi qui manque à l'appel.

Les périodes de retour à la maison et de séjour à l'hôpital s'enchaînent, les séances de chimio produisent leurs résultats, plutôt encourageants si l'on songe en termes de volume – la tumeur a diminué de 30 % de sa superficie après la troisième chimio, on ne note aucun signe de métastase, les choses semblent pour l'heure « stabilisées »... La vie est au point mort. Et après ?

Je fais rouler devant moi une pierre de plus en plus lourde, avec la vaine consolation de savoir qu'elle est moins grosse que quelques semaines plus tôt, mais le but final, la ligne d'arrivée de mon chemin de supplicée se perd dans la brume.

Où vais-je aboutir, une fois atteint le sommet de ce périple,



puisque le monstre que j'abrite ne peut être délogé de sous mes côtes saillantes, qui lui font un abri confortable ? Tout ça ne mène à rien. Tout ça n'a pas de but, et je n'ai plus...

— Tu bosses sur quoi ?

Ma précieuse Leyla me ramène au réel. Debout à côté de mon lit, elle feuillette un des dossiers de prod que j'ai entassés sur ma table de chevet, au milieu des piles de romans et d'essais que Théo m'a déposés. Ma chambre ressemble de plus en plus à un refuge, un univers miniaturisé où je trouve une forme de paix dans une existence routinière. Souvent, les infirmiers et les aides-soignants s'étonnent de me voir si concentrée sur mon travail. Ils s'intéressent à mes lectures, on discute cinéma, polars, art contemporain, auteurs en vogue. Si mon corps maigrit malgré tous mes efforts, à mesure que je cède aux assauts du désespoir, mon esprit, lui, s'affine et s'aiguise. Je crois bien que je n'ai jamais autant lu de toute ma vie !

— Un projet de documentaire. Plutôt un film d'auteur, un truc assez barré mais très beau. On est partis du journal d'un type qu'on a retrouvé dans un grenier, il a passé toute sa vie enfermé chez lui, à consigner le moindre de ses faits et gestes. Il commentait aussi l'actualité, mais à sa façon très personnelle, hors du monde. Le film s'attarde sur l'année 1968, qu'il a vécue comme toutes les autres de son existence : en passant à côté.

— Et vous allez faire un film avec ça ?

— Je crois, oui. Le réal compose l'ensemble avec des images d'archives, des extraits de l'INA, que ce soit des émissions télé de l'époque ou des séquences d'actu. Avec la voix off qui lit des passages du carnet, ça crée des décalages très forts, parfois comiques. Regarde : « 18 mai 1968, forte pluie. Suis passé à la pharmacie acheter les médicaments de Maman. Deuxième douche de la semaine. » Ça crée le portrait d'un bonhomme à part, une sorte d'Étranger. C'est...

Je m'arrête là, parce que ma tête tourne et que je ne sais plus où je voulais en venir. Sinon à la douloureuse ressemblance entre ma situation et la vie de cet homme. Dehors, le monde fonce dans sa course folle sans moi. Il ne m'en reste qu'une vision floue, sans relief.

Les rares fois où je rentre à la maison, j'ai à peine le temps de reprendre goût à l'existence qu'il me faut repartir à nouveau dans ma chambre, mon enfer rassurant.

Il y a quinze jours, des terroristes ont assassiné plusieurs membres

de la rédaction de *Charlie Hebdo* ; quand j'ai découvert les images sur les réseaux sociaux, j'ai été abasourdie, non seulement par la nouvelle, mais de m'apercevoir que d'autres que moi pouvaient être frappés, comme si j'avais été la seule à souffrir jusqu'alors. J'ai eu honte d'avoir oublié ça, que la souffrance n'avait jamais cessé d'exister ailleurs.

Heureusement, Leyla comprend, comme toujours. Elle pose sa main sur la mienne avec une douceur dont elle n'est pas coutumière. Pour un peu, elle viendrait s'asseoir derrière moi pour me natter les cheveux. Après tout, pourquoi pas ? Au stade où j'en suis, je peux être qui je veux.

Sauf que je ne peux plus être grand-chose.

— Vous tenez le coup ?

— Je ne sais pas. Théo est à fond, mais on dirait qu'il ne touche plus terre. J'ai peur qu'il s'effondre, à cavalier comme ça et à se persuader que le miracle va se produire encore une fois. Parce que, le truc, c'est qu'on n'arrive pas à savoir où on va. Pourquoi on se bat. Moi en tout cas, je n'y arrive pas. Même si la tumeur réduit, House nous a bien dit qu'on ne pourrait pas opérer. Il y a peut-être un traitement expérimental... Le médicament a un nom en « or », on n'arrive jamais à s'en souvenir alors on l'appelle « Exterminator ».

— Ça ne m'étonne pas de vous, sourit Leyla.

\*  
\*   \*

Casque sur les oreilles, Théo écoute en boucle le même morceau de metal, un air lourd et puissant, à l'image du nom du groupe : Machine Head. *Descend the Shades of Night*. Ça lui convient parfaitement, parce que c'est ce qu'il a le sentiment de faire, descendre toujours plus bas, en s'efforçant de ne pas perdre de vue la lumière au bout du tunnel.

Il parcourt les couloirs du métro à une vitesse phénoménale, se voit en Hermès délivrant ses messages de station en station. La maison, l'hôpital, la rédac, l'école, la maison. En petits bonds et virages serrés, Théo aux pieds ailés double tous les usagers que rien ne presse, quand lui doit absolument être à l'heure là-bas, pour vite repartir ensuite à l'autre bout de la ville.

Pour aller plus vite, pour être plus léger, il a cessé de s'alimenter, depuis quelque temps : mais pas parce qu'il serait en train de

déprimer, non, surtout pas ! Simplement, il s'est aperçu qu'il gagnait beaucoup de temps en sautant un, puis deux repas... et que son corps ne souffrait pas du manque. Au contraire, même, il en sort galvanisé.

— C'est fou, tu vois, j'ai commencé à zapper des repas par manque de temps mais, en fait, c'est une forme d'ascèse, ça me booste l'esprit et je suis dix fois plus efficace !

Il explique ça innocemment à Yanis, venu lui rendre visite à la maison tandis qu'il prépare des repas d'avance pour ma semaine, qu'il répartit en portions dans des Tupperware : bœuf-purée, poulet-ratatouille, colin-brocolis. Trois fois de suite, Yanis lui a proposé de l'aider mais il a décliné à chaque fois l'invitation, tentant d'ignorer l'air soucieux que son pote affiche et virevoltant dans la pièce tel un zébulon entre les différents tiroirs pour composer ses rations de nourriture avec soin et méthode.

— Théo, ce n'est pas une bonne idée. Tu vas forcément craquer, à un moment. Assieds-toi une minute, d'accord ? Laisse-moi t'aider.

— Oui oui, t'inq... Ah merde, faut que j'aille chercher les mêmes à l'école, tu m'excuses une minute ? C'est à côté, je reviens, j'arrive.

Avant que Yanis ait pu répondre, la porte s'est ouverte et refermée, dans un grand courant d'air.

Quelques minutes plus tard, Théo resurgit, Camille sur les épaules, Simon au bout du bras.

— Yanis, Yanis ! s'écrie Camille, qui a toujours eu un petit faible pour lui.

Théo la fait descendre de ses épaules pour revenir à ses Tupperware.

— Oui les chéris, Yanis est passé nous voir.

— On a vu Maman hier ! dit Simon en embrassant Yanis.

— Papa m'a dit. Elle allait bien ?

— On a joué au Monopoly sur son lit, c'était super. C'est Maman qui a perdu !

\*  
\*   \*

Les bip des moniteurs nous font une musique apaisante, le soir est calme, pas un bruit. Théo s'est étendu contre moi, on se câline en savourant le silence, le plaisir de ne pas espérer ou craindre. Il caresse

à lents va-et-vient mon bras nu, je me blottis contre sa force inquiète.

— J'en ai marre, Lutin. J'en peux plus.

— On va s'en sortir, tu verras. On va y arriver.

Douloureusement, je laisse couler les mots durs :

— Mais je ne veux plus, moi. Je regarde cette fenêtre et j'ai envie de me balancer, tu vois. C'est trop, j'en peux plus.

Oups, j'ai réveillé la bête : il se redresse, sa main quitte mon bras et ses yeux se rétrécissent, pétillant d'une ferveur qui m'effraie.

— Dis pas ça ! Arrête de dire des conneries. Y a nous, les enfants et moi. On a besoin de toi. On va y arriver.

Il sourit en coin, malgré lui.

— Avec Exterminator, on va y arriver.

Comme je ne veux pas le contrarier, je ferme les yeux. Et par effet miroir, il se rallonge et pose son front contre le mien. Son grand corps jeune encore, beau, me fait du bien et du mal, on est ensemble.

— On fait l'envol ? je chuchote.

Le soupir qu'il a poussé, fatigue et lassitude, fatigue et désespoir, je l'ai entendu. Cependant ses yeux brillent quand il me regarde à nouveau, et il dit :

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. J'ai peur, Lutin.

— OK, on va d'abord flotter, très lentement, jusqu'à cette fenêtre. On l'ouvre et wouuuush, y a un petit vent tiède, dehors, et on s'élève...

## Cléo, *part 1*

Avril.

C'est ce soir-là que Théo est sauvé. Il aura fallu que je lâche sa main pour ça, et même que je lui griffe le poignet jusqu'à le lacérer. Ça n'aura pas été facile ni doux, mais lui en réchappera ; désormais je le sais, c'est ce soir-là que Théo s'est agrippé de justesse aux ailes de papillon qui l'ont arraché à l'horreur, à la dévastation, l'emmenant loin de la mort qui gâche tout. Loin de moi aussi.

Son cher Capra, qui savait tout des vraies histoires, n'ignorait pas qu'il ne pourrait épargner l'enfer à George Bailey qu'en le plongeant d'abord au fond de l'abîme, jusque dans le torrent glacé d'un fleuve en crue où son cadavre aurait dû être englouti puis charrié, pour n'être retrouvé que bien plus tard, à plusieurs miles en aval de Bedford Falls... si bien sûr un ange nommé Gabriel n'était venu à sa rescousse en sautant juste avant lui, ombre vive faisant soudain tache blanche sur l'eau noire, au son d'une dégringolade de piano.

Le plongeon glacé, pour Théo, prit la forme d'un cri qui lui vrilla le cœur.

Le mien.

— Mais merde, vous comprenez pas que j'ai envie de crever ! ?

Dr House et son fidèle Matéo se figent, pris par surprise, balayés par le souffle de ma colère. Je tremble, redressée sur mon lit autant que mon corps me le permet à présent. C'est-à-dire seulement à partir du bassin.

— Je m'en fous de vos traitements à la con, j'en veux pas ! Ce que je veux, c'est qu'on me foute la paix. J'en ai marre de ce corps pourri

qui part en kit, c'est pas vous qui êtes là à vous chier dessus parce que vous pouvez plus marcher, c'est moi ! Et vous, *vous*... je n'ai plus confiance en vous.

Ces mots, je voulais vraiment qu'il les entende, mon docteur, ils sont exprès pour lui. Je tiens à ce qu'il sache que je ne lui pardonne pas ce « guérie » qu'il m'a jetée au visage, et dont ces derniers jours s'acharnent à faire une blague d'un goût de plus en plus douteux. Au premier matin du printemps, lors d'un séjour à la maison dont je ne savais même plus profiter, j'ai brusquement perdu le contrôle de mes jambes. Je marchais dans le jardin à petits pas, petits pas de vieille femme malade, quand elles m'ont trahie, comme mon docteur ; elles se sont dérobées sous moi tandis que Théo me hurlait : « Qu'est-ce que tu fais ? ! », presque fâché, fou, en accourant dans ma direction.

On m'a remise ici, dans ce lit absurde dont je ne pourrais plus descendre si je le voulais. Dans ce lit où, je le sais aujourd'hui et je le savais alors, je vais mourir.

House inspire, reprend sa contenance de grand médecin et darde sur moi ses yeux bleu pâle. Derrière lui, le petit Matéo s'est liquéfié.

Théo ne dit rien, il est trop choqué pour ça, trop meurtri. Si je faiblis, il peut être fort et me rendre forte ; mais si j'abandonne, si je l'abandonne lui, quelles armes lui reste-t-il ? Depuis plusieurs semaines, déjà, il échoue à invoquer cette force noire qui, dans son imaginaire d'enfant, fut une magie puissante, dangereuse mais redoutable, à laquelle nul n'avait pu résister, ni la maladie ni les pièges de la mort.

Avancer au jour le jour, ne croire qu'au lendemain, s'interdire l'espoir pour mieux s'autoriser le combat... ça ne fonctionne plus. Au lieu des afflux massifs d'énergie dont il aurait besoin, il se retrouve à agiter de vagues gris-gris ridicules, leurres de l'esprit auxquels lui-même ne croit pas, joujoux colorés censés détourner son attention du drame pour lui rendre la vie moins pénible.

Ce n'est pas ce qu'il voudrait, non. Il voudrait baisser la tête, rentrer les épaules et endurer le chemin long des combats qu'on finit par gagner ; mais, cette fois, l'épreuve est trop immense et il ne parvient plus à ignorer la tentation de porter le regard loin devant, trop loin, vers la fenêtre menteuse de l'espoir, l'illusion de la force blanche.

Il sait très bien qu'à garder les yeux fixés vers le sommet, il ne

tiendra pas le choc, sauf qu'il n'a plus les moyens de s'en empêcher, il n'a plus les ressources du combat. Il n'a plus que des mensonges et des évitements.

Malgré tout, il s'interpose, pile entre House et mon lit.

— Dis pas ça. On devait parler d'Exterminator, enfin le nouveau traitement. Docteur, vous nous avez bien dit que si ça marche, la tumeur arrêtera de presser le maki, enfin la colonne, et que si la moelle n'a pas été endommagée, Sarah retrouvera l'usage de ses jambes ? C'est bien ça, je n'invente rien ?

Tu n'inventes rien, non, mon lutin. Mais tu me caches encore ces tête-à-tête titanesques qui t'opposent chaque lundi soir à notre bon docteur, ces joutes acharnées que tu peines de plus en plus à remporter, faisant encore et toujours la sourde oreille à ses présages pour t'accrocher au soupçon de chance, à ton cher bénéfice du doute jusqu'à ce que ton adversaire, souhaitant peut-être te laisser du temps pour admettre la vérité ou cédant simplement à tes assauts, finisse par t'accorder le round... Tu me caches tout cela mais ton corps, à toi, me le révèle. Tu as dû perdre dix kilos, depuis que la maladie est revenue. Tu es sec et nerveux comme une branche. Dur. Qu'est-ce qu'on fabrique, là, Lutin ? On fait n'importe quoi, je sombre et tu t'agrippes à moi, on ne peut pas couler tous les deux.

— Monsieur Dorneval, vous devez entendre ce que dit votre femme. Vous ne pouvez pas lui opposer un mur d'optimisme...

Théo sursaute, piqué au vif.

— Quel mur, de quoi vous parlez ? Je croyais qu'on...

— S'il vous plaît, je voudrais être seule, maintenant.

Ma voix a porté. J'ai posé mes deux mains de part et d'autre de mon bassin courbé en avant, les coudes levés haut telles des ailes d'oiseau. Ils me regardent et je laisse à mes mots le temps de résonner. Cette chambre est la mienne, c'est encore ma vie, pour ce qu'il en reste. Je revendique le droit d'être seule, maintenant.

Dr House acquiesce en affichant cette expression peinée qui réanime aussitôt ma fureur, puis sort. Le petit Matéo glisse dans son sillage. Resté dans la chambre, Théo lève vers moi ses yeux qui m'implorant de revenir à lui, à nous, au sacro-saint combat.

— S'il te plaît, mon amour, je veux être seule. Toute seule.

Je détourne le regard pour ne pas voir sa réaction, que je devine. Il s'approche sans bruit, se penche pour poser un baiser sur mon front

fiévreux.

— OK, je comprends.

Mais il ne comprend pas. Personne ne peut comprendre.

\*  
\*     \*

Théo hume l'odeur du soir en marchant dans les rues. C'est malgré lui, malgré la peine et la douleur ; quelle que soit la situation, il ne peut s'empêcher de goûter le printemps. Il est, quoi qu'il advienne, un amoureux de vie. Pendant quelques secondes, d'ailleurs, il a oublié l'image de mes yeux brûlants et le son de mes cris. Il a oublié que je désirais mourir, la vie l'a encore entraîné dans sa valse légère et il a oublié. C'est malgré lui.

Évidemment, quand les images ressurgissent, elles n'en sont que plus violentes. Putain. Jusqu'où est-ce qu'il va descendre ? Est-ce qu'il va toucher le fond, à un moment ?

Dans sa tête tournent des rêves de coma. Des écrans noirs abrupts, qui lui offriraient le repos. Souffler un coup. Ne plus avoir à se réveiller, chaque matin, avec l'espoir – atrocement déçu dès la seconde suivante – que tout cela n'ait été qu'un cauchemar. Ne plus s'endormir, chaque soir, sur la peur à l'idée d'affronter le lendemain. Sombrier !

Seulement, dans l'air flottent des senteurs de chèvrefeuille et de jasmin, des senteurs jaune pomme qui lui donnent envie de veiller. Il se rappelle soudain qu'un couple de copines l'ont invité à passer à leur fête, « si tu trouves un moment, pour penser à autre chose ».

Les enfants sont en vacances chez mes parents. Il a un moment, oui, et il a foutrement besoin de penser à autre chose. De se bourrer la gueule, pour commencer.

Il arrive à l'appartement les mains vides, traînant une nonchalance amère. Personne, il le sait, n'aura l'audace de le lui reprocher ; il est une sorte de blessé de guerre, ces derniers temps. Privilège des victimes.

Véro lui ouvre, la porte d'abord puis ses bras d'oursonne heureuse – elle est très grande, plus grande que lui, carrée d'épaules et pourtant parfaitement enrobante, on a envie de s'endormir contre elle comme un bébé. En déconnant, elle lui a dit qu'elle évitait de s'asseoir à côté



d'inconnus au cinéma ou dans le bus, car invariablement, ils finissaient pelotonnés contre son épaule. Il s'accorde un petit câlin, pas trop longtemps pour ne pas risquer de mollir, juste de quoi se réchauffer.

— Entre, mon grand ! Y a plein de trucs à manger, on a fait un buffet campagnard pour fêter le printemps. Tu bois quelque chose ?

Il dit oui, du vin, il ne regarde même pas ce qu'elle lui verse. Du coin de l'œil, il fait le tour de la pièce, les gens parlent et rient dans ce mignon petit appartement de filles que Véro et Nat ont décoré avec soin pour l'occasion, comme à chaque fête. Il y a des paniers remplis de pots de pâté de campagne, des saladiers de pommes et de poires sur la table recouverte d'une nappe à carreaux, des bouteilles de vin, des ramequins de harengs, des cubes de fromage plantés sur des piques en bois. C'est ravissant.

Mais ce soir, Théo n'a pas envie d'être ravi. Il claque la bise à Natacha, ouvre son deuxième paquet de clopes de la journée pour s'en griller une – elles y passeront toutes avant minuit –, pioche une poignée de chips qui lui fera son repas (il se voit en Cyrano gobant un grain de raisin pour seul dîner et l'image le flatte), slalome entre les invités.

Et il tombe sur Cléo.

Je suis, figurez-vous, très bien placée pour vous raconter Cléo. D'où je parle, les sentiments n'existent plus, pas plus la rancœur que l'envie, pas plus l'amertume que le désir, ils sont tout au plus des résidus de peau morte sur la chair qui palpite, rien d'autre, une étoffe à peine, un souvenir vague et presque anodin ; mais la vie, la vie qui rougeoit et flambe chez les êtres jeunes qui rient fort, j'en perçois de pleines brassées dont je peux faire, ensuite, des bouquets de paroles. Je peux vous raconter Cléo, et même mieux que quiconque. Comme la nuit peut dire l'aube, comme la terre se charge de la sève des fleurs.

— Désolé, j'étais ailleurs.

C'est littéralement qu'il lui est tombé dessus, emporté par son grand corps de lutin malhabile ; du coude, il a heurté le verre de vin qu'elle tenait, l'aspergeant copieusement.

— T'inquiète, dit-elle avant d'attraper une serviette pour s'éponger à la hâte, c'est un tee-shirt que m'a prêté ma sœur, elle le déteste.

Il lève un œil vers elle, surpris par sa voix. Théo a toujours été

sensible aux voix. Au restaurant, il arrive parfois qu'il décroche de la conversation quand, du fond de la pièce, il perçoit un timbre qui le charme ou l'irrite. La voix de Cléo grésille très légèrement, c'est un petit tintement vif qui s'élance sans savoir où et qui, une fois en l'air, vient s'émietter avec un « crrrr » très doux, qui retient l'attention. Ainsi donc, elle a retenu son attention.

Cléo est une jolie fille, aux cheveux et aux sourcils d'un brun dense, aux yeux comme des châtaignes. On pourrait la croquer tout entière, morceau par morceau, des pommettes rebondies au front bombé, le petit nez comme une cerise à plonger dans la crème de son corps, qui chaloupe et danse sans même qu'elle bouge. C'est une fille du Sud, aussi, il en a perçu l'intonation, un soupçon d'accent qu'il a toujours aimé – il fantasme depuis toujours la Provence qu'il a rêvée chez Pagnol, aux mille collines, aux rivières rares mais fraîches, aux herbes jaunes qui bruissent sous les pas du marcheur. La Provence de cocagne, peuplée de filles fières et charnelles qui ont un panier sous le bras et un chant aux lèvres dont elles ne s'aperçoivent même pas.

Il l'a déjà croisée une ou deux fois, mais il ne l'avait jamais vraiment vue. Il est évident qu'elle le charme... Mais lui ne le sait pas. Non, pas du tout. Il n'est pas d'humeur, c'est le foutoir dans sa tête et il n'a pas l'intention de faire long feu. Le temps de se démonter un peu et il filera loin d'ici, loin de tous ces gens heureux et insoucients dont le spectacle lui fait trop mal.

— Tu manges pas ? elle dit, désignant du menton l'assiette bien remplie qu'elle tient d'une main. Les filles ont encore préparé un super buffet, tout est délicieux !

C'est à ce moment-là qu'il décide de la jouer sale gosse – un truc que je lui ai souvent vu faire quand il est triste ou contrarié. Le sourire de côté qu'il se bricole, c'est la version noire de son habituelle mimique de charme, un petit coup de couteau moqueur qu'il envoie pour se défendre ou pour asticoter son audience.

— Nan, je mange pas en ce moment.

— Ah ? Tu fais un régime ?

Elle a l'air de trouver ça incongru, ce qui pourrait le flatter, il est assez idiot pour ça mais, là, il est décidément parti pour autre chose.

— Moi j'aime beaucoup trop manger, elle reprend, et il faut admettre qu'elle est adorable avec sa bouille gourmande, même s'il refuse encore de s'en apercevoir.

Gourmande, voilà le mot ; Cléo inspire une bonté de pain frais, elle est là où elle doit être et fait tout ce qu'il lui plaît de faire, avec une simplicité qui désarme. Elle mange et boit, fume une cigarette pour finir, et sourit sans réserve. Théo la regarde. Et comme il sent monter la vilaine envie de mordre, il dit :

— Je fais pas un régime, nan. Je ne mange pas parce que j'ai pas le temps de manger, en ce moment. Ma compagne, elle...

Il pourrait dire « traverse un truc très dur », c'est ce qu'il fait habituellement pour s'épargner la peine d'entrer dans un résumé trop long de son calvaire, mais il choisit :

— ... est en train de mourir.

Les yeux châtaigne se plantent sur lui. Ça lui provoque une sensation très étrange, parce que leur pétilllement ne s'est pas éteint ou affadi, il n'a même pas vu un voile passer devant eux, rien de tout cela ; le pétilllement s'est stabilisé, afin que Cléo puisse être où elle doit être à présent : dans l'écoute absolue de ce garçon triste et maigre qui, visiblement, a besoin de parler.

— Nat' m'a dit. Je suis désolée, vraiment.

Il balaie le « désolée » et le « vraiment » d'un seul geste de la main qu'il veut aussi brusque que possible, tout à sa pantomime de James Dean de fin de soirée.

C'est alors qu'il entend une voix dans son dos – désagréable, celle-là – évoquer « les attentats ». Le nom de Cabu émerge du brouhaha peiné qui s'élève aussitôt, comme à chaque fois que quelqu'un aborde le sujet.

— Oh putain non, pas Charlie, il lâche en soupirant avec ostentation.

Elle fronce les sourcils, son joli visage se chiffonne (mais là encore, la vie pulse toujours avec la même intensité dans ses pupilles et ses joues et ses lèvres, elle est constamment vie et mouvement, vie et chaleur, vie).

— Ben, c'est normal que les gens en parlent. C'est tellement triste...

Cette fois, Théo décide de monter encore d'un cran – peut-être justement parce que la vie n'a pas tiédi sur le visage de cette fille, pas une seconde, en dépit des assauts répétés qu'il a lancés contre elle. Il fonce tête baissée :

— Oui oui, j'entends bien mais tu sais – pardon si ça te choque –,

je me réveille chaque matin en me disant que ma nana va mourir et que je vais me retrouver seul pour élever nos deux mômes, alors tu vois, ça peut paraître égoïste mais j'y arrive pas, désolé. J'arrive pas à éprouver de la peine, et je trouve même que les gens se racontent des histoires quand ils disent qu'ils pleurent en pensant à Cabu ou à Tignous. Même si c'est horrible, évidemment.

Voilà, il l'a lâchée, sa petite bombe.

Elle éclate en effet. Les yeux châtaigne se braquent pour lui, tandis que Cléo se raidit.

Mais ce qui déroute Théo, c'est que la colère qui vient les irriguer n'en jaillit pas pour le frapper, non ; ce n'est pas une pique rendue pour une pique donnée... c'est un chant. Un chant guerrier que cette fille du Sud aurait aux lèvres, et dont elle sait enturbanner ses assaillants malgré elle, sans même s'en apercevoir.

— Pardon aussi, mais ça n'a aucun rapport. Absolument aucun. J'ai perdu mon père dans un accident quand j'avais 17 ans (Théo sursaute, il le savait en plus, Véro lui en a parlé, quel con !), j'ai eu ma part de souffrance. Et ça ne m'a pas empêchée de chialer pendant quinze jours, chaque matin, après les attentats de Charlie Hebdo.

Et puis, comme redoutant d'avoir frappé trop fort, elle se refait douce en un clin d'œil, aussi douce qu'un abricot plongé dans de l'eau.

— Je n'ai aucune idée de l'épreuve que tu traverses, mais je crois vraiment que ça n'a pas de rapport.

Un peu gênée, elle se détourne pour écraser sa cigarette. Un danseur l'invite à la rejoindre, c'est « Alors on danse » de Stromae qui démarre.

Théo la regarde s'éloigner, belle, leste.

Ça y est, il a compris. Il ne veut plus qu'elle s'éloigne.

## Comme un service (*still*)

Les bulles ont envahi ma chambre de glaise. Elles ont rempli l'espace après avoir colonisé les murs et s'agglomèrent en une nappe scintillante dans laquelle, peu à peu, je m'immerge. C'est une sensation très douce, une caresse qui fait monter les larmes comme un baiser d'enfant sur une joue de maman épuisée.

Merde, j'ai bien le droit à un peu de douceur, j'ai bien le droit aux images niaises qui apaisent et confortent, moi aussi, aux moments doux.

Ce monde de bulles est, je le sais très pertinemment sans en comprendre la raison profonde, le but réel de mon histoire – ma colline à moi, celle que je dois atteindre en espérant que la route ne cache pas d'autres ombres de la nuit.

Comme j'aime aller au fond des choses, je continue mon récit, afin de découvrir d'où naissent les bulles et où elles me mèneront. Car elles me mènent quelque part, c'est certain.

Sur mon chemin de nacre, j'avance seule mais, étonnamment, je ne suis plus dans le silence. Le grésillement des bulles – je m'en rends compte – n'est pas un son brut mais l'écho d'autres sons, tapis, qui viennent de plus loin.

De sous la terre, sous mes pieds. De sous l'histoire que je foule à pas lents, ces bruits montent, et ces bruits sont des voix.

J'ai mis beaucoup de temps à le comprendre, j'avais bien dit que j'étais lente, mais bien sûr que ce sont des voix. *L'inflexion des voix chères qui se sont tuées*, chantait celui qui aurait eu ses *Illuminations* à quelques pas de mon dernier lit.

Alors, puisque Sarah se fait souffler et que Sarah se fait voix, je me dilue dans la mousse qui m'entoure, pleine et riche, toute bruit, tout

amour.

Me voilà entourée d'amour – un amour chanté par mille et mille voix sur les lacets de mon histoire.

Il me reste peu de vie à conter ; juste assez pour m'en défaire. Et me plonger dans l'écume des voix aimées.

## Cléo, part 2

Mai.

— Tu arrives à t'occuper ?

Benjamin a bredouillé, comme à son habitude. Ses deux mains sont nouées l'une sur l'autre par-dessus son ventre et, tassé comme un vieux bonhomme sur la chaise où je vois passer tous mes visiteurs, il attend ma réponse. Avec toute la fine candeur qui le caractérise.

— Ça va. Là, j'ai commencé ce bouquin de Keasey, *Et quelquefois j'ai comme une grande idée*, j'ai encore cinq cents pages devant moi. Si je vais jusque-là...

C'est un peu un coup en traître que j'ai porté. Je n'y peux rien, je ne peux pas m'en empêcher : il faut que je voie ce qu'ils ont dans le bide, tous ces gens qui viennent me voir en nombre, depuis quelques semaines. Ceux à qui Théo a dit qu'il fallait venir, et sans trop tarder, parce qu'on ne sait pas ce qui peut se passer maintenant.

Benjamin, du reste, je l'ai toujours impressionné. Il pose sur moi des yeux de grand garçon timide, les mêmes qui venaient chercher mon regard pour s'assurer que ça allait, à l'époque où je vidais des pintes à la chaîne au Q.G., et où on ne savait jamais où ça nous mènerait.

Tous les deux, on a en commun d'être des farouches, des réservés. Des taiseux.

— Ah oui, on m'en a dit du bien, il répond. J'ai vu ton docu, au fait. C'est vraiment bien réalisé, le portrait est très juste et, par contraste, ça dresse aussi...

— Benjamin, tu as vu Théo, récemment ?

Il sursaute malgré lui. Benjamin peut parler pendant des heures de cinéma, de géopolitique ou de sociologie, mais il n'a pas l'habitude qu'on le ramène aux choses du réel.

— Euh, non... On devait se voir hier soir, mais il a annulé. Je pensais le rappeler tout à l'heure.

— Il ne va pas bien.

Là encore, j'ai frappé fort. Après tout, j'ai le droit : j'ai tous les droits. Il faut aller plus vite, plus vite ! Il hausse les épaules, d'un air de dire que oui, évidemment ça ne va pas bien, ça n'a rien d'illogique qu'il n'aille pas bien, ce pauvre Théo – d'ailleurs qui va bien, en ce moment ? Mais il n'ose pas, bien sûr.

Alors je l'aide :

— Il court après le miracle. Je sais qu'il n'arrive pas à accepter le fait que je ne pourrai plus jamais marcher. Il se persuade qu'on va encore faire mentir la réalité mais il s'épuise, et... Tu vois bien comment il est.

Benjamin me regarde. Oui, il voit bien. Et moi, je vois dans ses grands yeux de gosse ce qu'il est en train de regarder : une femme qu'il aime beaucoup, qui l'a toujours impressionné, et qui va bientôt mourir.

— Tu feras attention à lui ? Si je te le demande à toi, c'est parce que je sais que tu fais attention aux gens.

Il s'ébroue, gêné.

— Arrête, on va pas...

Je lève la main pour l'interrompre (ce petit geste m'arrache une douleur fulgurante dans le dos, que je cache autant que possible).

— Non, je ne parle pas de ça, Benjamin. Je veux simplement dire : fais attention à Théo. Il croit qu'il est fort, mais je sais qu'il va s'effondrer, si ça dure.

On laisse flotter un court moment sans mots ; la possibilité que les choses durent, et tout ce que ça peut signifier pour tout le monde. Combien de temps est-ce que ça peut durer ?

Je décide de nous sortir de l'ornière.

— Sinon, Théo m'a dit que ça y est, vous êtes en route, toi et Marie ?

Il rougit – comme un môme, exactement. Il rougit de bonheur à l'idée de partager la merveilleuse nouvelle, mais aussi d'embarras. Marie et lui ont eu énormément de mal à avoir un bébé, ils sont passés



par tout un périple d'angoisses, d'attentes et d'humiliations dont ils ne sont pas sortis intacts. Nous vivons à une époque où les jeunes gens ont du mal à faire des bébés et où les femmes chopent des cancers avant 40 ans, voilà.

Finalement, il marmonne :

— Oui, enfin, on attend d'être sûrs.

J'inspire avant de répondre. Cet instant-là m'est offert comme une tête de condamné sur un plateau d'argent à une princesse toute-puissante, alors j'en profite, et même j'en jouis. Je mentirais en disant que, la plupart du temps, j'accepte l'idée de mourir – la plupart du temps, je la refuse en bloc, je m'impose des écrans blancs, je pique des colères horribles, je cherche des diversions ou je fonds en larmes pendant des heures en maudissant le sort. Mais il y a quelques instants, quelques instants précieux, durant lesquels je peux me voir volant au-dessus du monde, avec toutes les cartes en main pour donner aux vivants de bonnes raisons de vivre.

Benjamin, avec sa nature taiseuse, ses nombreux complexes et ses difficultés à profiter des choses, vient de m'offrir un de ces instants.

— Vous *êtes* sûrs, Benjamin. Vous allez avoir un petit bébé. Théo m'a dit que ç'avait été très dur, je sais que tu as beaucoup souffert de tout ça, mais vous allez l'avoir. Vous savez déjà comment vous voulez l'appeler ?

Il se tortille sur son siège, vraiment embarrassé. Et je devine que dans sa tête frémit la peur superstitieuse d'attirer le malheur sur lui pour s'être réjoui à trop haute voix.

La porte de ma chambre s'ouvre. Précieuse fait son entrée, affichant son immuable sourire de victoire. Précieuse est une des infirmières de l'étage. Elle doit avoir une cinquantaine d'années, elle a la peau très noire et les yeux tout aussi noirs, et sa présence dans la pièce est une bourrasque, toujours. Elle sait exactement ce qu'elle a à faire avec ses malades, quels mots leur dire, quels soins leur apporter. Sa voix tonne et ses gestes pulsent. Précieuse est un don du ciel, dont les réalités du monde hospitalier ne parviennent pas à venir à bout. Je l'aime beaucoup.

— Sarah, je vous préviens, ça ne va pas ! J'ai vu votre plateau et... Oh bonjour, Monsieur. Vous voulez bien m'aider à dire à madame Dorneval qu'elle doit manger quelque chose ? Peut-être que vous pourriez aller lui chercher un croissant à la boulangerie, je ne sais pas,

mais là, le docteur ne sera pas content, j'en suis sûre. Ça ne va pas, Sarah !

Chahuté par la bourrasque, Benjamin oscille sur sa chaise. Il ne sait plus du tout où se mettre.

— Tu... Tu veux que j'aille te chercher un croissant ?

Je gronde Précieuse du regard. On est devenues très complices, elle et moi, je sais à quel jeu elle joue.

— Non, ça va. Théo m'a apporté un Tupperware tout à l'heure, Précieuse, je mangerai ce soir. C'est promis. Il m'a fait du hachis Parmentier.

— Du hachis ? Hmm, alors ça va.

Elle secoue la tête d'un air à peu près satisfait, relève mes constantes et nous laisse sur un « À tout à l'heure » tonitruant.

Lorsque nous nous retrouvons seuls, la pièce semble bien vide, d'un coup. Benjamin se racle la gorge.

— Simon, dit-il finalement. On pensait l'appeler Simon, enfin... Je voulais t'en parler, ce n'est pas du tout pour faire un hommage ou quoi, c'est juste qu'on a toujours aimé ce prénom...

— C'est super. Un petit Simon de plus sur cette Terre, alors. Pour septembre, c'est ça ?

Il baisse les yeux, heureux et décontenancé.

— Oui, septembre, c'est ça, enfin si tout va bien.

— Tout ira bien, Benjamin.

Ces mots-là, je suis soulagée d'avoir pu les prononcer. Pour les autres, tout ira bien. Pour les amis, la famille, tout ira bien. Pour Théo... Pour lui, je ne veux pas y penser. Par moments, je l'imagine dans les bras d'une autre femme, avec qui il élèverait nos enfants – et dans ces moments-là, je lui souhaite vraiment d'être heureux, libre, en vie à nouveau... mais pour être franche, ça ne dure pas. Cette image est trop dure. Trop violente. L'accepter reviendrait à m'accepter morte déjà, et je ne peux pas. Soudain je veux lutter, et vaincre, et marcher, faire un miracle et regagner ma vie à coups de griffes dans le réel, et écraser quiconque se mettrait sur ma route ! Je refuse qu'on m'oublie, je refuse qu'on me laisse crever !

La minute d'après, je prie pour que tout s'arrête et que le monde soit en paix sans moi.

Je clignote en noir et blanc sans cesse, c'est épuisant.

Mais là, face au visage franc et simple de Benjamin, je peux me

payer le luxe d'être *tranquille*. De lui annoncer, depuis le lit où bientôt je vais mourir, de beaux présages de vie douce. Tout ira bien, Benjamin.

\*  
\*   \*  
\*

Accoudé au comptoir, Théo surveille son portable. JérémY l'a remarqué mais, bien sûr, il ne dit rien. Ce téléphone dans la main de son pote, c'est une bombe à retardement, une boîte noire menaçant d'exploser toutes les cinq minutes. Il sait bien que Théo s'y cramponne comme à sa vie même depuis tous ces mois, du matin au soir, que c'est là qu'il reçoit les nouvelles en direct du front, et de là qu'il les retransmet à la ronde des amis engagés avec eux dans la lutte.

Pourtant, cette fois, ce n'est pas pour prévenir un drame ou réagir à une urgence qu'il consulte l'écran. Théo attend la réponse de Cléo.

Il l'a revue à une soirée où il savait la trouver, ils ont dansé très près l'un de l'autre et, dans l'obscurité bienvenue, il a respiré sa nuque en effleurant du bout des doigts ses hanches pleines. Cléo dansait, toute joie, toute vie, elle ne l'a pas repoussé ; au contraire, elle a laissé sa tête partir doucement en arrière, sur lui qui l'attendait le cœur battant, et il s'est vu la recueillir dans ses mains ouvertes.

Finalement, il n'a pas osé aller plus loin. Au moment de partir, il s'est approché d'elle et lui a posé un baiser tout en haut de la pommette droite, en appliquant les lèvres avec soin sur sa peau d'abricot. Et en la regardant très fort. Elle lui a répondu par un regard excité et fier, sans rien dire de plus qu'un « À bientôt » chuchoté.

Ce soir, il sait qu'elle organise chez elle sa pendaison de crémaillère. Les derniers jours ont été étranges, pour lui, à reprendre sa course folle maison-rédac-hosto-école, le nez dans le guidon, tout en gardant dans un coin de sa tête la nuque de Cléo. Il est venu à mon chevet, comme chaque jour, avec le désir d'être là, le souci de m'accompagner. Il a, comme chaque jour, posé une main sur mes jambes dans l'espoir que je sente soudain leur contact – *Ça y est Lutin, ça revient !* – et il a retenu la question qui lui brûlait les lèvres (*Tu ne sens rien, tu es sûre ?*) On a parlé des enfants, de Camille qui a sept amoureux et de Simon qui trouve sa maîtresse trop sévère, on a parlé des copains, de la famille et de nous. Parfois on a réussi à rire ensemble, et parfois pas ; on s'est ennuyés à deux, sans cesser de se

chérir, dans cette chambre sans éclat, avec la peur pour seule distraction. On n'a jamais prononcé le mot « mort », on s'est concentrés sur les prochaines étapes ; en l'occurrence, les résultats à venir du protocole Exterminator.

Pour finir, on s'est serrés l'un contre l'autre, sans plus parler, pour se respirer seulement, jouir du bonheur simple de ne plus craindre ni espérer pendant quelques instants.

Tout ce temps-là, Théo était entièrement avec moi. Et tout ce temps-là, pourtant, Théo sentait son cœur battre avec celui de Cléo. Ce nom seul, qui ressemble au sien, est une échappée folle, une chute vers les nuages ! Il imagine le « T » rigide de son prénom se tordre et boucler comme un cheveu rebelle pour dessiner dans l'air les lettres de Cléo, C, L, É, O, il glousse à cette idée, il pense à son sourire pourpre et il rit, il pense à sa voix qui grésille et il rit. La revoir !

Tout à l'heure, juste avant que Jérémy ne le rejoigne, il a envoyé un sms :

*Bonne pendaison de crémaillère, au fait !*

Il a pas mal hésité sur les derniers mots, troqué un « dis donc » un brin accusateur pour ce « au fait » plus neutre, choisi la désinvolte exclamative au lieu des points de suspension un peu geignards.

Si elle ne répond pas, tant pis, il n'y pensera plus. Il ne sait pas bien ce qu'il cherche, de toute façon, avec cette fille. Il a mille choses à faire, la femme qu'il aime est en train de mourir, il faut qu'il soit là pour elle, ses enfants ont besoin de lui et il n'a pas le droit de décevoir, alors à quoi il joue ?

— Vous allez avoir des résultats bientôt ? lui demande Jérémy.

Théo replonge dans la réalité de ce bar branché – les White Stripes en fond sonore, des tables en formica et une carte à cocktails ornée d'arabesques dessinées à la craie sur le tableau noir. Il inspire avant de formuler la réponse qu'il a déjà servie trois fois à d'autres depuis ce matin, *On ne sait pas, peut-être la semaine prochaine*, s'en lasse par avance. C'est de Cléo qu'il a envie de parler, de son sourire et du chant qui l'accompagne ; soudain il se sent muselé, enseveli sous des tonnes de peine alors que le grand air l'appelle, au-dehors !

Dans toute cette hargne, il y a aussi son amour pour moi qui ne meurt pas, qui se débat et le rappelle à ordre. Il y a également la

constante envie de pleurer à l'idée que cette nuit peut-être, je m'étouffe dans mon sommeil sans qu'on se soit quittés sur un mot gentil (on s'est disputés tout à l'heure, je n'en pouvais plus qu'il me demande si je sentais « du nouveau du côté de mes jambes » et ça a dégénéré). Il y a encore et toujours l'espoir absurde de voir tout s'arranger en un clin d'œil, comme ça, par magie pure. Il y a...

Son téléphone tinte dans sa main.

*Ben, comment tu sais ? Oui, c'est la fête !*

Il s'accorde un sourire triste. OK, ça ne donnera rien de plus. Une danse enjôleuse, un baiser posé en haut d'une pommette et des regards qui en disaient long...

C'est peut-être mieux comme ça. Sûrement, même.

Nouveau tintement. Jérémy se tourne pour redemander une pinte au barman.

*Tu peux venir, si tu veux.*

Troisième tintement.

*Y a plein de monde.*

À l'évidence, elle a ajouté ces derniers mots pour calmer ses ardeurs, pour lui dire qu'elle ne l'invite que « s'il veut », et parce qu'il y a déjà plein de monde – un de plus, un de moins...

Mais ce n'est pas ce qu'il entend. D'un coup, Théo a dans la tête des envies de courir à fond la caisse, d'embrasser à pleine bouche.

*Y a plein de monde, mais c'est toi que j'attends.* Voilà ce qu'il entend.

Dans le taxi qui le conduit vers Cléo (il a trouvé une excuse pour quitter Jérémy après un dernier verre éclusé), Théo chantonne et frissonne. Il ferme les yeux, flaire l'air du soir par la vitre entrouverte. Il couvre la nuque de Cléo de baisers doux, qui fourmillent depuis son corps à lui jusqu'à son corps à elle et les caressent tous deux comme une couverture. Il va la revoir ; son cœur de jeune homme en est tout chahuté.

Lorsqu'il pousse la porte de l'appartement, une masse d'invités lui tourne le dos. Katy Perry fait vibrer les murs à coups de chaud et froid bondissants, le parquet résonne de cris de joie. Des garçons et des filles – un peu plus jeunes que lui – le regardent entrer. Il se faufile sans vraiment faire attention à eux.

Cléo surgit dans son champ de vision, ruisselante de sueur, elle revient du salon aménagé en piste de danse. Ses cheveux bruns sont tout mouillés, elle chancelle légèrement et la lumière trop forte d'un halogène la fait cligner de l'œil. Il la trouve belle à hurler.

— Hé, salut ! elle s'écrie.

— Salut, il dit.

Et puis, avec une audace qui l'étonne lui-même, il pose les deux mains sur ses hanches pleines, comme il aurait voulu le faire la fois d'avant.

Elle se raidit. Toute la joie dont elle irradie devient gravité, attention absolue.

— Théo, non, je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

Dans le regard qu'elle lui envoie, il lit toutes les choses qu'il ne sait pas encore d'elle, et qu'il apprendra à aimer. Combien elle est douce, la façon dont elle écoute, la petite mimique inquiète qui tord son visage tandis qu'elle réfléchit à ce qui doit être fait – pour choisir, toujours, la voie des autres, celle qui consolera ou apaisera ceux qui l'entourent. Il lit la peine que Cléo ressent pour lui, et même pour moi, obscure victime d'un mal qu'elle trouve injuste, parce qu'elle est de ces âmes qui brûlent au spectacle de la souffrance. Qui ne la supportent pas. Il lit enfin le désir, l'appétit qu'il fait naître en elle, et contre lequel elle ne lutte pas, tout simplement parce que là, face à lui, elle est ce désir et cet appétit, elle est entièrement dans ce moment.

Oui, Théo lit tout ça dans un regard, et puis il sent aussi le chahut de leurs cœurs à tous deux, la malice jolie avec laquelle elle lui sourit, il sent enfin les hanches qui viennent d'elles-mêmes se nicher dans ses mains, l'afflux de chaleur que cela suscite entre eux – et puis il s'incline vers elle et l'embrasse en serrant sa nuque dans sa paume comme un trésor.

- Il doit passer à quelle heure, House ?
- Les infirmières m'ont dit « dans la matinée ». Donc...
- Donc, on a le temps de se faire tout un cycle Bergman.
- Voilà.

On se blottit l'un contre l'autre. De plus en plus, les mots nous fatiguent, on préfère se tenir chaud en se serrant dans nos bras, sans parler. Même nos rires éclatent moins fort, par souci d'économie d'énergie. Je sens bien que mon lutin m'échappe, qu'il est ailleurs – dans la vie qui lui file entre les doigts, avec les soucis et la peur.

Moi aussi, je m'échappe. Si c'était humainement possible, je me laisserais glisser hors de l'existence, comme un souffle qu'on n'aurait pas entendu passer. Ce qui me retient à ce lit et à cette putain de torture que sont mes jours ici, ce sont les enfants.

Hier, Théo a pu les amener, pour une courte visite. On a fait un tour dans la cour ensoleillée – l'été se profile, ce simple constat m'a mis un rude coup au moral, rien que de penser au cycle des saisons, aux vacances, à l'insouciance du reste de la planète. Théo poussait mon fauteuil roulant, mes deux amours étaient assis sur mes genoux inertes, me câlinant le cou de leurs petits fronts tièdes. Tandis que Camille faisait la liste de ses amoureux (réduite à six, le dénommé Marouane ayant été écarté pour une sombre histoire de morve au nez), Simon jouait du bout des doigts avec le fil de ma perfusion, songeur.

- Tu rentres bientôt à la maison, Maman ?

Derrière moi, Théo a poussé plus fort le fauteuil pour le faire rouler sur les graviers, au milieu de la cour. J'ai senti le poids de sa fatigue accumulée.

— On ne sait pas, mon chéri. On attend les résultats du nouveau médicament, tu sais, je t'en ai parlé. S'ils sont positifs, je pourrai sûrement revenir à la maison, en tout cas pour un moment.

- Mais quand est-ce que tu seras *guérie* ?

Cette fois, j'ai perçu l'irritation, dans sa petite voix futée ; mais il m'est impossible de lui répondre.

Hélas. Théo a calé le fauteuil dans les graviers et s'est agenouillé à côté de nous. Il m'a pris la main, offrant son visage au soleil.

Je ne sais pas, mon chéri, si je vais rentrer, même pour quelques jours. Il m'est si difficile de formuler cette phrase, car l'idée de ne plus

vous revoir me ravage, me détruit. Je veux m'en sortir et je ne veux pas. Je veux que tout s'arrête et que rien ne soit arrivé. Rentrer, *c'est une chose impossible*, comme dit la chanson. Ce n'est même plus un rêve ou un espoir, mon petit garçon... c'est quelque chose que je n'ai plus le droit d'envisager, sous peine de souffrir encore plus que je ne souffre déjà. Un écran blanc.

Assaillie par les idées noires, je me tourne vers Théo pour qu'il me vienne en aide. Et tout comme il m'avait caché ses larmes cinq années plus tôt, je ne m'aperçois pas, lorsqu'il revient à moi, qu'il me cachait la joie qui l'habitait et qu'il réchauffait gentiment au soleil.



## La force d'un homme se mesure à ses faiblesses

Juin.

— Hé, tu sais quoi ?!

— Euh... non ?

Cléo s'attend à tout. Une blague suivie d'un grand éclat de rire, une confidence, un aveu chuchoté, un baiser chipé sur ses lèvres, l'envie d'un morceau de musique ou d'une discussion sur *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, ou d'une clope, ou d'un verre, ou de faire l'amour. *Encore*, même s'ils ont fait l'amour toute la nuit, entre deux pauses ensommeillées dont ils ne se réveillaient que pour jouir du bonheur fou de se redécouvrir là, étendus l'un à côté de l'autre, frissonnants, invincibles.

— J'ai trop envie de me baigner, dit-il finalement.

Elle pouffe – celle-là, elle ne l'avait pas vue venir.

— Il est cinq heures du matin. Et on n'a vraiment pas beaucoup dormi.

— Ça n'a aucun rapport, jeune péronnelle. Ni l'heure précoce ni la veille que nous ont imposée nos ébats. En revanche, il me souvient soudain que, dans le jardin, il y a une piscine gonflable de dimensions respectables, remplie d'une eau raisonnablement fraîche.

— Elle doit être glaciale, tu veux dire !

— Allons allons, ne soyons pas pessimistes.

Et déjà il la tire par la main, nu et sans gêne, tout heureux même de sa vigueur et de sa jeunesse, il l'entraîne derrière lui, nue

également, d'un pas bondissant, se régale des petits rires qu'elle laisse perler entre ses lèvres.

Ils dévalent l'escalier comme des gamins, foncent à travers le salon, courent pieds nus dans l'herbe couverte de rosée.

— Oh là là, ça caiiiiiiiille !

Je ne sais même pas lequel des deux a crié ça. Quand ils sautent dans l'eau si froide qu'ils sentent leur cœur se figer dans leur poitrine, piaillant et riant à tout va, ils ne font qu'un corps nu de jambes et de bras entremêlés.

Plus tard, à mesure qu'ils sèchent au soleil, Théo prend le temps de contempler la dame de ses pensées, comme on disait autrefois. Elle est, de fait, celle qui les occupe sans cesse, qui le hante voluptueusement et qui redonne un sens à son existence. Elle est son autre, partenaire et complice et amante ; la même fougue, la même curiosité et le même appétit de tout les animent – ils s'amuse souvent de tant de coïncidences et d'atomes crochus, ainsi que le font toujours les jeunes amoureux.

Car c'est ce qu'ils sont, déjà et sans se l'être encore avoué : des amoureux.

Non... pas « sans se l'être avoué ». Sans en avoir conscience, plutôt. Théo est persuadé de n'aimer jamais que moi, maintenant et après ma mort ; il l'a dit sans ambages à Cléo dès qu'ils ont commencé à se voir le soir ou la nuit, taxis commandés *in extremis* pour se rejoindre quelque part dans Paris, rendez-vous volés, opportunités saisies – Alice et Séverine lui prennent très souvent les enfants en ce moment, heureuses qu'il s'accorde enfin le temps de souffler un peu. Mais bien sûr, les vivants ne profitent jamais des occasions de repos pour se reposer, c'est vivre qu'ils veulent, et c'est vivre que Théo veut !

L'amour, en revanche, non ; cette place-là est prise, par moi. Jusqu'à ma mort et après, Théo n'aimera que moi.

— Si tu ne veux plus qu'on se voie, il avait dit à Cléo, je comprendrais très bien. Nos moments me font du bien, ils sont... ils sont merveilleux, non ? (Coup d'œil rieur, chahuté quand même, pour vérifier.) Mais je ne veux pas te mentir, ça ne peut être que des moments. Ma vie, c'est avec Sarah.

Il était sincère, en plus, cet imbécile.

Cléo, de son côté, ne s'autorise pas plus que lui à s'avouer les sentiments qu'elle commence à éprouver. Elle se laisse seulement aller sur « la pente Théo », comme dans ces jeux d'enfant où l'on roule du haut d'une colline, jambes et bras tendus au maximum, pour le frisson, et elle goûte chacune de leurs rencontres comme si c'était la dernière. Puisque l'une d'elles le sera, elle le sait, c'est ainsi.

— Oh là là, ce soleil, ça donne envie d'aller marcher en forêt, tu trouves pas ?

— Hahaha ! Oui, peut-être... Je t'avoue que j'aimerais bien dormir un peu, pour commencer. T'es pas crevé, toi ?

Secouant ses boucles noires encore mouillées, il adopte une posture de matador sur sa chaise de jardin, fait mine de bomber le torse.

— Nan, j'ai beaucoup trop d'énergie, là. Je me sens capable de monter avec toi tout en haut du mont de Bedford Falls, pour me baigner dans la rivière cachée...

— Bedford Falls ? C'est quoi ?

Un sourire finaud se dessine sur le visage de Théo.

— Tu n'as pas vu *La vie est belle* – et NON, je ne parle pas de l'atroce film de Begnini, je parle du vrai, du Capra. Et, à ton expression, je vois que tu ne sais pas du tout de quoi je parle.

Amusée par son cirque, elle avoue. Il bondit de sa chaise.

— C'est parfait. Il faut que tu voies ce film, c'est mon film !!

Dernièrement, elle lui a fait écouter « son » groupe à elle, Arcade Fire, qu'il écoute depuis de façon obsessionnelle. Se faire découvrir des choses l'un à l'autre est un des grands frissons de leurs entrevues.

Mais au moment où George embrasse Mary pour la première fois, ce moment où George est à la fois déprimé et en extase, étouffant d'être enfermé dans cette bourgade pourrie à mille lieues de ses rêves mais tenant la dame de ses pensées dans ses bras de jeune homme amoureux, je crois bien que mon lutin a senti son cœur chavirer.

Cléo s'était blottie contre lui, l'instant était nimbé de cette tendresse pleine dont les premières périodes de séduction sont généralement dépourvues – elles sont malice, éclat, joute, désir mais ne sauraient risquer de s'amollir dans le coton doux d'un film regardé tête contre tête. Ils étaient bien. Il y avait longtemps, une éternité, que Théo ne s'était pas senti aussi bien.

*Welcome home, Mister Bailey.*

— Bon, j'ai reçu les résultats du labo.

Houze a enroulé les mains autour des barreaux au bout de mon lit. C'est un détail anodin en apparence mais, jusque-là, je ne lui ai jamais vu faire ce geste. Comme s'il avait besoin de s'accrocher à quelque chose.

— La tumeur n'a pas augmenté. On ne peut pas constater d'évolution notable, il n'y a aucun signe de métastase... C'est plutôt une bonne nouvelle. Ça ne bouge pas.

Je crois que ce sont ces mots-là qui ont tout terminé. *Ça ne bouge pas.*

Non, c'est impossible, on ne peut plus entendre ça ! On ne veut plus !

Depuis presque neuf mois – presque le temps de faire un bébé, bordel ! –, on endure l'existence en damnés de la Terre. J'ai frôlé la mort plusieurs fois, d'une pneumonie, d'un rhume, en m'étouffant dans mon vomi. Mes jambes ne reviendront plus, et même si elles revenaient, je n'aurais plus assez de vitalité pour m'en servir. Théo est nerveux et tout le temps soucieux, tout le temps chargé de pensées urgentes ou noires, il est devenu si maigre que les gens commencent à s'inquiéter pour sa santé (Franck a même fini, avant-hier, par le forcer à se mettre en arrêt maladie). Je n'ai pu voir Simon et Camille que pendant une heure ou deux, de temps en temps, dans des « espaces famille » glauques, meublés de canapés en plastique et de tables basses ornées de fausses plantes. Je ne sais plus le nom des six amoureux de Camille, ni même celui de la maîtresse sévère de Simon. C'est Théo qui connaît tout ça ; moi, je ne m'occupe plus que de ne pas sombrer...

Mais si rien ne bouge, alors il faut que tout s'arrête.

Notre bon docteur paraît surpris de nous voir si accablés, tous les deux, parfaitement synchrones dans notre effondrement – alors que ces derniers temps, il l'a bien noté, nous suivons des chemins divergents. Il nous rappelle que la nouvelle aurait vraiment pu être pire, qu'il reste des choses à tenter.

— Non, je dis en secouant la tête de manière répétée, et sans essayer de retenir les larmes qui coulent sur mes joues. Non, je ne veux plus.

Non, docteur, ça n'aurait pas pu être pire. Si rien ne bouge, combien de temps cela peut-il durer ? Rien n'aurait pu être pire que cette absence de mouvement, dans un sens ou dans l'autre.

Rien.

Notre pauvre docteur nous laisse finalement, tous les deux, dans la chambre.

On se regarde avec toute la tristesse du monde, la tristesse de deux blessés qui ne voudraient qu'une chose, que la souffrance cesse.

Et que, donc, la mort vienne.

Ce que je vais raconter là ne s'est produit qu'une fois : cette fois-là. Les derniers jours de la vie d'une condamnée, puisque c'est bien ce que j'étais, ne sont que bruit et fureur, gâchis de tout, brusques volontés d'en finir et soudains revirements, désirs de mort et mirages de salut. Il n'y a plus de pensée consciente, plus de sentiment ancré ; il ne reste plus que la peur volatile, qui empêche de sonder les événements en profondeur car elle maintient les vivants à la surface de l'existence, entre deux eaux – dans la tempête. Et je crois sincèrement, n'en déplaise à Clément, qu'il n'y a pas grand-chose à tirer de ces jours-là, sinon de la douleur en plus.

Mais il arrive que surgisse, tout de même, un instant comme celui-ci. Cet instant où Théo tourne vers moi ses yeux rougis, une expression fiévreuse au visage qui m'effraie un peu et cependant me rassure ; il a l'air tourmenté, bien sûr, on dirait un de ces héros de roman russe qui peuvent se tailler les veines par caprice ou pour le sport... mais en même temps, il me regarde comme au tout premier jour, quand Sid Vicious chantait juste pour nous sa version hurlante de *My Way*.

Alors je l'écoute comme je n'ai plus réussi à le faire ces derniers jours, où nos esprits étaient trop pleins du vacarme de la peur.

Il dit :

— C'est trop dur, mon amour. C'est trop dur.

On est d'accord. Parfaitement d'accord, et ça devient presque comique, de s'entendre aussi bien sur un sujet aussi sordide.

Il dit :

— Les copains... Ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas qu'on veuille que la mort arrive, toi comme moi. Ils disent qu'ils sont avec nous, qu'ils nous soutiennent. Que tu pourras vivre comme ça, « autrement ». Ils ne comprennent pas. Et tu sais quoi ? On s'en fout.

On les emmerde. C'est toi et moi, là. Toi et moi. Personne ne peut comprendre, mais moi si, mon moineau. Moi je t'aime, et c'est pour ça que je veux que ça s'arrête.

Il a sangloté sur ces derniers mots. Et pourtant, vraiment, j'ai une absurde envie de rire qui monte, parce qu'on est *tellement d'accord* ! On a un projet commun, une ligne de pensée sur laquelle on se retrouve à 100 % : on veut la mort ! On veut la mort !

— Mais pourquoi tu te marres ?!

— J'ai... Non, rien. C'est super con.

— Vas-y, dis !

— J'ai la phrase de Hollande dans la tête. Tu sais, son slogan de campagne. *Le changement...*

— ... *c'est maintenant* !

On éclate de rire. Parfaitement synchrones. Dans cette minute, absolument heureux, amoureux, complices. Aucune ombre au tableau, pas un nuage. Je crois même qu'on ne s'est jamais autant aimés.

C'est sûrement tout cet amour qui donne à Théo le courage de me poser sa question folle. La question que personne n'aurait osé me poser, parce que c'est trop grave, pas un jeu, trop tragique.

— Moineau... t'es pas curieuse ?

Ses yeux vibrent dans les miens. Curieuse *de ce qu'il y a après*, c'est bien ça qu'il veut dire. Qu'il a le culot de me demander.

On s'est attrapé les mains sans même s'en rendre compte. C'est notre dernier instant de vraie entente et de vrai amour – il restera quelques petits miracles, mais courts, gâchés, cassés, qui ne feront qu'annoncer la fin à venir.

Je pèse sa question. Je la retourne dans ma tête et j'essaie d'y songer en profondeur, comme j'aime le faire avec les problèmes compliqués. En prenant le temps.

— Curieuse, je ne crois pas, non. Tu sais, pour moi, il n'y a rien, « après ». Je sais que tu trouves ça triste, mais c'est comme ça que je vois les choses.

Il trouve ça plus que triste : il trouve ça révoltant.

— Mais merde, non, tu peux pas dire ça ! Enfin, je ne sais pas, pourquoi est-ce que la vie prendrait tous ces détours dingues, incompréhensibles, si c'était seulement pour... Je ne sais pas, moi, regarde la complexité qu'il y a dans tous les processus de naissance, que ce soit un bébé ou une plante, tous ces petits canaux et ces

systèmes ultra-sophistiqués qui font le vivant, les petits ongles qui se forment, le fœtus qui s'entraîne à respirer alors qu'il est encore dans le ventre, enfin... tout ça a bien un sens ! Si c'est aussi compliqué, la vie, c'est bien que ça mène quelque part. C'est forcé !

C'est forcé. Mon amour, mon lutin. Je t'envie ce sentiment qui t'anime, dur comme fer, d'être « forcé » de croire à quelque chose. Tu n'y peux rien, c'est en toi. Comme cette saloperie de cancer est en moi, sauf que le truc que tu abrites ne fait que te donner de la force, une rage de vivre qui renverse tout sur son passage et te fait craindre, parfois, de pomper l'énergie des autres, tel un vampire.

Quand je sors de ma rêverie, Théo me parle d'un article qu'il a lu sur la mort de Lou Reed. Apparemment, le mec est parti dans la sérénité la plus totale, « en regardant les arbres et en faisant du tai-chi ». J'adore Lou Reed mais, désolée, j'ai du mal à m'imaginer en train de faire du tai-chi à l'heure de mon dernier souffle. J'en ai fait une fois avec Esther, et je m'étais emmerdée comme un rat mort.

Mais bon, on ne peut pas faire de peine à quelqu'un qui va bientôt voir son amour mourir, pas vrai ?

— Je vais regarder, promis.

\*  
\*   \*

Ce soir-là, Théo raconte Cléo à sa sœur Alice, au téléphone. Il lui explique à quel point il aime la voir, à quel point il aime rire avec elle, combien ils aiment faire l'amour, discuter, danser.

— Vous êtes très amoureux, quoi, traduit-elle avec ses mots tout simples qui changent tout.

Il ne commente pas la petite phrase.

Ce soir-là, ou un autre soir de la semaine, ça n'a pas la moindre importance, j'accueille Leyla dans ma chambre pour la dernière fois. On se dit adieu, on rit et on pleure beaucoup, alternativement et en même temps.

Au moment de partir, Leyla lance : « À bientôt ! »

— ... ou pas ! je réponds avec un petit haussement d'épaules désolé – et un grand sourire, car je suis fière de cette vanne jetée à la gueule de ma saloperie de cancer.

La plus belle vanne de ma vie.

Ce soir-là, ou un autre soir de la semaine, Théo craque dans le bureau du Dr House. C'est le duel qu'il perd enfin, après toutes ces séances dont il a cru sortir vainqueur, où il a pensé avoir réussi à tordre les annonces funestes du docteur et donc (comme si c'était la même chose) à retourner le sort qui s'acharne sur nous.

— Mais comment je vais faire, docteur ?! Comment on va faire, si ça ne bouge pas ? J'ai rencontré quelqu'un, vous savez, je...

House hoche la tête avec cet air très doux qui est, au fond, la chose que j'aurai préférée de lui : cette douceur simple, compréhensive et humaine. Le docteur sait, le docteur comprend. Il a vu tant de couples, de familles ou de personnes seules tomber en arrière...

— ... et je l'aime, je suis amoureux d'elle (Théo ne s'aperçoit pas que le docteur est la première personne, avant lui-même, à qui il avoue cette réalité : il m'aime et il est amoureux d'une autre), et je vais faire quoi, moi, avec ça ? Si ça dure, je ne sais pas, deux ans, ou même un an, avec les enfants et le boulot en plus – parce qu'il faudra bien que j'y retourne... Je ne vais pas tenir ! Sarah ne veut plus, vous voyez, elle veut mourir, c'est trop dur. Et puis il y a Cléo, et moi je veux qu'on me *laisse vivre*, vous comprenez ?!

Le docteur comprend.

— Votre femme va mourir, monsieur Dorneval. Elle va mourir dans quinze jours peut-être, ou bien demain. Elle s'accroche à ses derniers souffles. C'est ce que j'ai essayé de vous dire depuis tout ce temps.

Malgré lui, Théo a un sursaut d'orgueil. L'idée qu'il ait pu faire la sourde oreille à la vérité lui est insupportable.

— Non, ça c'est faux. Quand je vous disais qu'il y avait des chances de s'en sortir, qu'elle pouvait très bien vivre avec son cancer pendant dix ans si le traitement fonctionnait, vous ne m'avez jamais démenti.

Le docteur comprend.

— Ce qui était vrai il y a deux mois ne l'est plus forcément aujourd'hui. Et je vous ai toujours dit ce que vous étiez capable d'entendre... C'est ça, mon rôle.

— Je suis capable de tout entendre.

Théo bombe le torse, comme un certain matin sur sa chaise de jardin.

— Je peux résister à tout, docteur. Vous voyez ? Je suis plus fort



que la maladie, je suis plus fort que tout.

— La force d'un homme se mesure à ses faiblesses, monsieur Dorneval.

Le docteur sourit, tristement mais tout de même, c'est un vrai sourire. Et c'est à Théo qu'il le confie.

Ce soir-là ou un autre soir de la semaine, Théo appelle Cléo pour qu'ils se retrouvent « dès que possible, tout de suite » à la terrasse d'un café.

Elle va au rendez-vous avec une petite peur grise au ventre : c'est donc maintenant qu'il va la quitter, elle le savait bien, ça ne pouvait pas durer. Elle se prépare à encaisser sans se faire trop de bobos au cœur.

Ce soir-là, le soleil brille encore dans le ciel, l'été arrive en grandes pompes et on pourrait croire que la nuit ne viendra plus jamais, à force. Une éternité de soleil attend l'humanité, enfin mise en lumière.

Assise à cette terrasse face à Théo, Cléo resplendit, il ne se lasse pas de la regarder – le rayon de soleil qui tombe sur son visage, la mèche de cheveux que le vent fait voleter, tout en elle l'éblouit, au point qu'il tarde à dire ce qu'il avait sur le cœur, ne faisant que rendre plus pénible son attente.

Ce soir-là, Théo lui dit qu'il l'aime.

## Sarah, *part 1*

D'un coup de talon, j'enfonce la pédale d'embrayage ; je détends le mollet pour la laisser lentement remonter et, au point de jonction, je presse la pédale d'accélérateur avec le pied droit. Et on démarre.

— Moins raide, le mollet. Vous êtes un peu raide.

Je connais cette voix. Ce léger accent allemand...

Madame Bernardt ?!

C'est bien elle, à ma droite, assise dans une posture de prof plutôt détente, à la place du mort.

OK : je suis en train de rêver. D'abord, madame Bernardt n'a jamais donné de leçons de conduite, ensuite je n'ai jamais conduit de ma vie, et pour finir je suis incapable de bouger le pied puisque mes jambes sont paralysées. Merde, j'ai passé assez d'heures à me concentrer de toutes mes forces sur mon orteil gauche pour le savoir !

Ainsi donc, je rêve que je roule aux côtés de ma vieille psy.

Le « chemin de la vie » ? Sérieux ? Je me serais crue plus subtile que ça.

— Vous avez tort, Sarah.

J'ai toujours aimé la façon dont elle prononçait mon prénom, ce « Sarah » un chouia germanisé.

— De me croire plus subtile que ça ?

— De croire qu'il est question de subtilité. Il n'est aucunement question de subtilité, en l'occurrence, ou même d'intelligence. Ici, on parle de vérité. Or, la vie n'est rien d'autre qu'une métaphore. Le chemin, la route, la voie... peu importe la forme que cela prend, on aboutit toujours à la même idée, n'est-ce pas ? Avancer dans une direction, se construire au gré des rencontres, devenir ce que l'on est.

— Madame Bernardt, franchement, ça ressemble à un mauvais mélange entre Platon et une pub Calvin Klein !

— Arrêtez de faire la futée, Sarah. C'est votre rêve, pas le mien, je ne dis rien que vous n'avez pensé vous-même à un moment ou l'autre de votre existence. Vous avez au moins eu l'originalité de donner dans la version autoroutière de la métaphore.

— Sachant que je n'ai jamais conduit et que j'en suis physiquement incapable, on en déduira que j'ai choisi en rêve la situation la plus éloignée de ma condition actuelle. J'ai sérieusement besoin de me tirer, quoi.

— Eh bien, je vois que vous n'avez pas besoin de moi, vous faites le travail toute seule !

Et elle éclate de rire, toute guillerette.

— Ne vous déconcentrez pas pour autant, Sarah. Les mains sur le volant, en position dix et quatorze heures. Parfait : on dirait que vous avez fait ça toute votre vie.

— Je n...

— Ce n'est pas moi qu'il faut regarder, c'est la route ! Sinon, vous allez nous envoyer dans le mur, et ce ne sera pas un mur d'optimisme !

La route ?

Il y a une route, en effet. Une petite route de campagne qui file à perte de vue, entourée de champs de colza, comme dans la région de Donfran, ville de malheur.

Et bien sûr, il y a des gens.

Le premier groupe que je repère forme un tas dont les couleurs blanches, vertes et bleues tranchent sur le jaune du colza. Ils sont tous là, mon Dr House, la douce Dr Quinn, Matéo le fidèle, les aides-soignants et les infirmières, étendus par terre, le nez au ciel. Leurs conversations font une rumeur de fourmilière, active, presque joyeuse.

— Regardez la route, Sarah, ne vous laissez pas distraire.

J'obéis, en élève docile, et je passe la troisième vitesse avec une habileté qui m'étonne. Mais dans le coin de mon pare-brise, j'aperçois Leyla et Yanis, installés en bord de route. Ils sont assis de part et d'autre d'une table en formica et ils jouent aux échecs – décidément, mon imaginaire ne fait pas dans la dentelle.

Qui l'emportera, des pièces noires ou blanches ? Avec ses bras

élastiques qui s'étirent à l'infini dans l'air pour attraper les tours et les cavaliers, Yanis est avantagé, mais le regard laser de ma précieuse Leyla le déconcerte. Elle gagnera à la fin, comme toujours.

Un peu plus loin, Léonore est juchée sur un tabouret de bar très haut, d'où elle contemple le monde avec des expressions de reine. Inoubliable Léonore... La nuit où Simon est né, elle s'était faufilée dans ma chambre après le départ de Théo, obtenant l'indulgence de l'infirmière de garde. Et elle nous avait veillés jusqu'au matin, mon petit garçon et moi. Quand il avait pleuré, elle l'avait calé dans mes bras pour que je lui donne le sein, en vraie marraine de conte de fées. J'aimerais lui adresser un signe, mais madame Bernardt m'ordonne de revenir à la route.

— Accélérez, il faut passer la vitesse supérieure, Sarah.

— Oui, mais vous ne pouvez pas remonter la fenêtre ? Ça fait trop d'air !

— Roulez, je m'occupe du reste.

Alors je roule, ignorant le vent qui m'encombre les poumons. À quelques mètres, la tribu de Théo danse la sarabande : Alice et Séverine marchent en se donnant la main, je crois bien qu'elles chantent, sa mère virevolte comme en extase et son père, tourné vers l'horizon, mains dans les poches, s'évade dans ses pensées.

Un sentiment d'urgence monte en moi, que je ne comprends pas. Où cela mène-t-il ? Cette course folle n'a aucun sens... Pourtant j'accélère, assez pour passer la quatrième, car il n'y a rien d'autre à faire.

À force d'enfoncer la pédale d'accélérateur, ma jambe droite me démange.

Oh, c'est ma chère Esther, qui cueille un bouquet de fleurs ! Elle s'en fera, bien sûr, une couronne pour ses cheveux. Le soin qu'elle met à les choisir, une à une, à les humer pour composer son bouquet, m'inspire une bizarre nostalgie, comme à l'idée de quitter quelque chose dont on n'a pas su apprécier la beauté. Elle rit, seule avec ses fleurs, folle et radieuse.

— Plus vite, Sarah ! Plus vite !

La voix de madame Bernardt a tremblé. De colère ? D'excitation ? De chagrin ? Impossible de savoir. Je n'ose pas tourner le visage vers le sien, par peur d'y surprendre une émotion qu'elle s'empresserait de me cacher. Après tout, qu'elle rie ou qu'elle pleure, je dois rouler.

De l'autre côté du champ, les trois mousquetaires jouent aux mousquetaires, justement : Benjamin, Jérémy et Clément ont pour toujours 10 ans, dans cette vaste étendue d'or embrasée par le soleil, ils fuient le temps et la peur avec l'énergie des héros dont le front n'atteint pas le haut des tables, et qui vont donc se réfugier dessous.

*Courez, courez, vite si vous le pouvez...*

Je passe la cinquième. Sur le tableau de bord, l'aiguille grimpe en flèche et je fonce à 200.

Cela ne m'empêche pas de remarquer ce couple de gens emmitouflés qui cheminent d'un pas lent, sans faire de bruit, avec l'humilité de ceux qu'on oublie. Ni de leur dire, pour une fois, les mots qu'on ne se disait pas souvent : je vous aime, les parents.

L'aiguille monte encore. 220... 230... Autour de moi, le paysage se fond en lignes de fuite lumineuses, le jaune du colza éclate en rayons qui m'éblouissent et couvrent mon pare-brise d'un clair grésillement.

— Fermez les yeux. Ne vous en faites pas, ça ne va durer qu'un instant et vous y reverrez clair ensuite. Faites exactement ce que je vous dis, Sarah, d'accord ?

Oui, Madame. J'ai confiance en vous. Les mains serrées sur le volant, le pied toujours plus fortement enfoncé sur la pédale, je laisse ma tête partir en arrière, et je ferme les yeux.

Aussitôt, au lieu du noir attendu, c'est un monde blanc qui m'accueille. Sur le bord de la route, j'aperçois les silhouettes de mes plus chers aimés : Théo, Simon, Camille. Mon lutin les tient tous deux par la main mais ils ne marchent pas, non, ils sautillent, *Promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas.*

Ils sautillent, et l'ombre agile d'une jeune femme dont je ne vois pas le visage – parce qu'elle me tourne le dos – chaloupe à leurs côtés. Elle s'arrête bientôt, et les trois viennent l'entourer avec délicatesse, comme pour découvrir un trésor qu'elle aurait dévoilé juste pour eux.

C'est trop tard, je les ai dépassés.

L'affolement me prend à la gorge : c'est dans le mur que je vais, là ! Je jette un regard au tableau de bord, l'aiguille tressaute sur le dernier cran, 240, 240, 240 !

— *Maintenant*, Sarah : regardez-moi.

Ce n'est pas la voix de madame Bernardt.

Ce n'est pas elle.

À la place du mort, Précieuse m'offre son immuable sourire de

victoire, qui brille sur sa peau très noire.

Un incroyable soulagement déferle en moi... mais au même instant, je m'aperçois que mon pied ne répond plus. Je ne peux plus le retirer ! Je ne peux plus ralentir !

Les yeux fixés sur lui, je me concentre pour le faire obéir.

En vain : *ça ne bouge pas.*

240, 240, 240.

Alors je me souviens de ce que m'a dit madame Bernardt, au début. La route. C'est la route qu'il faut regarder ! Je vais me prendre le mur !

— Non mais ça ne va pas là, on fait n'importe quoi !

Elle répond :

— Rassurez-vous, Sarah. Vous êtes hors d'atteinte.

Et dans le pare-brise, je vois jaillir une petite conne de 20 ans, mignonne, avec des cheveux noirs tout emmêlés et un look d'ado rebelle. Jambes raides, les bras écartés dans une posture légèrement théâtrale, elle oppose au monde, avec toute la fureur de sa jeunesse punk, le visage d'un Nick Cave austère mais débordant d'amour.

## Sarah, part 2

12 juillet 2015.

10 h 15, Arcade Fire arrache Théo aux limbes du sommeil. Tout à sa « boucle Cléo », il a paramétré la chanson en sonnerie de portable – à chaque fois qu’il l’entend vibrer dans sa poche, durant la seconde qui s’étire juste avant que le morceau n’éclate, un court frisson de bonheur le secoue tandis que la peur, en avalanche, commence déjà à tout recouvrir.

En automate, son corps bondit sur le lit où il a dormi seul (les petits sont en vacances chez sa mère, Cléo à New York qu’elle est partie visiter) et sa main saisit le téléphone. Son œil décrypte « HOSTO 3 » sur l’écran, il décroche.

— *Monsieur Dorneval ?*

Dr House.

— *C’est maintenant, il faut venir. C’est une question d’heures.*

*On y est*, c’est ce qu’il se dit, terrifié à l’idée d’arriver trop tard, à cause des quarante-cinq minutes de trajet jusqu’à l’hôpital. Trop tard pour quoi ? Il ne sait pas, ce n’est pas le moment d’y penser. Courir. Il faut courir.

Le métro, l’entrée, le couloir filent comme en rêve sous ses pieds ailés. Il ouvre la porte de ma chambre et me voit, qui ne suis pas morte, pas encore, allongée dans mon sempiternel lit bionique, une main dans celle de Précieuse assise à côté de moi.

— Entrez, Théo. Vous voyez, Sarah ? Regardez-moi. Il est là, je

vous avais dit qu'il arriverait.

Mon lutin titube sur le seuil, impressionné par le spectacle que je donne. *Le transfert va bientôt commencer*, il pense, et le caractère insolite de la phrase lui donne le tournis, la gerbe. Il flotte jusqu'à mon lit, hagard, habité par une foule de pensées qui bavassent et piaillent et crient et geignent et s'inquiètent et s'étonnent ; il vient s'agenouiller de l'autre côté du lit, implorant le silence.

Et, comme l'instant est propice à ce genre de miracle, le silence se fait dès qu'il a pris mon autre main.

Aussitôt, les visages de Simon et Camille en larmes s'estompent dans son crâne. Il n'a plus de questions, plus d'hypothèses. Il n'a même plus peur, en réalité. Il sait ce qu'il doit faire, tout comme il a su comment porter Simon dans ses bras lorsqu'il l'a vu sortir de mon sexe, tout comme il a su chanter pour aider Camille à s'endormir dans sa petite maison vitrée.

Tout cela est en lui, depuis bien plus longtemps que lui.

Il fait horriblement chaud, dans ma chambre. Dehors, l'été claironne avec insolence, il n'est même pas midi et c'est déjà une fournaise – une parfaite journée pour vivre. Précieuse a tiré les rideaux, une pénombre claire nous entoure. Je transpire à grosses gouttes.

Le regard de Théo s'attarde sur mon visage. Si pâle, si creusé, comme contracté en plein effort. Tous mes muscles sont crispés, je halète et ça tire, ça *tire* !... Mes yeux fous, surtout, l'impressionnent.

Mais heureusement, nous nous connaissons bien. Il sait trouver la femme qu'il aime depuis dix ans où qu'elle se cache, que ce soit derrière le masque de la colère ou le voile des derniers cris.

— Moineau ? Tu m'entends ?

Mes yeux fous tournent telles des guêpes au plafond. Je serre sa main.

— ... *plus subtile que ça...*

— Qu'est-ce que tu dis ?

Précieuse pose une main apaisante mais ferme sur la sienne.

— Elle est en train de partir, Théo. C'est difficile, parce qu'elle s'accroche. Elle vous entend mais elle est aussi dans son combat, vous comprenez ?

Il fait signe que oui, même si ce n'est pas vrai. Il comprend



seulement qu'il doit être auprès de moi, tout près, tenir ma main et attendre en espérant que ce ne soit pas trop long et douloureux. Aspirer ma douleur, m'en prendre un fragment, lui est hélas interdit. Tendre l'oreille à mes cris est sa seule option pour m'aider à... à quoi, au juste ?

— Chut, calmez-vous, Sarah. C'est très bien, vous faites exactement ce qu'il faut. Respirez, doucement, voilà.

Théo regarde Précieuse, déconcerté. Elle ne semble voir rien d'illogique au fait de conseiller à une jeune femme qui agonise de respirer doucement. Sa posture est digne et ses gestes sont efficaces, mesurés. Elle a accompagné bien des gens avant son amoureuse, voilà ce qu'il comprend.

Accompagné, oui. C'est bien ce qu'elle fait. Ce miracle d'infirmière est en train d'apprendre à sa patiente à mourir, comme si elle-même avait fait ça toute sa vie.

Mourir s'apprend, finalement.

OK : il veut bien y croire.

Il pose un baiser sur mon front moite.

— Oui, mon amour, c'est bien. Je suis à côté de toi. Tu vas y arriver, tu vas voir.

Le regard que je braque sur lui le fige, car j'ai soudain l'air d'être de retour, dans le dur du réel ; il a peur aussi d'avoir déclenché ma colère ou de m'avoir blessée. (Lutin, mon lutin, tu auras tant redouté, durant tous ces jours, de m'avoir blessée ! Tu avais simplement oublié que nous avions déjà été frappés, et que la seule différence entre toi et moi, c'est que tu avais les moyens de rendre les coups, et moi non.)

Il me regarde et dans un flash blanc, je revois le jeune homme en désordre que j'ai rencontré. Celui qui, de son propre aveu, ne « servait à rien ». Qui ne se serait jamais cru capable d'aider sa femme à donner la vie, ou à l'accompagner dans la mort. Le garçon dont je suis tombée amoureuse pour ce qu'il était, et pour ce qu'il allait devenir.

— ... *la fenêtre ? Ça fait trop d'air !*

Théo se tourne vers la fenêtre, qui est fermée. On ne peut pas dire qu'on ait trop d'air dans la chambre, on étouffe au contraire... Il est un peu perdu, là.

— Sarah, murmure Précieuse, prenez le temps de respirer. C'est

bientôt fini, vous savez. Aidez-nous, Théo.

Et Théo aide. Il replonge corps et âme dans ce dernier combat, les deux mains serrées sur la mienne tandis que Précieuse masse l'autre de ses doigts agiles. Il m'appelle sa punkette, son moineau, sa guerrière. Il met son cœur à l'unisson du mien, cherche mon souffle pour se caler sur mon rythme, il chuchote et m'encourage, me soutient, me pousse et me tire.

Il ruisselle de sueur.

Au fil des heures, il y a eu des accalmies, temps noirs et temps blancs, brefs moments d'endormissement et réveils agités. Ils ont défilé à une vitesse folle. Le soleil s'est élevé dans le ciel et, à présent, il décline lentement, sans se presser.

Plus un bruit dans la chambre, silence autour de moi.

— Elle... Elle dort ? dit Théo.

Précieuse ne répond pas tout de suite ; elle masse toujours ma main droite, attentive, minutieuse.

— Attendez. Ça va venir.

Il ne sait pas ce qu'elle arrive à voir sur mon visage presque cireux et trempé de sueur, que lui échoue à déceler. La main qu'il tient dans la sienne est quasiment inerte, il ne sent plus de vie, plus de mouvement.

— Là, chuchote Précieuse.

Et aussitôt, comme déclenchée par le mot sésame, je me cabre sur le lit. Théo sursaute, la peur est revenue d'un coup ; il se sent chanceler et, pour s'en sortir, il s'accroche à mes yeux qui le fuient. Il ne me laissera pas partir comme ça, non, certainement pas. Il ne me laissera pas partir sans un dernier regard.

— Moineau ! il crie, pas trop fort parce que le silence obscur qui nous entoure l'en empêche. Moineau, regarde-moi !

Je m'agite entre Précieuse et lui, je tressaute et tremble, aspirée, à la dérive, entraînée dans une chute vertigineuse dont je ne surnage que pour gémir :

— ... *ça ne va pas, là, on fait n'importe quoi !*

Théo secoue la tête de façon répétée, les larmes coulent et coulent sur ses joues sans qu'il songe à les cacher, sans même qu'il s'en

aperçoive ; c'est mon regard qu'il cherche de ses yeux embués, il ne me laissera pas partir comme ça !

Enfin, puisque rien ne peut résister au charme de mon lutin, rien et pas même la mort, je braque les yeux sur lui. Il peine à respirer tant il m'implore de le regarder.

— Moineau, je suis là...

J'entends ses mots mais, à cet instant, ce n'est pas lui que je vois.

La jeune femme du bord de la route : elle a commencé à se tourner vers moi.

Elle sourit, toute bonheur, toute vie, et ses deux mains s'ouvrent sur ce qu'elle cachait.

C'est un trésor, en effet.

Son ventre ressemble à une bulle de lumière grésillante. Elle est pleine comme un œuf !

— Je t'aime ! hurle Théo au même instant – et je l'entends.

Il serre ma main encore plus fort, s'effondre contre mon épaule, dans le creux de mon cou.

C'est seulement là, en sentant ma peau mouillée, qu'il découvre qu'il a pleuré.

C'est seulement là qu'il comprend que je suis morte.

La voix de Précieuse roule sur lui comme un baume.

— Elle l'a entendu, votre « Je t'aime », vous savez. C'est ce qui l'a aidée à partir.

Il hoche la tête, à bout de mots, vide. Reste recroquevillé au-dessus de mon corps qui tressaute à intervalles réguliers sous l'effet des derniers hoquets qui le quittent.

*Vloush !* et c'est fini.

Précieuse, du bout des doigts, ferme mes paupières et veille à ce qu'elles ne se rouvrent plus.

Blotti contre ma peau, Théo n'est plus que peine et silence. Il goûte le silence.

## *Take a sad song, and make it better*

Théo marche dans un monde de glaise. Les plafonds sont bas, les murs étroits ; pour courir, il doit baisser la tête.

Car il court, bien sûr. Il n'a jamais cessé de courir. Il court à ma recherche et, finalement, il me trouve. Lovée dans une alcôve où je semble dormir à même le sol.

— Putain, t'es là.

Il souffle. Depuis le temps qu'il court ! Il passe une main empressée sur mon visage inerte, pâle, il est presque fâché de me voir en train de dormir, alors qu'il court depuis tout ce temps.

— OK, ta sat' est basse. Il faut que tu manges quelque chose. Ou au moins que tu boives.

Je ne réponds pas à sa caresse, ni à ses mots.

— Je m'en fous, je vais te faire boire.

Il regarde autour de lui – de l'eau, une source, il doit bien y avoir quelque chose à boire dans cet univers humide et suintant. Quelque chose à boire.

Mais non : la rivière qu'il devine, là-bas, est noire comme de l'encre. Nul ne songerait à y tremper un orteil.

— Sarah ? Il faut que tu m'écoutes, il faut que tu boives, sans ça tu ne te réveilleras plus.

Cette idée l'horrifie.

Moi... je m'amuse. Pardon, c'est horrible, c'est une de ces blagues qu'il aurait pu me faire de mon vivant, mais je m'amuse à dormir. Mes paupières sont soudées l'une à l'autre, beaucoup trop lourdes pour que je songe à les décoller, surtout vu comme je suis bien, à dormir ou faire semblant.

Il n'est pas question que j'ouvre les yeux.

Finalement, on dirait bien que j'ai réussi à devenir une princesse. Je trouve ça plus drôle que tout ce que j'aurais pu imaginer ! Une princesse qu'aucun baiser ne saurait réveiller...

Théo, lui, s'affole. Il court autour de moi et hurle et me secoue mais je ne me réveille pas. Il se penche sur mon corps et applique son oreille contre ma bouche, comme il le faisait pour écouter nos tout-petits afin de s'assurer qu'ils respiraient.

Cette fois, rien. Mais alors qu'il fixe mes lèvres du regard, il remarque qu'une petite bulle est en train d'éclore.

Une bulle !

\*  
\*   \*  
\*

Il s'arrache au sommeil dans un cri qu'il n'a pas poussé, il est 06 h 45 du matin, je suis morte il y a trois jours à 17 h 42.

Le temps que tous les éléments de son actuelle réalité lui reviennent, Théo reprend son souffle. Le premier sentiment qui lui vient est un immense, un infini soulagement.

*C'est fini, je n'ai plus besoin de courir.*

C'est fini, oui. Cette partie-là de sa vie est terminée.

Il revoit en pensée la scène d'après ma mort, quand mes parents ont amené Camille et Simon à l'hôpital. Il s'est agenouillé par terre devant eux, très calme, et il a dit :

— Mes chéris, Maman est morte.

Simon a murmuré : « Je le savais » d'un air rageur, Camille a tourné vers son frère ses yeux tout mouillés d'un coup, pas sûre de comprendre. C'est pourtant elle que Théo a regardée en premier lorsqu'il a dit :

— Est-ce que vous voulez venir la voir une dernière fois ?

Ils ont fait signe que oui. Il n'y a eu, à vrai dire, aucune hésitation de leur part.

Au seuil de la chambre, Précieuse jouait les cerbères. Elle avait posé un poing sur sa hanche et affichait un visage ouvert mais dur. Elle leur a demandé :

— Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes là, les enfants ?

Simon et Camille se sont regardés, graves. C'est lui qui a répondu :

— Parce que notre maman est morte.

Il a défié Précieuse de le contredire.

Mais bien sûr, elle n'en avait pas l'intention. Elle a acquiescé d'un air satisfait avant de répondre :

— C'est ça. Alors entrez, venez la voir.

Et elle les a guidés, les deux petits et le grand derrière, qui titubait un peu. Les enfants sont entrés dans ma chambre. Ils se sont placés de part et d'autre de mon lit – de mon corps que ce lit contenait – puis, comme s'ils avaient répété ces gestes, chacun a pris une de mes mains. Un peu plus tôt, leur mamie leur avait donné à chacun une pièce de 1 euro et, va savoir pourquoi, ils ont eu la même idée : glisser leur pièce dans la main de Maman.

Théo les a regardés faire, en apesanteur. Il a pensé aux rois égyptiens, qu'on enterrait avec des trésors en prévision de leur autre vie future. D'une certaine manière, le geste des enfants lui a paru parfaitement logique, c'était le reste qui ne l'était pas... Il ne savait plus très bien ce qu'il pensait.

D'un pas très lent, il monte l'escalier qui mène à la chambre des enfants. Il doit les faire se lever et s'habiller pour l'enterrement.

\*  
\*   \*

— *Théo ? C'est moi. Je t'appelle de l'aéroport.*

— Hein ? Mais tu devais rentrer dans dix jours, qu'est-ce que tu...

— *J'arrive.*

— Tu arrives... ?

— *Oui, je serai là demain. Je serai là pour toi. Ça ne sert à rien d'être à New York pour l'instant. Il y aura d'autres occasions d'y aller.*

— Je ne... Merci, Cléo... Je t'aime.

— *Moi aussi, je t'aime.*

— Merci.

Il raccroche, sonné, plus amoureux que jamais.

Les petits sont prêts : il est l'heure de partir.

\*  
\*   \*

Personne ne porte de costume ni de cravate, ça le rassure. Il l'a

bien précisé à sa centaine de destinataires : je n'aurais pas aimé ça, une armée de pingouins à mon enterrement.

Debout derrière le pupitre, il orchestre la cérémonie qu'il a ouverte sur *My Way* de Sid Vicious, donne la parole à ceux qui ont exprimé le souhait de parler et lit le discours qu'il a écrit d'une traite, la veille.

De temps en temps, il se sent flotter à côté de ses pompes, mais ça n'a pas l'air de trop se voir. Parmi les visages qui lui font face, certains sont dévastés – pas forcément ceux qu'il aurait cru.

Les amis défilent au pupitre, il les écoute et les remercie mais ne pleure pas. Il n'a pas le temps, il n'est pas au bon endroit pour ça.

Après le dernier hommage, c'est *Hey, Jude* – mon morceau culte – qui résonne dans cette grande salle sans âme bondée d'humains.

*Hey, Jude*

*Don't make it bad*

*Take a sad song*

*And make it better*

Il s'appuie au pupitre, chancelant, parce que d'un coup ça lui tombe dessus, le poids de tout ce qu'il porte depuis des années et qui a disparu comme de la fumée.

Et à la même minute, de la foule, un chant s'élève. Inattendu. C'est la musique bizarre qui souligne les moments tristes ou beaux, le moment où la vie accepte de redevenir une histoire.

Les amis, les proches, les parents. Ils chantent, tous, en parfaite symbiose.

*La*

*La la*

*La la la la la*

*La la la la*

*Hey, Jude*

Théo n'aurait pas cru. Il n'aurait pas cru que les gens fredonneraient, tous ensemble, en souvenir de la femme qu'il a aimée et qu'ils aimaient, des *Lalalalala* qui lui feraient tant de bien. Il les

hume à pleins poumons.

Au passage, il remercie les Beatles d'avoir écrit un morceau aussi long, 7 minutes et 5 secondes de communion.

\*  
\*   \*   \*

Le soir venu, les copains viennent à la maison pour lui apporter du réconfort. Les enfants sont couchés à l'étage – ils n'ont eu aucun mal à s'endormir mais Théo sait que le dur n'est pas pour tout de suite, qu'ils auront leurs nombreuses soirées de larmes et de colère, et qu'il devra tenir bon, face à eux et pour eux.

On n'en est pas encore là ; il jouit de ce moment de répit au milieu des copains.

Il est bien, au milieu d'eux. Il se blottit dans les échos de leurs conversations navrées, tristes, stupéfaites encore. Il ne s'attarde pas sur les regards concernés de ceux qui s'inquiètent de le voir déjà amoureux d'une autre, emporté dans une nouvelle histoire qui « va trop vite ». La seule idée qu'on puisse lui reprocher d'aller trop vite le met en colère, il n'a aucune patience avec le sujet, aucune envie d'expliquer qu'il se sent à la fois groggy de chagrin et impatient de vivre ; dévasté et libre ; terriblement vieux et follement jeune.

— Mais on ne peut pas construire quelque chose sur les cendres d'une autre histoire...

Il ne répond pas, il évite le sujet. Cléo n'est qu'à lui, elle est son amour, son avenir. Il la chérit comme un trésor. Il emmerde le reste du monde, qui ne peut pas comprendre. Y compris ceux qui lui veulent du bien, et même surtout eux.

À une heure avancée de la soirée, dans les cadavres d'alcool et les souvenirs ressassés, Leyla vient s'asseoir à côté de lui, sans bruit. Elle est la seule dont il redoute le jugement, en fait, vu le statut spécial qu'elle avait dans son cœur. Elle dit :

— Yanis et moi, on est heureux pour toi.

C'est tout. C'est amplement suffisant.

Il sourit et se lève pour aller faire un tour. Et puis il monte à l'étage pour s'isoler un peu. Et puis il s'étend dans son lit pour se reposer une minute.

Quand il se réveille, les amis sont partis après avoir rangé le



bordel, le laissant en paix.

Le lendemain, il emmène les enfants en vacances, loin. Il y aura des formalités à respecter, des étapes du deuil à suivre, au retour, mais on verra plus tard.

\*  
\*     \*

Dans le jardin de notre maison, un soir que les enfants ne sont pas là, il pleure entre les bras de Cléo. Il pleure à chaudes larmes, enfin, et murmure :

— C’a été vraiment dur, tu sais. Vraiment dur.

Son visage mouillé et grimaçant, il l’offre à son amour tout neuf en levant les yeux vers elle.

Seulement...

Seulement, ce qu’il n’avait pas prévu – ce que je n’avais pas prévu non plus, car certaines personnes sont en définitive *imprévisibles* –, que Cléo pleure elle aussi.

Pour moi.

Pour une femme qu’elle n’a pas connue.

Pour une femme dont elle aime l’homme qui l’a aimée jusqu’à sa mort.

Pour une femme à la mort de laquelle, en un sens, elle doit son bonheur.

Qui pouvait prévoir une chose pareille ?

À la seconde où Cléo a versé ces larmes, elle m’a ouvert une porte sur sa vie.

\*  
\*     \*

Ça fait trois fois qu’elle rectifie son chignon. Pourtant, les mêmes n’en ont rien à faire de ce genre de chose, elle le sait pertinemment. Mais c’est plus fort qu’elle. Il faut que tout soit parfait.

Dans le miroir, une Cléo chicanreuse nargue celle qui reboutonne, stressée, le col de son chemisier.

Il ne faut pas qu’elle leur semble négligée, il ne faut pas qu’elle ait l’air de trop s’être préparée non plus, il faut qu’elle leur plaise.

*Oh mon Dieu, est-ce que je vais leur plaire ?* demande-t-elle à son reflet, qui se garde bien de répondre.

Elle ne sait pas du tout comment elle va s'y prendre avec eux. Cléo a 27 ans, l'âge de Théo quand il a appris que j'étais enceinte de Simon, l'âge de la jolie si jolie surprise posée sur un coin de table de notre restaurant préféré. À 27 ans, est-ce qu'on peut être prête à rencontrer deux enfants qui ont perdu leur maman tout récemment ?

(Oui, elle le sera. Mais elle n'a pas à le savoir pour l'instant, il vaut mieux qu'elle se laisse surprendre – par Camille et Simon d'abord. Ils sont forts, ils l'aideront.)

Afin de se donner du courage, Cléo chantonne. Elle pense aux mots de sa mère, qui s'est d'abord inquiétée de la voir s'engager dans une histoire compliquée puis a décidé de se fier à son jugement. Elle pense à son père, où qu'il soit, qui aurait – elle le croit – aimé la savoir là où elle est, exactement là.

Et pour finir, elle pense à moi, où que je sois.

Ça y est : Cléo sait comment elle doit s'y prendre. Elle est là où elle doit être et fera ce qu'elle doit faire, comme toujours.

Devant le petit portail de sa future maison, elle inspire un grand coup.

Elle entre dans un jardin tout décoré de feuilles de papier de couleur accrochées par des bouts de scotch à des cordes à linge, de rubans et de fleurs choisies avec soin puis disposées n'importe comment sur le chemin.

Elle inspire, puis elle pousse la porte.

## Avant la fin

Il y a des bulles partout. Il y en a tellement, à vrai dire, que je ne trouve plus un fragment d'espace libre où dire la suite de mon histoire. Il n'y a plus de murs, plus de sol, plus de plafond. Que des bulles.

Mes mains aussi ont disparu, et mon corps tout entier, dans ce monde grésillant où je m'immerge.

Je pourrais m'endormir à jamais, libérée, abritant toutes mes Sarah en moi, voix et souffle, colère et peur, corps et âme, vie et histoire. Tout le vacarme des vies que j'ai convoquées au fil de mon récit me ferait un linceul de choix, un agréable cocon où je goûterais pour l'éternité un silence bruyant.

Sauf que j'ai toujours aimé aller *au fond des choses*.

Ça me coûte, croyez bien que ça me coûte, de m'arracher à cette plénitude nacrée, mais j'ai encore envie de marcher un peu parmi les voix de ceux que j'ai aimés.

Tandis que je franchis le seuil de ma cellule de glaise, je les entends rire et chanter. *People are waiting...*

C'est une rumeur lointaine qui me guide, je la perçois à travers le flou de la mousse dans laquelle je m'englue et cependant circule, absolument libre.

À mes pieds coule le lac noir, devenu blanc de mousse, comme tout ce qui nous entoure.

Je m'y penche et, dans les reflets de l'eau, je vois des sourires et des regards.

Et comme je reste bien celle que j'ai été, je décide d'adresser un

ultime salut à la petite conne de 20 ans qui jouait les toreros avec les voitures. Le torrent qui hurle à mes pieds, je le caresse du bout des yeux... avant de lui tourner le dos.

Ensuite, je laisse mes talons frôler le bord du vide, à en perdre l'équilibre ; mais j'attends, je retiens l'heure, car l'heure n'est pas encore venue. Mais presque.

Je lève les bras très haut, dans une posture légèrement théâtrale, en souvenir de toi, Théo, et en hommage aux vivants qui sont désormais si loin.

Et je pars en arrière.

Aussitôt, le lac noir devenu blanc vibre et se tend comme une bouche avant le premier baiser ; une bouche où luisent des sourires aimés.

Je tombe dedans.

12

# Louise

22/04/2017.

*And  
If the snow  
Buries my  
My neighborhood*

*And if  
My parents are crying  
Then I'll dig a tunnel  
From my window to yours  
Yeah, a tunnel  
From my window to yours*

*You  
Climb out the chimney  
And meet me in the middle  
The middle of the town*

*Since there's no one else around  
We let our hair grow long  
And forget all we used to know  
Then our skin gets thicker  
From living out in the snow.*

La sage-femme ressemble à l'héroïne de *La Reine des neiges*, dans la version Disney : une petite guêpe blonde, avec un museau souriant, une longue natte et un nez mutin.

Alors qu'elle s'acheminait vers la sixième heure de travail, Cléo a eu l'image saugrenue, décalée, de cette petite guêpe quittant soudain sa blouse blanche pour se parer d'une robe à capuchon légère et se mettre à tourbillonner dans la salle d'accouchement, en semant autour d'elle des flocons pailletés d'une fraîcheur bienvenue.

Ahanant sur le lit, à suer toute l'eau de son corps depuis des heures, Cléo ne rêve que de fraîcheur.

Dormir. Fermer les yeux, et dormir.

La pièce commence à tourner sacrément vite.

— J'en peux plus... J'en ai marre... C'est – *ça revient !*

— Prépare-toi, tu vas la gérer. Prépare-toi, là : un, deux...

Et à *trois*, Théo se met en apnée quand la vague déferle, comme si ça pouvait servir à quelque chose. Cela dit, à part se faire broyer la main et arracher les cheveux, il sait bien qu'il ne peut rien faire de très concret. Il comprend seulement qu'il doit être auprès d'elle, tout près, et attendre, en espérant que ce ne soit plus trop long.

Dans sa tête, Arcade Fire joue encore et toujours *Tunnels*, en boucle.

*You change all the leads*

*Sleeping in my head*

*As the day grows dim*

*I hear you sing a golden hymn*

— Putain !

Il revient à lui, et à Cléo qui s'est remise sur le dos, aidée par la Reine des neiges. Elle a voulu accoucher sans péridurale, pour « éprouver l'accouchement de bout en bout », mais il se dit qu'ils l'ont déjà pas mal éprouvé, là.

Il songe à remettre le sujet sur le tapis, pour voir si elle ne changerait pas d'avis.

C'est drôle, il pense, à quel point Cléo a vécu sa grossesse différemment de moi. Mon corps m'a appris de force à être mère,

tandis que Cléo s'est élancée, à peine enceinte, sur le chemin limpide de la maman qu'elle devait devenir.

Du côté de Théo, c'est encore autre chose : si on lui avait dit, il y a deux ans de cela, qu'il allait être papa de nouveau, il aurait éclaté de rire. Un jour, une copine lui avait demandé si on comptait « remettre ça », après Camille. Il avait fait mine de se tirer une balle dans la tempe avec deux doigts. J'avais beaucoup ri, la copine moins.

— AAAH !

Il réatterrit. Dans sa tête, Win Butler arrive au bout du morceau (*A song I've been tryin' to sing !*), il se reconcentre. Les pieds dans le sol, il se penche sur Cléo, se pense ancre, refuge, et serre sa main.

— OK, souffle à fond. Voilà, repose-toi avant que proch...

— Ça-AAAAH !

— Déjà ?

Il se sent débile d'avoir posé la question, ça lui a échappé. La Reine des neiges lui envoie un regard qu'il ne sait pas interpréter. Il se répète qu'ils sont exactement là où ils doivent être et que bientôt ils seront trois dans cette salle.

Bientôt, ils seront trois !

Il faudra sept autres heures, au fil de la nuit glissant vers l'aube, pour parvenir à la poussée.

Cléo pique du nez, complètement vidée. Théo a l'impression de planer à côté d'elle, en apesanteur.

Et puis, la sage-femme rentre dans la chambre.

— Cette fois, il faut faire sortir le bébé. Sinon ça va être plus compliqué, parce qu'il fatigue. Il ne faut pas que cela devienne dangereux pour lui.

Théo remarque que la Reine des neiges semble métamorphosée : la petite guêpe appliquée est devenue une Amazone. Elle vient se placer entre les jambes ouvertes de Cléo, lui plaque les mains sur les cuisses et crie :

— Allez ma belle, on va faire sortir ce bébé !

Théo croit rêver mais non, il est exactement dans le réel, un réel qui n'est plus granit mais feu, mais cri, mais courant vif et vent tourbillonnant, un réel qui est soleil absolu. Un grand rire intérieur le gagne, cellule par cellule, du bout des orteils à la pointe des cheveux, il frissonne et vient se coller contre Cléo qui gémit tandis que la Reine

des neiges lui crie « Poussez ! », puis les gémissements se font cris de bête blessée, éructations et Théo se souvient du jeune garçon inquiet qu'il était lorsque j'avais eu, moi, les mêmes gémissements, les mêmes cris et les mêmes éructations, et cette pensée lui infuse un shot d'énergie pour se replonger dans l'action – il rit aux éclats et embrasse Cléo intensément, il l'aime et espère, et c'est alors qu'il voit

un petit singe vagissant tout rouge et tout fripé  
une si minuscule brindille qui tenait presque dans sa paume

et qu'il entend leurs voix d'enfants lui chatouiller la nuque, comme à chaque fois qu'ils viennent le réveiller aux aurores, dans son lit, le dimanche matin.

Dans quelques secondes, il sera papa de nouveau. Avec fougue, il plante un baiser sur le front moite de Cléo et se joint à elle.

La Reine des neiges relève la tête, un sourire malicieux aux lèvres :  
— Je sens son crâne. Vous voulez le toucher ?

Cléo rit à son tour, elle est si exténuée que ses jambes pourraient danser sous elle sans qu'elle s'en aperçoive, pour l'éternité, comme dans ce conte cruel qu'elle adorait gamine, à l'époque où elle rêvait de devenir danseuse. Elle rit et elle crie :

— Oui, je veux !

Du bout des doigts, elle sent le crâne mou et tiède qui affleure. Qui pousse et glisse vers la vie qui l'attend.

— Je le sens... Théo, je sens son crâne !

La Reine des Neiges acquiesce, puis lui balance une ultime claque sur la cuisse :

— Allez ma belle, je veux une super poussée, d'accord ? La poussée de votre vie !

Cléo inspire, et donne la poussée de sa vie.

La suite va incroyablement vite, le corps tout chaud et gluant qui surgit en ravivant les odeurs mêlées d'éther, de liquide amniotique et de fluides humains, Cléo qui se penche pour l'attraper sous les bras et tirer au grand jour son tout premier bébé et son troisième enfant.

Car lorsqu'elle serre Louise contre elle – Louise, pour la première fois nommée en son existence d'être humain débutant –, c'est à Simon et Camille que Cléo pense ; à Simon qui sera grand frère une deuxième



fois et à Camille qui ne sera plus la petite dernière.

Apaisée, hagarde, elle embrasse l'homme qu'elle aime, rit et pleure dans sa barbe courte qui lui irrite la peau. Lui aussi rit et pleure et l'embrasse, ils sont extatiques, ils n'en reviendront pas.

Mais il y a plus étonnant.

Le plus étonnant est la façon dont Louise les regarde, eux. Avec une attention, une patience presque surnaturelle, comme si elle les reconnaissait. Elle fixe sur l'un puis sur l'autre, alternativement, les deux billes noires qui brillent dans son petit visage marbré. Ils ont le sentiment de tendre la main pour y recueillir une étoile, rien de moins.

Aujourd'hui, Louise est née le 22/04/2017, à 04 h 22 du matin, au terme d'une nuit chaotique, entre crises de larmes et accalmies, qui restera à jamais gravée dans les mémoires de Théo et Cléo, souvenir chéri et caché derrière la porte de leurs vies.

Bientôt ils ramèneront Louise à la maison. Elle gâchera leurs nuits pendant une merveilleuse et folle année d'épuisement, de joies puissantes, de disputes insomniaques et de victoires attrapées *in extremis*, elle illuminera les heures de chaque jour ; Louise sera, de chair et d'os, ce soleil absolu qui change la face du réel.

Simon la posera sur ses genoux pour lui lire une histoire, Camille s'allongera à côté d'elle pour lui chuchoter des secrets. Cléo apprendra peu à peu à la laisser marcher seule et peu à peu, Théo apprendra à lui offrir un autre refuge.

Ce petit bout d'être humain débutant chamboulera leurs existences à tous, de fond en comble.

Il n'y a rien que l'on puisse leur souhaiter d'autre.

\*  
\*   \*

*And  
If the snow  
Buries my  
My neighborhood*

*And if*

*My parents are crying  
Then I'll dig a tunnel  
From my window to yours  
Yeah, a tunnel  
From my window to yours*

*You  
Climb out the chimney  
And meet me in the middle  
The middle of the town*

*Since there's no one else around  
We let our hair grow long  
And forget all we used to know  
Then our skin gets thicker  
From living out in the snow*

*You change all the leads  
Sleeping in my head  
As the day grows dim  
I hear you sing a golden hymn.*

# Remerciements

À Brune, qui rend chaque matin ma vie plus belle, et qui a enduré l'écriture de ce livre avec une patience, une écoute, une intelligence dont je n' imagine personne d'autre capable.

À Samuel, Elsa, Thelma, qui sont le bondissant trésor de ma vie, et à qui ce livre est tout particulièrement destiné, pour le « plus tard » qu'ils auront choisi.

À ma tribu, qui est ma force première : Mamoun, Jeys, Papou, Évelyne, Caro, Christophe, Matt, Rose, Paola, Anne-So, Azel, Balthazar, Pénélope, Claudine, Caro, Julien, Yuna, Camille, Maxime, Pépé Luc, Josette, Christiane, Josette de Marseille, Pierrette. À Jean-Marc.

À Pierre, dix-sept ans après.

À Elsa, pour un coup de fil qui m'a fait enclencher la troisième et pour les dizaines de sms qui ont suivi, dans les loopings qu'elle a gérés avec une si bienveillante, généreuse et compétente attention. Merci à toi.

À la flamboyante Dana et à la lumineuse Lize, pour l'enthousiasme fou et la folie contagieuse, et à toute la team de l'Observatoire.

À Émilie, qui m'a donné le (Falalala)la du roman.

À Clémentine, qui voit tout et dit tout pile ce qu'il faut.

À Philippe, qui m'a aidé à traverser le Styx.

À Benoît, qui m'accompagne, au sens le plus fort du mot.

À Bertrand, qui a su me rappeler que la mort parfois devient une amie.

À Axl, où que tu sois, mon amie. Repose en paix.

À Alexis, frangin démon, cousin d'imaginaire.

À Insa, le pionnier, qui est passé par le feu.

À Claire, pour les larmes de l'open-space.

À Thibault, pour les trésors enterrés sous les arbres.

À tous « mes » auteurs et toutes « mes » autrices d'hier et d'aujourd'hui, qui m'offrent un monde d'histoires sans cesse renouvelé et m'apprennent, m'apprennent, m'apprennent.

À l'équipe de Sarbacane, notamment le grand Fred et la pétillante Anaïs, mon éternelle complice.

À Diane, pour l'aventure qui l'emporte au *finish*.

À Anne-Laure, qui sait toujours me rattraper quand je tombe en arrière, et à Flo curieux de tout.

À Caro et Mélanie, chez qui l'amour renaît.

À Laure et Élo, nos si fidèles amies témoins.

À Benoît, John, Côme, Armelle, Marie, Jean, Cédric, Céline, Greg et tous les bonshommes bleus, qui ont aimé, soutenu et enduré.

À Hélène, pour le vin très cher et le rire très précieux.

À Magalie et Serge, qui ont tout compris tout de suite.

À mon cher Toto, et à Fanny, Marine et Dorian, Oliv et Emma, Cam, Adeline, pour les rires tout neufs.

À toutes celles et tous ceux qui ont été là ; à toutes celles et tous ceux qui n'y étaient pas encore.

# TABLE DES MATIÈRES

## Première partie - Avant

- 1 - VLOUSH !
- 2 - Into my arms
- 3 - Merci Maurice
- 4 - You Really Got Me
- 5 - Comme un service
- 6 - Moineau
- 7 - Coup dur
- 8 - Deux Sarah
- 9 - Simon, part 1
- 10 - Simon, part 2
- 11 - Avant le vent
- 12 - Amsterdam

## Deuxième partie - Dans le dur

- 1 - Spiderman
- 2 - Le transfert ne va plus tarder
- 3 - Dr House
- 4 - Extraordinaires
- 5 - Comme un service (again)
- 6 - Il est juste que les forts soient frappés
- 7 - Camille, part 1
- 8 - Le trésor caché
- 9 - Les bonshommes bleus
- 10 - Camille, part 2
- 11 - Avant le jour
- 12 - On n'attend plus que vous

## Troisième partie - Les moments doux

- 1 - La fête de la vie
- 2 - Retour en enfer
- 3 - Descend the Shades of Night
- 4 - Cléo, part 1
- 5 - Comme un service (still)
- 6 - Cléo, part 2
- 7 - La force d'un homme se mesure à ses faiblesses
- 8 - Sarah, part 1
- 9 - Sarah, part 2
- 10 - Take a sad song, and make it better
- 11 - Avant la fin
- 12 - Louise

Remerciements

Suivez les Éditions de l'Observatoire sur les réseaux sociaux

